

# Lily des bois

Un roman de

David Dricourt

**Contact :**

Courriel : [david.dricourt@outlook.fr](mailto:david.dricourt@outlook.fr)

## Prologue :

La nuit était tombée depuis quelques minutes. Il ne faisait pas encore tout à fait noir, et quelques reflets de clarté, dispersés entre les arbres de la forêt de Pierrefonds, faisaient danser les ombres sur les visages des orphelins.

Dire qu'ils prenaient vie serait sans doute exagéré. Leurs traits étaient figés par l'angoisse. Chacun d'eux avait la peur au ventre.

— Ils arrivent, murmura Martin, en désignant du doigt un chemin au bout duquel deux phares de voiture venaient d'apparaître, vacillants.

— Grenouille, prépare-toi, dit-il d'un ton ferme.

Grenouille sursauta.

— J'veux pas y aller...

Martin vérifiait déjà les affaires du garçon.

— J'ai la trouille, les gars...

Dans un silence épais, une bouffée d'émotion remonta dans toutes les gorges. Un simple « Nous aussi », soufflé par les autres enfants, suffit à faire trembler l'instant. Martin fut le premier à serrer Grenouille dans ses bras.

— On n'est pas près de t'oublier.

Rassuré, Grenouille attrapa son baluchon et fit quelques pas vers la voiture, qui venait de s'arrêter. Puis il se retourna, les yeux embués.

— Bout d'bois, j'te laisse ma couverture. Elle est dans le sac plastique rouge, à côté de mon lit.

— P'tite Liane, j'ai glissé mon livre bleu sous la couverture. Celui avec les images. Tu l'aimes bien, non ?

— Gros Bouton, tu trouveras ma réserve de gâteaux. Je sais que tu vas y arriver.

— P'tit Bouton, t'as toujours voulu mon coussin à fleurs... Je te le donne.

— Hugo, mon arc est à toi.

— Jean, Lily, Vincent... Le reste de mes affaires, partagez-les. C'est pas grand-chose, mais c'était à moi.

Il fouilla dans sa poche, en sortit un petit objet et le glissa dans la main de Martin.

— Grenouille ! C'est ton couteau... Tu peux pas me le donner.

— Je préfère que tu le gardes. Et surtout... ne perds jamais le livre. Notre communauté n'existe que grâce à lui.

Puis, pour cacher ses larmes, Grenouille s'élança vers la voiture. Juste avant de disparaître, il se retourna une dernière fois.

— Je vous oublierai jamais !

Les enfants se rapprochèrent de Martin, silencieux. Tous savaient qu'un jour, leur tour viendrait.

## Quelque temps plus tard

— Qu'est-ce qu'on va trouver au bout de cette forêt ? demanda Lily.

Ils étaient assis sur une bosse de terre, au milieu d'une clairière baignée par la lumière blanche de la lune. Ils la fixaient, fascinés, comme s'ils cherchaient à comprendre comment une boule de lumière pouvait flotter si haut dans le ciel.

— Je ne sais pas, répondit Martin après un temps. Une autre forêt, peut-être. Enfin, j'espère.

Lily ne détacha pas ses yeux de la lune.

— Comment on va faire ?

— Je n'en sais rien. Mais on doit partir, c'est certain. La ville grignote la forêt. Elle s'étend trop vite. Bientôt, on n'aura plus de place pour vivre. Il faudra partir avant l'hiver. Quand la neige tombe, elle garde nos traces.

Elle se redressa un peu.

— Peut-être qu'on pourrait demander de l'aide aux adultes ?

Martin soupira.

— Tu sais bien qu'on ne peut pas leur faire confiance. Ce sont eux qui nous ont abandonnés. Et ce sont eux qui détruisent la forêt. Ils ne voient rien, ils ne respectent rien.

— Je veux croire qu'ils ne sont pas tous comme ça. Certains ont peut-être gardé, quelque part, les souvenirs de l'enfance. Une part de lumière. Si on trouvait quelqu'un capable de croire à notre histoire...

Martin se leva, croisa les bras. Il prit un air de grand frère.

— Lily... on ne peut rien attendre d'eux. Et même si certains se souviennent, que pourraient-ils faire ? On ne compte pas pour eux. On ne compte nulle part.

Le silence de la nuit printanière tomba de nouveau dans la clairière. Puis Martin attira doucement Lily contre lui et la serra fort. Ces deux-là s'aimaient d'un amour immense, brut et indestructible. Ils savaient que jamais rien, ni personne, ne pourrait les séparer.

— Il est temps de rentrer, dit Martin. Les autres vont s'inquiéter.

— Tu sais bien qu'on ne s'inquiète jamais de l'absence d'un enfant, répondit Lily. Je vais me promener encore un peu. Je rentrerai plus tard.

Martin l'embrassa sur le front. Puis il s'éloigna dans la nuit.

---

## Une retraite bien méritée

Monsieur Duvallon n'aimait pas les imprévus. Depuis toujours, il organisait ses journées comme on dresse un emploi du temps de ministre : à heure fixe, pas de détour, et surtout, pas de place pour le flou. Il avait passé quarante ans dans l'administration territoriale, à gérer des papiers, des arrêtés, des urgences... qui n'en étaient jamais vraiment. Alors quand la retraite est arrivée, il s'est dit que c'était le moment idéal pour goûter enfin à la lenteur.

Francine, sa femme depuis plus de trente ans, avait accueilli la nouvelle avec un mélange d'enthousiasme sincère et de légère inquiétude. Elle redoutait ce que redoutent toutes les femmes dont le mari vient subitement de "prendre sa retraite" : le voir traîner dans la cuisine, commenter les recettes, toucher aux plantes, et, horreur ultime, s'impliquer dans les lessives ! Mais il n'en fut rien.

Les Duvallon possédaient une maison à Pierrefonds, achetée des années plus tôt pour les week-ends, et qui leur servait désormais de refuge à plein temps. Une jolie bâtisse aux volets bleus, un jardin bien entretenu, et une petite terrasse avec vue sur la lisière de la forêt.

Maurice était aussi, et surtout, l'homme au side-car bleu roi. Il y avait, derrière l'apparente rigidité de Maurice Duvallon, une passion si forte, si sincère, qu'elle en devenait presque enfantine : son BMW R-71 de 1948. Pas une réplique, pas un modèle "à la mode vintage". Non ! Le vrai. Un side-car militaire d'après-guerre, de ceux qu'on avait vus dans les romans de la Résistance, les reportages en noir et blanc, ou les vieux films d'aventure à la française. Et Maurice ne l'avait pas achetée. Il l'avait reconstruit. Il l'avait découvert dans une grange près de Crépy-en-Valois, couvert de rouille, de toiles d'araignées, avec des morceaux manquants, et un panier latéral éventré par le temps. Pour beaucoup, c'était un tas de ferraille bon pour la casse. Mais Maurice, lui, avait vu un trésor.

Le châssis était d'origine. Le moteur, un flat-twin 745 cm<sup>3</sup> à soupapes latérales, était bien là, encore numéroté. Le cardan ? À changer. La fourche télescopique ? À réajuster. Les tambours de frein ? Rouillés, mais récupérables.

Il avait ramené la carcasse chez lui par une remorque. Il avait installé un établi dans le garage. Et pendant deux ans, chaque matin, chaque soir, chaque dimanche, en fait chaque fois qu'il avait un moment, il avait dévissé, nettoyé, poli, graissé, ajusté, repeint.

Il avait cherché des pièces d'origine, parfois jusqu'en Tchéquie ou en Bavière, commandées dans des langues qu'il ne comprenait pas. Et quand il ne trouvait pas, il les reproduisait lui-même, dans le respect du gabarit d'époque, au tour, à la lime, à l'huile de coude.

La carrosserie ? Bleu roi. Un bleu profond, élégant, un rien mélancolique, comme ses silences.

Le jour où il l'avait redémarrée pour la première fois, un matin de printemps, il s'était mis à pleurer. Pas fort, pas longtemps, mais sincèrement. Le moteur avait toussé, vibré, puis ronronné avec ce son feutré des machines bien nées.

Le side-car vibrait légèrement, impatient d'embarquer un corps. Il avait serré le guidon et fermé les yeux. Il était enfin arrivé quelque part. Depuis, c'était son plaisir absolu de retraité.

Il sortait souvent avec Francine, installée dans le panier avec un foulard noué sous le menton et des lunettes à large monture. Ils prenaient les routes sinueuses entre Pierrefonds, Saint-Jean-aux-Bois, Compiègne, Crépy-en-Valois, ou jusqu'à Chantilly, quand l'humeur les prenait.

Maurice conduisait avec douceur, mais avec fermeté. Il aimait sentir le poids du panier dans les virages, adapter l'assiette du side-car, jouer avec le freinage différentiel pour ne pas trop contraindre la caisse. Le vent sur le visage. Le vrombissement sous les cuisses. Le cuir du siège chauffé par le soleil. La vibration pure du flat-twin. C'était ça, la liberté. Et ce n'était pas un fantasme de jeunesse. C'était un art de vie.

Il connaissait les bons arrêts pour boire un café. Les épingles où le side pouvait glisser légèrement. Les endroits où les feuilles mortes s'accumulaient en automne et exigeaient toute son attention. Et quand il s'arrêtait sur un chemin forestier, le moteur encore chaud, il posait souvent la main sur le réservoir, doucement. Comme on touche un être vivant.

Francine le taquinait parfois.

— Tu l'aimes plus que moi, ton side-car ?

— Non, disait-il avec un sourire. Mais il me fait écouter des choses que je n'entends pas ailleurs.

Le side-car avait aussi ses rites secrets. Il le nettoyait toujours à la main. Jamais au jet. Il inspectait les vis comme un médecin ausculte un cœur. Il ne le prêtait à personne. Et chaque fois qu'il rangeait le BMW dans le garage, il lui disait merci. À voix basse. Sans ironie.

Maurice Duvallon est un homme qui ne fait pas de bruit. Maurice Duvallon est de ceux dont on dit volontiers : *"Un homme bien."* Pas spectaculaire, pas charismatique. Mais solide. Fiable. Prévisible, dans le bon sens du terme. Il n'a jamais su qui étaient ses parents. Pas de dossier complet. Pas de photos dans une boîte à chaussures. Seulement une note administrative, laconique : *"Enfant placé, situation familiale inconnue."*

Il a grandi dans plusieurs foyers, dans un entre-deux d'affection et d'absence. Il n'en parle jamais. Pas par honte, mais parce qu'il a appris tôt que le silence protège mieux que les récits flous.

Maurice n'a pas eu d'enfants. Pas par refus ni par accident, c'est juste que la vie a suivi un couloir tranquille, sans bifurcation et il ne s'en est jamais plaint.

Il a rencontré Francine jeune, dans une salle d'attente de la Sécurité Sociale. Elle portait une robe jaune moutarde, un carnet sur les genoux, et elle l'a regardé deux fois sans détourner les yeux. Ce fut assez pour que quelque chose commence, sans drame, sans passion brûlante, mais avec la constance des choses vraies.

Maurice a fait des études courtes. Un bac technique puis une formation en comptabilité. Et ensuite, quarante-deux ans de service dans l'administration territoriale. Jamais un conflit avec ses chefs. Toujours cordial avec ses collègues. Il s'est toujours appliqué, même dans les tâches ingrates. Il classait les dossiers en souriant doucement, comme s'il savait qu'il valait mieux faire les choses bien que se faire remarquer. Il n'a jamais été promu haut, mais jamais mis de côté non plus. On aimait Maurice parce qu'il ne prenait pas toute la place, mais il était toujours là quand il fallait.

Aujourd'hui, à la retraite, Maurice goûte les choses simples. Il aime manger, lentement. Le pain croustillant. Le fromage à bonne température. Il fait la sieste, sans culpabilité, avec un livre sur le ventre, souvent fermé dès la première page. Il regarde parfois le rugby à la télévision. Jamais en criant. Il observe les mêlées comme un horloger observe un mécanisme. Il ne supporte pas le football, qu'il considère comme un cirque bruyant et mal élevé. Trop

d'argent, trop de cris, trop d'ego. Il apprécie, en revanche, la féminisation du sport dans les médias : il le dit sans détour, parfois autour d'un café.

— « C'est plus fluide, plus intelligent. Moins théâtral ! »

Puis il ajoute, avec un demi-sourire :

— « Et elles vont souvent plus loin que les hommes, mais en silence. »

Maurice aime être utile. Tenir un outil dans sa main. Faire tourner un moteur qu'il a restauré. Partager un plat qu'il a cuisiné. Réparer une gouttière, recoller une chaise, ajuster un verrou. Pas pour qu'on le félicite, simplement pour que ça tienne. C'est sans doute pour cela qu'il aime tant son side-car. Parce qu'il l'a fait tenir, lui aussi. Et qu'il le fait tenir en retour.

Il aime Francine profondément. Pas d'un amour spectaculaire. Mais d'un amour racine. Il l'écoute. Il la respecte. Il ne comprend pas toujours ses intuitions, mais il les suit, car il sait que les femmes comme elles voient plus loin.

Chaque matin, après un petit déjeuner réglé au millimètre, tartines, confiture de mûres, café filtre pour lui et thé vert pour elle. Ils partaient en promenade dans les bois. Ils avaient leurs chemins, leurs sentiers préférés, leurs bancs où ils s'asseyaient parfois sans parler, juste à écouter les bruissements du vent dans les feuillages. Ils marchaient bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux d'un autre temps, heureux de s'être trouvés.

La forêt de Pierrefonds était vaste, profonde, ancienne. Elle portait les marques du temps, de l'Histoire, et peut-être même de quelques secrets. Mais les Duvallon n'y voyaient que la beauté des choses simples : le chant d'un merle, la fraîcheur d'un sous-bois, la mousse sur les pierres. Jusqu'au jour où ils s'enfoncèrent un peu plus loin que d'habitude.

Ce n'était pas prémédité. Ils avaient simplement pris à gauche au lieu de droite, comme on change de chemin sans vraiment s'en rendre compte. Leurs pas étaient calmes, presque méditatifs. Ils n'étaient pas pressés. Ils n'étaient jamais pressés depuis la retraite.

— Je te dis que le bleu, ça ira mieux avec la pierre, insistait Francine en regardant droit devant elle.

— Et moi je te dis que le vert, c'est plus classique, plus intégré dans l'environnement. Ça fait naturel, discret, rétorqua Maurice.

— Discret, peut-être, mais triste ! Le bleu, c'est lumineux, ça dit "bienvenue". Et puis tu as toujours aimé ce bleu roi. Tu l'as mis sur ton side-car, tu te souviens ?

— Ce n'est pas pareil, répondit Maurice en souriant. Un side-car, c'est personnel. Les volets, c'est public. Les gens les voient. Ils jugent.

Francine s'arrêta net et le regarda, amusée.

— Alors on repeint pour les gens ou pour nous ?

Maurice leva les yeux au ciel.

— Voilà que tu me prends en défaut de logique ! Comme toujours.

— C'est parce que je pense avoir raison. Et que toi, tu ne veux juste pas admettre que tu hésites.

Ils reprirent leur marche. Le sentier se courbait légèrement, plus étroit qu'à l'habitude. C'est là que Francine dit :

— Et si on prenait à gauche, pour changer ? On n'est pas passés par le chemin de la mare depuis des semaines.

— Tu es sûre ? Il est un peu plus long, non ?

— Un peu plus long, oui. Mais on a le temps, et on pourra se disputer sur la couleur des volets au retour.

Maurice accepta sans résister. Il aimait ses idées imprévues, son sens tranquille de l'aventure domestique. Il aimait, surtout, marcher avec elle, là où elle voulait aller. Et c'est à quelques pas de là, après une courbe souple entre deux vieux chênes, qu'ils virent un amas de feuilles remuer doucement. Ce fut d'abord une hésitation. Un froissement. Puis le monde changea de direction. Et c'est là, entre les deux chênes nouveaux, que Francine s'arrêta net.

— Maurice, regarde.

Il leva les yeux. Et il la vit. Une petite forme recroquevillée sous un tas de feuilles, immobile, presque invisible. Monsieur Duvallon s'approcha avec prudence, pensant d'abord à un animal. Mais c'était bien une enfant. Une fillette sale, décoiffée, les joues rouges et les paupières closes. Elle dormait. Ou faisait semblant.

Francine posa une main sur sa bouche, émue, bouleversée.

— Mon Dieu... Elle est seule ?

Ils regardèrent autour d'eux. Rien, pas un bruit, pas un sac, pas un adulte.

— Il faut prévenir quelqu'un, dit-elle, la voix tremblante.

— La gendarmerie, proposa-t-il aussitôt, pragmatique.

Mais il n'appela pas encore. Il s'agenouilla, observa l'enfant de plus près. Elle respirait doucement. Elle n'avait pas l'air blessée. Juste... comme déposé là, par on ne savait quelle main.

— Elle est peut-être perdue, hasarda Francine.

— Ou abandonnée.

Ils se regardèrent. Le mot venait de tomber. Il était lourd, dérangeant. Inconcevable. On n'abandonnait pas un enfant comme ça. Pas ici, pas en 2025, pas dans une forêt civilisée, si près des sentiers balisés.

Et pourtant.

Monsieur Duvallon hésita un instant, puis tendit la main vers l'enfant.

— Eh... oh... petite ?

La fillette ouvrit les yeux. Deux grands yeux bruns, ronds comme des billes, qui fixèrent le vieil homme sans ciller. Elle ne dit rien. Ne bougea pas. Elle semblait simplement... attendre. Francine s'approcha lentement, s'agenouilla-t-elle aussi.

— Tu es perdue, ma chérie ? Où sont tes parents ?

Aucune réponse. L'enfant cligna à peine des yeux.

— Elle ne parle pas, dit Maurice.

— Ou elle ne veut pas. Elle a peut-être peur...

Francine tendit la main, doucement. Après un moment d'hésitation, la petite glissa la sienne dans celle de la vieille dame. Une main fine, glacée, mais vivante. Cela suffit pour convaincre Francine.

— Viens, on va t'emmener chez nous. Tu seras au chaud, on te donnera quelque chose à manger. D'accord ?

L'enfant hocha imperceptiblement la tête. Ils opérèrent un demi-tour, marchant lentement sur le sentier. La petite fille marchait entre eux, tenant la main de Francine. Maurice jetait des regards inquiets autour de lui. Il avait l'étrange sensation qu'on les observait. Mais la forêt restait muette.

De retour à la maison, Francine installa la fillette sur le canapé, lui donna une couverture, puis disparut dans la cuisine pour préparer un chocolat chaud. Maurice, quant à lui, prit son téléphone et composa le numéro de la gendarmerie de Pierrefonds.

— Gendarmerie nationale, j'écoute.

— Bonjour, ici Maurice Duvallon. J'habite rue des Noyers. Ma femme et moi avons trouvé une petite fille, seule, dans la forêt cet après-midi. Elle semble en bonne santé, mais elle ne parle pas beaucoup. On ne sait pas quoi faire exactement.

Un silence puis la voix reprit, neutre :

— Elle est blessée ?

— Non. Fatiguée, peut-être. Elle dort mal, je crois.

— Quel âge a-t-elle, à peu près ?

— Six ans, peut-être sept. Elle n'a rien sur elle. Pas de sac, pas de papiers. Rien.

La voix au bout du fil se fit plus sèche, un peu lasse.

— On va noter, monsieur Duvallon. Mais si elle ne signale pas de maltraitance, et qu'elle ne présente pas de blessure, ce n'est pas une urgence. Aucune disparition n'a été enregistrée ces

derniers jours. Vous pouvez, si vous le souhaitez, l’emmener à l’institut Saint Clément, ou attendre que les services sociaux passent. Ils sont souvent débordés, cela peut prendre un peu de temps.

Maurice resta un instant figé.

— Mais... on ne peut pas juste attendre. C’est une enfant, bon sang ! Elle était seule. Dans les bois.

— Et vous avez bien fait de l’accueillir. Mais vous comprenez, nous ne pouvons pas la prendre en charge immédiatement sans réquisition. Vous êtes responsables pour l’instant.

Un silence. Maurice hocha la tête sans s’en rendre compte.

— Très bien. Merci.

Il raccrocha, lentement. Francine l’attendait dans l’encadrement de la porte, un torchon humide à la main.

— Ils viennent ?

— Non. Pas pour l’instant.

Elle soupira.

— Alors c’est à nous, dit-elle simplement.

Et dans cette phrase, tout fut dit. La décision n’était pas encore prise, mais la responsabilité, elle, venait de s’installer dans la cuisine des Duvallon.

Francine retourna dans la cuisine, puis revint avec un plateau : une tasse de chocolat fumant, deux petits-beurre, une compote à la pomme.

— Tiens, mange un peu, ma puce. Tu dois avoir faim.

La fillette hocha de nouveau la tête. Toujours pas un mot. Elle prit les biscuits, les mangea lentement, comme si elle avait oublié le goût de la nourriture.

— Comment t’appelles-tu ? demanda Francine en s’asseyant près d’elle.

L’enfant leva les yeux, et pour la première fois, parla d’une voix fluette :

— Lily.

Ce fut tout.

## Pierrefonds, au bord des siècles

Pierrefonds, un nom qui claque comme un éclat de pierre jeté dans l'eau du temps. Un petit village blotti dans une vallée de l'Oise, en pleine Picardie. À première vue, rien d'exceptionnel : des ruelles pavées, une boulangerie, une mairie, une église à la façade sobre, un marché le jeudi, des volets qui s'ouvrent tôt et se ferment avec le coucher du soleil. Mais au-dessus, comme un veilleur éternel : le château, majestueux, énigmatique, surgi d'un autre monde. Pierrefonds n'est pas un village comme les autres. Il ne l'a jamais été. Ses murs portent les marques des siècles. Ses pierres se souviennent. Et sous les feuilles de la grande forêt qui l'enlace, des secrets anciens murmurent encore.

On dit que le village fut fondé au Moyen Âge, autour d'une forteresse de pierre perchée sur les hauteurs. Un point de défense, une sentinelle. Mais surtout un lieu de passage, entre les terres du roi et les royaumes frontaliers. La guerre de Cent Ans l'a secoué. Les ligueurs y ont campé. Les corbeaux y sont revenus. Et quand le château fut démantelé sous Richelieu, par peur, par stratégie, le village resta muet, aplati, mais présent. Puis vint Viollet-le-Duc, et avec lui, le rêve d'une France gothique, pure, recréée. Il redonna au château ses tours, ses créneaux, ses arcs. Il lui offrit une seconde naissance, digne des contes et des légendes. Mais les anciens du village, eux, se souvenaient que les ruines parlaient mieux.

— Le vrai château, c'était celui qu'on oubliait, disait l'un.

— Celui qui saigne sous les dorures, ajoutait un autre.

À Pierrefonds, on vit lentement. Les saisons rythment les gestes. Les commérages circulent entre la supérette et la cabine téléphonique. On connaît par cœur les sonneries de cloche, les aboiements des chiens, les horaires du facteur. Il y a la boulangerie d'Odile, avec ses croissants plus bruyants que tendres. Le tabac-presse où Raymond lit le journal debout, sans jamais l'acheter. La pharmacie, immuable, tenue par deux sœurs qu'on dit sorcières "mais gentilles quand même". Et bien sûr, le café des Trois Moulins, où les anciens jouent aux cartes et ressassent les mêmes souvenirs de guerre, qu'ils aient été soldats, enfants ou simples ombres à l'arrière.

Mais ce qui rend Pierrefonds unique, ce n'est pas son calme. C'est cette chose invisible qui plane au-dessus des toits. Un souffle d'histoire. Une rumeur ancienne. Quelque chose que l'on ne voit pas, mais que l'on ressent.

Le village aux ombres glorieuses.

Si l'on gratte un peu les murs de Pierrefonds, on y trouve des guerres, des blessures, des révoltes, mais aussi des récits plus brillants, plus flamboyants. Des histoires qu'on raconte encore aux enfants pour qu'ils lèvent les yeux vers les tours du château et rêvent plus grand. Car ici, l'histoire s'écrit aussi en lettres d'or. C'est à Pierrefonds qu'Alexandre Dumas, enfant du pays picard, est venu puiser un souffle. On ne sait pas exactement à quel moment il a posé le pied sur les pavés du village. Mais on sait qu'il y a vu ce château, ou ce qu'il en restait, et qu'il y a reconnu le décor d'un roman à venir. Car c'est ici qu'il a situé, dans l'imaginaire, la mort de Porthos, le géant tendre et loyal, le mousquetaire à l'appétit aussi grand que son cœur. Dans *Le Vicomte de Bragelonne*, c'est sous les ruines de Pierrefonds que Porthos s'effondre, emporté par une explosion, sacrifiant sa force pour ses amis. "Porthos mourut comme il avait vécu : immense." *Alexandre Dumas*. Depuis, l'ombre du mousquetaire rôde entre les pierres. On dit qu'il pleut toujours un peu plus fort à Pierrefonds que dans les villages voisins. Que c'est Porthos, qui pleure encore, là-haut, sous les créneaux. Les enfants du village, eux, aiment raconter qu'ils l'ont vu passer dans la brume, un soir, énorme silhouette penchée sous un arbre, cherchant son épée. La légende de Dumas hante les bancs de l'école. Le professeur de français lit à voix haute les dialogues entre Athos et Aramis, tandis que les collégiens griffonnent leurs prénoms dans les marges des cahiers. Et au printemps, certains anciens installent des mousquetaires de carton-pâte sur leur balcon, pour "faire rire les touristes". Mais tout le monde ici sait que Porthos n'est pas un héros de carton. Il vit dans les pierres. Dans le nom des rues. Dans les silences du château. Et Pierrefonds le garde. Comme un cœur secret.

Le cœur des vivants.

Aujourd'hui, Pierrefonds n'a plus de batailles. Les guerres sont ailleurs, dans les journaux. Ici, on se bat contre l'oubli. Les jeunes partent souvent, mais certains reviennent. Ils ouvrent des chambres d'hôtes, des galeries d'art, des petits cafés. Ils rénovent des maisons, repeignent des volets. Ils parlent de vie paisible, de patrimoine, de nature. Mais dans leurs gestes, on sent

surtout le besoin de racines. Les habitants, eux, sont faits d'habitude. On reconnaît Pierrefonds à sa pudeur collective. On se salue sans trop parler. On s'épie sans se juger. On connaît les vieux secrets, mais on les garde, comme les recettes. Et le village continu, une lente respiration. Avec ses pavés, ses feuilles mortes, ses vitres embuées l'hiver. Avec ses souvenirs qu'on n'écrit jamais, mais qu'on transmet quand même. Avec ses enfants qui, parfois, disparaissent dans la forêt pour ne réapparaître qu'au crépuscule, couverts de boue, les poches pleines de cailloux. Et personne ne dit rien. Parce qu'ici, on sait. La forêt garde ses enfants. Et Pierrefonds... les attend.

## Les gendarmes

Ce fut une demi-heure plus tard qu'on sonna à la porte. Deux gendarmes en uniforme, un homme jeune et une femme d'une quarantaine d'années se présentèrent. Ils se firent discrets, calmes. Maurice les fit entrer dans le salon. Lily, intimidée, se tenait droite sur le canapé, les yeux agrandis.

— Bonjour, Monsieur, Madame. Vous nous avez signalé une enfant ?

— C'est elle, dit Maurice. On l'a trouvée dans les bois, toute seule. Elle s'appelle Lily.

— Elle a des papiers ? Un sac ? Quelque chose sur elle ? demanda l'un des gendarmes.

— Rien du tout, répondit Francine. Pas même un mouchoir.

Le plus jeune des deux gendarmes s'accroupit devant Lily.

— Bonjour Lily. Tu sais où tu habites ? Tu te souviens de ta maison ? De tes parents ?

Lily haussa les épaules.

— Tu sais quel âge tu as ?

— Six ans, dit-elle.

L'entretien fut simple, direct. Ils prirent note, posèrent des questions. La gendarme tenta de parler à Lily, avec douceur. Mais l'enfant ne dit rien, ne répondit qu'avec un regard obstinément planté dans le sien. Elle ne pleura pas. Elle ne sourit pas.

Après une vingtaine de minutes, les gendarmes échangèrent un regard. Puis, se tournant vers Maurice et Francine, la femme dit :

— Écoutez, vous semblez bienveillants. La petite ne présente aucune trace de violence ou de maltraitance. Et vous avez l'air de vouloir faire ce qu'il faut. En l'absence de signalement, et tant qu'elle ne réclame pas de partir ou ne désigne pas de tuteur, la loi vous autorise à l'héberger provisoirement.

Maurice fronça les sourcils.

— Vous êtes sûrs ?

— Ce n'est pas une adoption, monsieur Duvallon. C'est une mesure d'accueil temporaire, sous votre responsabilité. Les services sociaux prendront le relais sous peu, mais si vous rencontrez des difficultés, il vous suffira de les appeler par téléphone, demandez Madame Léonie, elle vous apportera son aide.

Francine prit la parole :

— On ne la laissera pas seule. Pas tant qu'elle aura besoin de nous.

Le jeune gendarme sourit.

— C'est tout ce qu'il faut.

Ils signèrent un formulaire simple. Puis les gendarmes prirent congé, laissant derrière eux une maison silencieuse et une décision prise sans vraiment l'être. Lily restait là. Petite chose droite et vive. Un mystère au milieu du vieux salon. Et dans ce mystère, déjà, quelque chose commençait à pousser. Francine prit la main de Lily.

— Elle peut rester avec nous cette nuit.

## L'odeur des bois

La porte venait à peine de se refermer derrière eux. Maurice était reparti dans l'entrée pour ôter ses chaussures, s'interrogeant déjà à voix basse sur la marche à suivre avec la gendarmerie, les services sociaux, les lois obscures des adultes. Mais Francine, elle, n'avait pas lâché la petite main de l'enfant. Elle l'avait emmenée dans la salle de bain, doucement, sans mots superflus.

— Aller viens, ma petite... Juste un peu d'eau, ça fera du bien.

Lily avait tout observé, sans crainte, mais avec cette vigilance silencieuse des bêtes habituées à vivre dehors. La lumière du plafonnier, les carreaux froids au sol, le miroir au cadre en plastique, les flacons colorés sur les rebords de la baignoire. Elle s'était laissé guider, sans une plainte. Mais une fois la porte fermée, Francine fronça légèrement le nez.

— Oh ma douce... tu sais que tu ne sens pas très bon ?

Lily baissa les yeux. Non pas honteuse, mais plutôt... perplexe.

— C'est l'odeur des feuilles, répondit-elle. Et un peu de mousse... et de l'eau de pluie. C'est tout ce que j'utilise.

Francine s'accroupit pour être à sa hauteur.

— Tu fais ta toilette avec ça ?

— Oui. Et parfois, avec de la cendre, quand y'a trop de boue.

Francine ne répondit pas tout de suite. Elle observa l'enfant : ses cheveux emmêlés, ses mains tachées de terre, ses pieds nus, ses coudes râpés. Une petite bête de sous-bois, mais droite, calme, entière.

Elle sourit alors, sans moquerie, sans pitié.

— D'accord, on va faire autrement aujourd'hui. Juste pour essayer.

Elle fit couler l'eau tiède, ajouta un fond de savon liquide à l'amande douce, et invita Lily à se déshabiller.

L'enfant obéit avec naturel.

Pas de pudeur, pas d'excitation, une simplicité absolue.

Francine la souleva pour la déposer dans la baignoire. Le corps était léger, noué comme une branche de saule. Et sous la crasse, il y avait des bleus, des griffures, des piqûres d'ortie. Francine prit une grande inspiration.

— Tu sais... quand j'étais petite, moi aussi j'ai joué dans la boue. Mais ce n'était pas tous les jours.

— Moi j'aime pas trop la boue, répondit Lily. Mais parfois, elle protège. Contre le froid, ou contre les adultes.

Francine faillit répondre quelque chose... mais se tut.

Elle mouilla une éponge, délicatement. Elle commença par les bras, les mains. Puis le cou, les jambes. Elle frottait doucement, presque maternelle, comme on lave un secret.

— Tu es pleine de petites histoires sur la peau, dit-elle.

— C'est normal, chaque égratignure est un souvenir.

— Et celle-là ? demanda Francine en montrant une longue cicatrice sur le flanc.

— C'est quand j'ai voulu passer sous une ronce pour échapper à un sanglier. Il n'était pas méchant, mais il était pressé.

Francine sourit malgré elle.

Quand elle passa l'éponge derrière les oreilles, Lily grimaça.

— C'est sensible là ? Je suis désolée.

— C'est pas grave. Tu fais ça bien.

Francine ralentit le geste. Elle avait l'impression de toucher quelque chose d'immense et de fragile à la fois. Une enfance sans toit, sans lit, sans chanson dans la salle de bain. Et pourtant, si ancrée. Elle prit le temps de démêler un peu les cheveux avec ses doigts, avant d'oser sortir la brosse.

— Et pour dormir, comment fais-tu, là-bas ?

— J'ai un lit de feuilles et une couverture que j'ai gagnée en fabriquant un arc.

— Tu l'as gagnée ?

— Oui. Chez nous, on ne donne rien. On échange. On mérite.

Francine s'arrêta un instant. Elle regarda la petite fille, nue, fine comme une flamme, trempée, entourée de vapeur, et elle se dit que jamais, jamais elle n'avait vu un être aussi nu et aussi digne à la fois.

Quand le bain fut terminé, elle l'enroula dans une grande serviette chaude.

— Voilà. Tu es toute neuve.

— Non, dit Lily en souriant. Je suis juste... un peu plus propre. Mais je suis toujours Lily des bois.

Francine serra la serviette contre elle, et l'étreignit doucement, comme on garde un feu dans ses bras.

— Je sais, ma douce, et je crois que je n'ai jamais eu envie de garder un parfum aussi sauvage.

Dans la pièce, l'eau s'égouttait encore du robinet. Et sur le miroir embué, Lily dessina d'un doigt une forme très simple : un arbre. Puis elle souffla doucement sur la buée, et l'image disparut. Mais l'odeur du bois mouillé, du savon, de la mousse, resta longtemps dans l'air.

Le soir venu, la petite chambre d'amis fut transformée en chambre de Lily. Francine déposa des draps propres, ouvrit la fenêtre pour aérer, posa une peluche sur l'oreiller. Maurice restait en retrait, un peu mal à l'aise.

— Elle n'a rien dit d'autre ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Non. Mais elle a bien mangé. Et elle a souri, tout à l'heure, quand je lui ai montré le chat.

— Hm ! Tu crois qu'on a bien fait ?

Francine haussa les épaules.

— On n'allait pas la laisser là-bas.

Maurice secoua la tête, l'air soucieux. Il ne savait pas encore que ce petit corps silencieux, cette enfant venue d'ailleurs, allait faire basculer leur vie entière.

Le jour avait basculé depuis longtemps. La lumière avait déserté la véranda, et la maison s'était peu à peu refermée sur ses murs tièdes. La petite dormait, à l'étage, dans la chambre d'amis. Pas dans un lit fait pour elle, non, dans une sorte de nid improvisé : un matelas au sol, deux couvertures empilées, et un oreiller un peu trop ferme. Mais elle dormait. Et c'était déjà inimaginable.

Dans la cuisine, Francine faisait du thé. Elle s'activait doucement, presque sans bruit, comme pour ne pas déranger l'ordre fragile que la soirée avait imposé. Elle avait mis deux tasses sur la table. Et une boîte de gâteaux, celle qu'elle réservait aux dimanches ou aux invités inattendus. Maurice entra, en chaussons, le dos voûté, comme s'il avait trop marché dans sa propre maison.

— Elle dort ?

— Oui.

Francine versa le thé puis elle s'assit.

Maurice la rejoignit en silence. Il prit la tasse entre ses mains. Il souffla dessus. Puis il dit, simplement :

— Elle ne vient pas d'ici.

Francine haussa à peine les sourcils.

— Non. Elle vient d'un endroit où les pieds sont sales, mais les mots sont clairs.

Un silence. Le thé fumait entre eux.

— Tu l'as bien lavée, dit-il, à mi-voix.

— J'ai essayé. Mais je crois qu'il y a des choses qu'on ne lave pas. Pas avec de l'eau, en tout cas.

Maurice hocha de nouveau la tête.

— Elle m'a dit qu'elle se lavait avec de la mousse et de la pluie.

— Elle me l'a dit aussi. Et tu sais quoi ? J'ai senti que c'était vrai. Pas une histoire d'enfant ni une invention.

— Non. C'est... c'est une vérité différente.

Ils burent. Le bruit de la cuillère dans la tasse était le seul rythme dans la pièce. Francine posa les mains à plat sur la table.

— Je crois qu'on ne pourra pas faire semblant longtemps.

— De quoi ?

— Qu'elle est comme les autres ! Qu'on va l'intégrer à nos vies comme une petite pièce de plus dans notre tiroir bien rangé !

Maurice se frotta les tempes.

— Je sais.

— Tu sais, mais tu veux l'ignorer. Parce que tu veux que tout rentre dans un cadre. Mais elle n'est pas dans le cadre.

— Non. Elle est... une forêt entière.

Francine sourit.

— Tu te rends compte que tu parles comme elle ?

— Je ne sais pas parler autrement, ce soir.

Ils restèrent longtemps silencieux. Francine regardait Maurice. Elle vit dans ses yeux une fatigue étrange, mêlée de curiosité. Une sorte de vertige, comme lorsqu'on se rend compte qu'on n'a jamais su ce qu'est un enfant. Elle tendit la main. Elle lui toucha les doigts.

— Que fait-on demain ?

Maurice répondit sans détourner les yeux :

— On lui demande comment elle veut vivre ici. Et on écoute.

Un léger craquement dans l'escalier. Peut-être une planche qui travaille. Ou le rêve d'une enfant qui bouge. Ils n'y prêtèrent pas attention. Francine se leva. Elle ramassa les tasses. Puis elle se retourna, dans l'encadrement de la porte. Francine se dit : « Elle sentait la mousse... Et maintenant, elle sent un peu l'amande ». Elle sourit. « Mais je crois que demain, elle sentira encore autre chose. »

Et Maurice, resté seul à table, pensa très fort : *peut-être qu'elle nous apprendra à sentir, nous aussi. Peut-être qu'il n'est pas trop tard.* Puis il ferma les yeux, et écouta le tic-tac tranquille de l'horloge, comme le battement lent d'un monde qui se réveille.

---

## La forêt aux mille voix

Autour de Pierrefonds, les arbres ne forment pas un simple décor que l'on nomme « forêt », ils enveloppent, ils observent et surtout ils savent. On les appelle, selon les cartes, la forêt de Compiègne, la forêt de Retz, la forêt de Laigue. Mais pour les anciens, c'est toujours la grande forêt. Celle qui bouge la nuit. Celle qui connaît les pas de ceux qui n'en reviennent pas. Il faut l'avoir traversée seul, un jour de brume, pour comprendre qu'ici, les arbres murmurent. Leurs branches grincent comme des voix anciennes. Leurs racines dessinent des chemins qu'aucune carte n'ose dessiner. Et leur silence, parfois, est plus fort que tous les cris du monde. Les enfants du village apprennent tôt à ne pas s'éloigner des sentiers. Pas par peur des bêtes, mais à cause des histoires. Car la forêt de Pierrefonds n'est pas vide. Elle est pleine de noms, pleine de présences.

### Un sol foulé par les rois

Depuis des siècles, les puissants y ont posé le pied. Des rois, des reines, des chevaliers. François Ier y chassa le cerf avec faste, entouré de sa cour parfumée. Henri IV y fit bâtir des relais. Louis XIII y fit tirer les carrosses. Et même Napoléon III, tombé amoureux du château de Pierrefonds, y organisa des chasses somptueuses, armé d'un fusil et d'un désir d'éternité. On raconte qu'il venait seul parfois, sans uniforme, avec un petit carnet de cuir, pour écouter la forêt respirer. Il y écrivait des pensées, des dessins, des plans. Des rêves d'Empire parmi les chênes. Sous le Second Empire, la forêt de Compiègne devint un théâtre d'apparat : Pavillons de chasse, relais royaux, sentiers tracés au cordeau. Mais les cerfs ne savaient pas lire les lignes droites. Et les sangliers, eux, chargeaient sans respecter les titres.

### Les grandes chasses

Pendant des siècles, la chasse à courre régna en reine. Trompes, cors, équipages flamboyants, chiens fauves et étendards. Chaque battue était un cérémonial. Une démonstration de force autant qu'un rituel païen. On traquait le cerf pendant des heures. On courait, on criait, on transpirait. Et quand l'animal s'effondrait, on saluait.

Mais les anciens du village disaient toujours :

— Quand on tue un roi de la forêt, on crée un vide.

Alors parfois, après une chasse, le vent tournait. Et pendant trois jours, on n’entendait plus un oiseau. Comme si la forêt faisait son deuil. Aujourd’hui encore, certains chemins portent les noms de ces moments : *Allée du Rendez-vous*, *Carrefour des Trois Rois*, *Butte aux Échos*. Les feuilles y frémissent autrement.

#### Croyances, signes et esprits

La forêt de Pierrefonds est aussi un livre de légendes. On y parle d’arbres qui pleurent des larmes de résine. De silhouettes noires entre les troncs. De chevaux sans cavaliers qui galopent au crépuscule. Les anciens racontent l’histoire du Chêne Pendu, où un soldat de l’armée de Napoléon se serait donné la mort en 1814. Depuis, on dit qu’on entend des bottes claquer sur le chemin par nuits d’orage. Un autre lieu, le Val des Dames, serait hanté par le chagrin d’une religieuse oubliée, exilée là au temps des guerres de Religion. Des promeneurs parlent d’un parfum de lavande qui flotte sans raison entre les fougères. Et puis il y a la source du Silence, un petit bassin caché, qu’on atteint après une marche d’une heure. On dit que quiconque y plonge la main se voit montrer — en rêve — le souvenir qu’il a le plus enfoui. Les enfants du village, bien sûr, y vont en cachette. Certains reviennent bouleversés. D’autres ne disent rien. Mais aucun n’y retourne deux fois.

#### Des ruines, des châteaux, des portes invisibles

Outre le château de Pierrefonds lui-même, la forêt abrite des vestiges oubliés. Des tours effondrées. Des murs moussus. Des dalles couvertes de fougères. Des ruines sans nom, qu’on ne trouve sur aucune carte, mais que les promeneurs tombent parfois dessus par hasard, comme sur un secret qu’on n’aurait pas dû voir. Les pierres y sont chaudes, même en hiver. Et parfois, on y entend des pas. Des chasseurs racontent avoir trouvé des objets étranges : des peignes en os, des médaillons rongés, des morceaux d’armure. Mais surtout, la forêt abrite des portes. Pas des portes en bois. Des passages. Des failles. Des endroits où le silence change, où l’air devient plus dense, plus chargé, où même les oiseaux cessent de chanter. Des seuils. Des entre-deux. On y entre sans s’en rendre compte. Et parfois, on n’en sort pas pareil. Les vieux disent que la forêt choisit. Elle sait qui appartient à son monde, et qui n’est que visiteur.

Là où les enfants se perdent... ou se retrouvent

Dans les contes, les forêts sont toujours des lieux d'épreuve. Des pièges, des refuges, des labyrinthes. Mais à Pierrefonds, la forêt est bien plus que cela. C'est une mémoire vivante. Un esprit. Un ventre. C'est elle qui garde les enfants tombés du monde. C'est elle qui les veille quand les adultes les oublient. C'est elle qui murmure leurs noms aux feuilles, aux pierres, aux pluies. Et parfois, quand le vent souffle dans le bon sens, on entend, entre les branches : « Ils sont encore là. Ils respirent. Ils n'attendent que vous. »

## Le réveil après une première nuit

Le lendemain matin, la maison des Duvallon se réveilla dans un léger désordre inhabituel. D'habitude, Maurice descendait le premier, mettait l'eau à chauffer, préparait le café, puis lisait le journal dans le silence, en attendant que Francine apparaisse avec ses chaussons roses. Mais ce matin-là, il trouva la cuisine dans un état... inédit.

Un pot de confiture vide traînait sur la table, une cuillère pleine de sucre gisait sur le carrelage, et une pelure de pomme s'enroulait comme un serpent fatigué sur le plan de travail. Au milieu de tout cela, Lily, perchée sur une chaise, les joues barbouillées de rouge mâchonnaient un morceau de pain.

— Bonjour, dit-elle, la bouche pleine.

Maurice la fixa, déconcerté. Elle lui souriait. Il n'était pas habitué à ces regards francs, direct, écarquillé.

— Tu t'es servie toute seule ? demanda-t-il, un peu sec.

— Oui. J'avais faim. Et j'aime bien faire toute seule.

Francine arriva à ce moment-là, et faillit glisser sur une goutte de compote au sol.

— Lily ! Mon Dieu... il faut nous appeler si tu te lèves, on aurait préparé le petit déjeuner avec toi !

Lily haussa les épaules, amusée.

— Chez nous, chacun se débrouille.

— Chez vous ? répéta Maurice, sourcils froncés.

— Oui. Dans la forêt.

Un silence s'installa. Francine échangea un regard avec son mari, puis s'approcha doucement.

— Lily, tu veux dire... tu vivais dans la forêt, toute seule ?

— Pas toute seule. Avec les autres. On est une famille.

— D'autres enfants ? s'étonna Francine.

Lily hocha la tête avec énergie, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

— Bien sûr. Martin, Bout d'bois, P'tit bouton, Gros bouton, Jean, Vincent... Il y en a plein.

— Attends, attends, intervint Maurice, visiblement dépassé. Tu veux dire que vous êtes... plusieurs enfants à vivre seuls, dans les bois ?

Lily fixa Maurice avec un regard étonnamment mature pour son âge.

— On n'est pas seuls. On a toujours vécu là. On s'entraide. On a nos lois.

Francine, touchée par la sincérité de l'enfant, tenta un sourire.

— Et... il n'y a pas d'adultes avec vous ?

— Non. Les adultes, c'est dangereux. On ne doit pas leur faire confiance. Martin dit qu'ils ne voient rien, qu'ils détruisent tout.

Maurice passa une main sur son visage.

— Tu crois qu'elle invente tout ça ? demanda-t-il à mi-voix à sa femme.

— Elle a six ans, Maurice. Six ans. Même si elle invente... ce n'est pas anodin.

---

## Celle qui vient de loin

Francine vient du Sud. Elle ne le dit pas toujours, mais on l'entend dans sa voix, dans certaines voyelles qui glissent encore, dans ses silences amples comme les paysages de là-bas. Elle est née au pied des Pyrénées, dans un petit village accroché aux collines, où le vent parle plus que les gens. Une enfance rude, lumineuse, pleine de cailloux dans les chaussures et de pain grillé au miel.

À quinze ans, elle est montée à Paris avec ses parents. Un déménagement sec, sans cérémonie. On ne lui a pas demandé son avis. Elle a tout laissé : les copines, la rivière, les figuiers, le chien. Elle est arrivée dans un immeuble de banlieue grise, avec des murs trop droits et des voisins qui ne disaient pas bonjour. Elle n'a jamais regretté le départ, mais elle n'a jamais vraiment cessé d'y penser.

Francine a fait des études courtes, comme Maurice. Un BEP administratif, puis quelques stages. Elle aurait pu s'ennuyer, mais elle a vite trouvé un petit poste dans une entreprise de maçonnerie, à Versailles. Pas de grosses structures, pas de politique interne. Juste des artisans, des devis, des factures, des mains calleuses qui la respectaient. Elle y est restée toute sa carrière. Elle connaissait chaque fournisseur par son prénom, et chaque maçon par son mal de dos. Elle triait les papiers comme on arrange une cuisine : avec patience, méthode, et un certain amour discret pour l'ordre des choses simples.

Avec Maurice, elle s'est installée à Versailles. La ville était belle, trop belle. Trop blanche. Trop catholique, disaient-ils en riant. Ils n'en aimaient ni les clochers trop fiers, ni les messes en latin, ni les sourires pincés du dimanche. Mais ils y ont vécu, sans jamais vraiment s'y attacher. Leur vrai monde, c'était chez eux, dans l'appartement modeste aux murs couverts de livres, de vieilles cartes Michelin, d'herbiers séchés et de boîtes à biscuits pleines de choses inutiles.

Francine aime le thé, corsé le matin, floral l'après-midi. Elle aime les gâteaux très sucrés, ceux qu'on n'ose plus faire aujourd'hui, pleins de confiture, de pâte d'amande, de crème qui coule. Elle aime cuisiner, sans recettes, à l'instinct. Elle goûte tout du bout du doigt, elle rectifie, elle ajuste, elle rajoute un truc "pour le moelleux" qu'elle n'expliquera jamais.

Mais surtout, elle aime Maurice. Elle l'aime calmement, intensément, fidèlement. Elle l'écoute quand il ne parle pas. Elle comprend ce qu'il dit entre les lignes. Elle a accepté ses silences comme d'autres acceptent les saisons. Elle ne cherche pas à le changer. Elle l'accompagne.

Quand il bricole son side-car pendant des heures, elle ne se plaint pas. Elle fait du thé. Elle regarde par la fenêtre. Elle sait qu'il revient toujours vers elle.

Francine ne croit pas aux fables, mais elle écoute les signes. Elle sent les choses avant qu'elles ne se passent. Elle lit dans l'air ce que d'autres cherchent dans les livres. C'est elle qui a compris, la première, que Lily n'était pas une enfant comme les autres. C'est elle qui a senti la forêt se rapprocher, quand Maurice continuait de regarder la météo. Elle n'a jamais parlé fort. Mais quand elle dit quelque chose avec ses mains sur la table... on sait qu'elle ne se trompe pas.

Aujourd'hui, dans la forêt, Francine marche avec lui. Elle ne sait pas exactement ce qu'ils cherchent. Mais elle sait qu'ils sont en train de retrouver quelque chose. Peut-être le souvenir d'un lieu qu'ils n'ont jamais nommé. Peut-être le goût ancien de ce qu'ils ont été. Peut-être simplement une main dans l'autre, sans plus rien à prouver. Elle n'a pas peur. Elle sait que le passé, quand il revient, ne fait pas de bruit. Et elle est prête à l'écouter, comme elle l'a toujours fait, comme le jour de leur rencontre. Deux regards suffisent. C'était un mardi. Ni gris, ni ensoleillé. Un de ces jours neutres, où l'on attend davantage que l'on vit. La salle d'attente de la Sécurité Sociale de Versailles était silencieuse, à peine animée par les claquements secs d'un vieux distributeur de tickets qui n'annonçait rien de bon. Maurice était là depuis quarante-cinq minutes. Assis sur une chaise en plastique dur, il tenait entre ses doigts un ticket froissé : B-072. Ils en étaient au B-054. Il n'était pas pressé, pas agacé. Il avait appris à attendre. Toute sa vie avait été faite d'attentes. Il regardait distraitement un panneau d'affichage recouvert de formulaires qu'il connaissait par cœur. Dans sa poche, un stylo à bille sans capuchon. Sur ses genoux, un dossier bien rangé. C'est alors qu'elle est entrée.

Elle portait une robe jaune moutarde, légèrement froissée, avec un gilet beige posé sur les épaules. Elle avait les cheveux relevés à la va-vite, un stylo piqué dans le chignon, et un petit carnet à spirale dans les mains. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, repéra une place libre, et s'assit à deux chaises de lui, dans le même rang. Maurice sentit, sans la regarder, qu'elle dégageait une odeur de savon et de lavande. Il ne leva pas la tête tout de suite. Mais elle, oui.

Elle le regarda. Deux fois. La première, par curiosité. La seconde... par intuition. Il s'en rendit compte. Il sentit ce regard. Ce deuxième regard. Pas insistant, mais stable. Il leva les yeux à son tour. Elle ne détourna pas les siens. Et dans ce silence d'administration, ce creux entre deux appels de numéro, quelque chose se passa. Un fil. Un battement. Un glissement discret entre deux vies parallèles.

— Vous êtes là depuis longtemps ? demanda-t-elle.

Maurice cligna des yeux, surpris qu'on lui parle ici, dans ce lieu où les gens évitent toute interaction.

— Oui, répondit-il. Quarante-cinq minutes, je crois.

Elle hocha la tête. Puis ajouta, en souriant :

— J'espère que vous avez quelque chose d'intéressant dans votre dossier.

Il sourit, un peu désarmé.

— Non... juste des choses sérieuses.

Elle rit doucement. Ce n'était pas une moquerie. C'était une caresse sonore.

— Moi, dit-elle, j'ai fait semblant d'oublier un papier pour avoir une excuse de m'asseoir ici un moment. J'aime bien les salles d'attente. On peut y regarder les gens sans qu'ils s'en aperçoivent.

— Alors je suis démasqué. Dit-il soudainement.

— Peut-être. Dit-elle avec un regard perçant.

Elle ouvrit son carnet et commença à griffonner. Il la regardait du coin de l'œil. Elle écrivait vite, de sa main gauche, avec des lettres rondes. Elle semblait noter des impressions, des mots volés à l'air du temps. Il sentit alors qu'elle n'était pas comme les autres. Pas dans l'apparence, dans la manière d'être là, entièrement. Il n'était pas du genre à parler. Encore moins à draguer. Mais avec elle, il n'y avait rien à forcer. C'était fluide.

Le haut-parleur grésilla.

— B-059. Guichet numéro 3.

Elle releva les yeux.

— Vous êtes quoi, déjà ?

— B-072.

— Alors j'ai encore le temps de vous poser une question ?

Il haussa un sourcil.

— Allez-y.

Elle pencha légèrement la tête.

— Qu'est-ce qui vous rend heureux ?

Il hésita. Longuement. Puis il dit, sans réfléchir :

— Quand il pleut doucement et que je n'ai rien à faire.

Elle sourit, comme si elle venait de lire la dernière page d'un roman qu'elle aimait déjà.

— Vous êtes comme une cabane. On sait qu'on y sera au sec.

Maurice ne sut pas quoi répondre. Mais dans sa poitrine, quelque chose venait de se stabiliser.

— Et vous ? demanda-t-il enfin. Qu'est-ce qui vous rend heureuse ?

Elle posa son carnet sur ses genoux, croisa les bras.

— Le silence des forêts. Le bruit du beurre dans la poêle.

Il hocha lentement la tête.

— On devrait s'entendre.

Elle répondit simplement :

— Je crois que c'est déjà fait.

Le haut-parleur appela le B-064.

Ils savaient que l'instant était court. Mais il n'avait pas besoin d'être long. Quand son tour arriva enfin, il se leva, et elle fit un petit signe de tête, sans excès.

— Peut-être qu'on se reverra dans une autre salle d'attente, lança-t-elle doucement.

— Ou dans une forêt, répondit-il.

Il n'avait pas prévu de dire ça, mais elle sourit. Et il sut qu'il n'oublierait jamais cette robe jaune moutarde, ce carnet, ce regard... et cette idée étrange : qu'un jour, ils se tiendraient la main sans plus avoir besoin de se parler. Et que ce serait le début de leur histoire.

L'élan sans éclat

Elle aurait pu partir. Elle avait son ticket. Elle avait son dossier. Elle avait une place dans la file d'attente. Mais au moment où Maurice se leva pour rejoindre le guichet numéro 4, Francine prit une décision. Pas une impulsion. Pas un coup de foudre. Un choix. Calme. Net. Elle a glissé son ticket dans la poubelle de la salle d'attente, entre deux dépliants sur la CMU et un papier de bonbon mentholé. Puis elle s'est levée. Et elle est sortie. Dehors, l'air était tiède. Un de ces jours où le vent hésite entre rester ou se taire. Elle s'est adossée au mur, à côté de l'entrée, juste sous le panneau "Caisse Primaire d'Assurance Maladie de Versailles". Elle ne savait pas exactement ce qu'elle faisait. Mais elle savait qu'elle ne voulait pas que ça se termine là, dans cette pièce d'attente aux murs beiges et au néon triste. Elle a regardé les passants. Elle a attendu.

Maurice, de son côté, avait rempli ses papiers sans vraiment entendre les instructions. Il avait signé sans lire. Donné ses justificatifs machinalement. Il n'avait plus la tête à ça. Il pensait à cette femme à la robe jaune moutarde. À sa voix calme. À ses questions directes. À ce regard qui ne fuyait pas. Il avait failli lui demander son prénom. Mais il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas voulu brusquer l'instant. Et maintenant, il s'en voulait un peu. Il sortit, la tête basse. Et il la vit. Adossée au mur. Les bras croisés. Un petit sourire.

— Vous avez été rapide, dit-elle.

— J'étais concentré.

— Et moi, j'ai perdu mon tour.

Il haussa un sourcil, un peu inquiet.

— Ah bon ?

— Oui. J’ai jeté mon ticket.

— Pourquoi ?

Elle répondit simplement :

— Parce que j’avais plus envie de vous revoir que d’avoir mon attestation.

Il resta immobile une seconde.

Puis il dit :

— Je vous offre un café ?

Elle pencha légèrement la tête.

— Oui. Mais je choisis l’endroit.

Ils marchèrent ensemble jusqu’à un petit troquet qu’elle connaissait, près de la place du Marché. Une terrasse bancale, des nappes à carreaux rouges, un vieux chien sous la table. Ils s’assirent côte à côte, pas en face. Et ils commencèrent à parler. De tout, de rien, des choses qui comptent. Elle lui parla des Pyrénées. Il lui parla de sa passion pour les vieilles cartes routières. Elle lui raconta un souvenir d’enfance avec un figuier qui poussait dans la cuisine. Il lui avoua qu’il n’avait jamais appris à faire du vélo. Ils rirent, parfois. Pas fort. Pas pour séduire, juste par reconnaissance.

Le café était tiède. Les serveurs ne faisaient pas attention à eux. Mais ils savaient déjà que ce moment-là... n’était pas anodin. Quand ils se quittèrent, deux heures plus tard, il lui demanda :

— Est-ce que je peux vous revoir ?

Elle haussa une épaule.

— Vous m’avez déjà revue. Et puis, j’ai encore des papiers à faire.

Il sourit.

— Moi aussi. Plein.

Ils s’échangèrent leurs numéros. Mais ni l’un ni l’autre n’avait de téléphones portables. Ils notèrent tout au stylo, dans le petit carnet à spirale. Et quand il rentra chez lui ce soir-là,

Maurice Duvallon resta un long moment sans rien faire, les mains posées sur la table, les yeux sur un point vague, et un demi-sourire au coin des lèvres. Il n'avait pas trouvé l'amour. Il venait de le reconnaître.

Le poids léger des choses

C'était un dimanche matin. Pas encore chaud, mais déjà lumineux. Francine était arrivée en avance, comme toujours. Elle portait une veste en jean clair, un sac en bandoulière tissé main, et une paire de chaussures plates qui faisaient un bruit doux sur les pavés. Elle avait attaché ses cheveux en queue de cheval. Pas de maquillage. Juste sa façon d'être là, qui suffisait à la faire remarquer entre les étals.

La brocante s'étalait dans la cour d'une vieille école primaire, à Meudon. Les grilles étaient grandes ouvertes. L'odeur de la craie, des vieux livres, de la rouille polie par les mains, flottait encore entre les stands. Des cartons de vinyles, des tasses dépareillées, des horloges en sommeil, des poupées tristes et des cartes postales fanées. Francine adorait ça. Non pour acheter, mais pour regarder. Pour imaginer les vies passées dans ces objets.

Maurice arriva avec cinq minutes de retard. Il portait une veste en velours brun et une chemise trop repassée. Il avait les mains dans les poches, un sourire un peu gêné, et un sac à pain vide, comme s'il s'attendait à ramener quelque chose.

— Bonjour, dit-il simplement.

— Bonjour, répondit-elle, comme si c'était un mot rare.

Ils commencèrent à marcher ensemble, lentement. Devant un stand, Francine s'arrêta.

— Regarde cette assiette. On dirait celle de ma grand-mère.

— Tu la reconnais ?

— Non. Mais elle a la même manière de ne pas être droite.

Il sourit. Elle ajouta :

— J'aime les objets qui ont des défauts. Les trop parfaits, on les garde dans les vitrines, on ne vit jamais avec eux.

Maurice acquiesça. Il observa un vieux réveil mécanique. Il le prit, le secoua, le remit à sa place.

— Celui-là est en retard de quinze ans, dit-il.

— C'est peut-être lui qui a raison.

Ils rirent doucement.

Plus loin, ils s'arrêtèrent devant un stand de livres. Francine fouilla dans une caisse. Elle en sortit un exemplaire défraîchi de *Poil de Carotte*. Elle le feuilleta lentement.

— J'ai toujours détesté ce livre, dit-elle.

Maurice la regarda, surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est trop vrai. Trop cru. Trop triste.

Elle fit une pause. Puis :

— Je préfère les livres où les enfants fuient dans la forêt et construisent des cabanes.

Il hocha la tête. Il comprenait.

— Moi, je lisais les pages techniques des encyclopédies. Les arbres, les trains, les poissons.

— Et maintenant ?

— Je lis encore les notices, mais je les comprends mieux.

Ils firent une pause près d'un petit stand de vaisselle. Francine caressa du doigt une théière en faïence bleue, fendue au col.

— Elle me plaît, celle-là.

— Tu veux que je te l'achète ?

— Non. Mais je veux qu'on la regarde ensemble.

Alors ils restèrent là, à la contempler, comme on regarde une vieille amie qu'on n'a pas besoin d'emmener.

Plus tard, ils s'assirent sur un banc en bois au bord de la cour. Un homme passait avec une boîte d'oiseaux en plastique qui sifflaient faux. Maurice ouvrit son sac à pain. Il y avait glissé deux pains au chocolat.

— Tu en veux un ? demanda-t-il.

Francine rit.

— Tu es venu à un rendez-vous avec une viennoiserie ?

— Deux. Il faut être prévoyant.

Elle croqua dedans sans hésiter.

— Ils sont tièdes, dit-elle.

— Je les ai achetés il y a exactement dix-neuf minutes.

— Tu chronomètres tout ?

— Non. Juste ce qui compte.

Elle sourit, un peu, et dans ce sourire il sut qu'il voulait revenir ici. Pas dans cette brocante, dans ce moment-là, encore, et encore.

Avant de se quitter, Francine glissa la main dans la sienne. Pas longtemps, juste pour l'effet.

— C'est bien, ce qu'on fait, dit-elle.

— Ce qu'on fait ?

— Oui, on ne presse pas.

Il serra doucement ses doigts.

— Alors on continue ?

Elle répondit :

— Non, on commence.

La journée fut chaotique. Lily passait d'une pièce à l'autre avec une énergie débordante, touchant à tout, posant des questions sur chaque objet, ouvrant les tiroirs, reniflant les rideaux. Elle parlait peu d'elle, mais racontait sans cesse des fragments d'histoires étranges : des enfants qui parlaient aux corbeaux, des grottes tapissées de couvertures, un livre secret que seuls les plus vieux avaient le droit de lire.

Elle semblait vivre dans un autre monde.

Francine tenta de l'occuper avec un puzzle, mais Lily le détourna pour en faire une cabane. Maurice, lui, voulut lui montrer un dessin animé, mais elle trouva ça "bruyant et trop plat".

— Vous avez un coin d'herbe ? demanda-t-elle à un moment.

— Un coin d'herbe ?

— Oui. Pour m'y rouler.

Elle passa la fin de l'après-midi dehors, à courir après des papillons invisibles, à parler aux arbres, à ramasser des cailloux qu'elle appelait par des prénoms.

— Ça, c'est Milo, et lui c'est Fernand. Il est ronchon, mais il protège les petits.

À la tombée du jour, elle était trempée, couverte de terre, et souriait comme si c'était le plus beau jour de sa vie.

Le soir venu, après l'avoir lavée, nourrie, et bordée, Francine s'effondra sur le canapé.

— Je suis épuisée.

— C'est une tornade, murmura Maurice. Une tornade avec des yeux de biche.

Ils restèrent un moment sans rien dire. Puis Francine ajouta, dans un souffle :

— Tu crois que ce qu'elle raconte est vrai ?

— Je ne sais pas. Mais ça ne ressemble pas à une simple imagination. Il y a quelque chose...

Maurice ne termina pas sa phrase. Quelque chose, oui. Une vérité étrange, glissée entre les mots d'une enfant trop sauvage pour être banale. Une enfant qu'ils n'avaient pas prévue. Et qui venait peut-être de tout changer.

## La loi des bois

La nuit était tombée sans bruit, comme un rideau de velours tiré d'un geste lent. Dans la grotte, chacun avait trouvé sa place, son coin de mousse, son nid de couverture. Le feu de camp s'était éteint depuis longtemps. Il ne restait que quelques braises, rougeoyantes comme des cœurs battants sous la cendre.

Martin s'était réveillé avant l'aube, comme toujours. La lumière grise filtrait à peine à travers les feuilles, et l'air du matin sentait la mousse et l'humidité. Allongé sur un lit de fougères qu'il avait lui-même tressées, il écoutait les respirations lentes des autres enfants, les petits sifflements de rêve, les grognements étouffés. Un calme presque sacré.

Il aimait ces moments suspendus, quand tous dormaient sauf lui. Quand la forêt parlait doucement à ceux qui savaient écouter. Derrière lui, les enfants respiraient à des rythmes différents. Il les connaissait tous par cœur. Chaque souffle, chaque ronflement, chaque murmure de rêve.

Il tourna légèrement la tête et les observa un à un, comme on feuillette un livre sacré. Il imaginait Lily, sa petite sœur, roulée en boule contre une couverture, un caillou brillant serré dans la main. Même en dormant, elle semblait prête à se lever et à courir vers quelque chose. C'était sa lumière. Son urgence. Sa faille aussi.

Grenouille n'était plus là. Le vide qu'il laissait, invisible, mais énorme, pesait dans l'air. Il manquait. Sa voix, ses rires, sa maladresse. Son départ avait mis quelque chose en déséquilibre.

Jean, dormait droit comme un roseau. C'était le gardien silencieux, celui qui sentait venir la pluie avant que le ciel ne change. Il savait quand une racine était comestible, et quand un silence cachait un danger. Martin s'appuyait souvent sur lui sans même s'en rendre compte.

Un peu plus loin, P'tite Liane était suspendue dans un hamac de branches qu'elle avait construit elle-même, à un mètre du sol. Même en dormant, elle souriait. Elle rêvait sans doute d'arbres plus hauts, de cimes à conquérir.

Gros Bouton ronflait doucement, les bras en croix, comme s'il voulait étreindre le monde entier. Il gardait, dans un vieux sac à dos, les objets trouvés que personne ne voulait, mais que lui considérait comme des trésors : une plume, un bouton cassé, un miroir ébréché.

À côté de lui, P'tit Bouton serrait contre lui son coussin fleuri. Sa mâchoire bougeait comme s'il parlait en rêve. Il était nerveux, agité, mais tellement loyal qu'il aurait sauté à l'eau pour un camarade sans réfléchir.

Vincent avait griffonné quelque chose sur une pierre avec un charbon avant de s'endormir. Un visage peut-être. Ou un arbre. Il parlait rarement, mais dessinait pour se souvenir.

Hugo, lui, dormait avec une corde dans une main et une flèche dans l'autre. Il bricolait tout, réparait tout. Il disait que chaque objet avait une âme, et qu'on pouvait les entendre respirer si on les fabriquait avec soin.

Et enfin, Bout d'bois, roulé sous une cape trop grande, dormait profondément. Ce petit-là, on l'avait trouvé un matin de janvier, abandonné sous le grand chêne, emmitouflé dans une couverture trouée. Depuis, il souriait à chaque chose comme si tout était nouveau.

Martin soupira doucement. Il les aimait tous. Il n'avait pas choisi de les aimer. C'était venu comme ça. Comme la sève dans les arbres. Inévitable. Il pensa alors à la règle. La vieille loi : *Chaque enfant reste tant qu'il en a besoin. Puis il doit partir. Pour laisser la place à un autre.*

Il la respectait. Il la comprenait même. Mais ce soir-là, il la détestait un peu. Parce qu'il aurait voulu que rien ne change. Parce qu'il aurait voulu que Lily soit encore là, blottie à sa place. Et parce qu'au fond de lui, il sentait que le monde des grands n'allait pas simplement prendre Lily. Il allait briser quelque chose de fragile. Quelque chose de beau.

Martin releva les yeux vers le ciel. Les étoiles scintillaient entre les feuillages. La forêt était immense. Mais il était prêt à la retourner tout entière s'il le fallait, car les enfants des bois ne laissaient jamais l'un des leurs derrière.

Martin se leva sans bruit.

La grotte était vaste, dissimulée derrière une paroi rocheuse tapie dans les ronces. C'était leur refuge. Leur maison. Le lieu où tous les enfants de la forêt se retrouvaient quand les nuits étaient trop froides ou quand le ciel grondait trop fort.

Martin sortit à l'air libre et s'étira. Il n'avait que douze ans, mais ses gestes avaient la rigueur d'un vieux chef. Il n'était pas le plus fort ni le plus bavard, mais les autres l'écoutaient. Parce qu'il connaissait la forêt mieux que personne. Et parce qu'il avait le regard de ceux qui n'abandonnent jamais.

Il grimpa sur une souche, observa les alentours. Le jour se levait doucement. La forêt reprenait vie : les oiseaux s'appelaient, les feuilles frémissaient. C'était un monde vivant, changeant, parfois capricieux, mais fidèle. Les enfants le respectaient comme on respecte un ancien.

— Bout d'bois ! appela Martin à voix basse.

Un garçonnet sortit de la grotte, les cheveux en bataille et les yeux encore mi-clos.

— Va chercher Jean et P'tite Liane. On fait le tour.

— D'accord, grogna Bout d'bois, en traînant des pieds.

Ils étaient huit ce matin-là. Huit à former le petit cercle de la veille. Huit à sentir le vide laissé par Grenouille et la disparition de Lily. Leur quotidien était simple. Répartir les tâches, chercher de quoi manger, entretenir les cachettes, surveiller les alentours. Ils se partageaient les responsabilités, chacun selon ses talents : Jean savait reconnaître les plantes comestibles, Vincent tressait des paniers avec une habileté étonnante, Hugo fabriquait des arcs et des flèches rudimentaires, mais tous obéissaient à la même règle, transmise par les plus vieux :

*Chaque enfant reste tant qu'il en a besoin. Puis il doit partir. Pour laisser la place à un autre.*

Personne ne savait vraiment d'où venait cette loi. Elle était simplement... là. Comme le vent, comme les arbres. Incontestable. Naturelle. Martin s'en accommodait. Il savait que ce serait bientôt son tour. Mais pas avant d'avoir assuré la survie des plus jeunes. Pas avant d'avoir retrouvé Lily. Car l'absence de sa sœur le rongait. Elle n'aurait jamais quitté la forêt sans prévenir. Ce n'était pas un jeu. Elle était curieuse, oui. Un peu trop. Mais elle n'était pas imprudente. Quelque chose lui était arrivé. Et Martin le sentait dans son ventre comme un nœud de ronces. Il avait passé les deux derniers jours à retourner les feuilles, à interroger les corneilles, à suivre des pistes à demi effacées. En vain. Aucun signe. Aucun cri. Rien.

— Il faut qu'on lève un camp de recherche, dit-il ce matin-là.

— Encore ? soupira Gros Bouton.

— Encore, oui. Et on ira plus loin cette fois.

— Et si elle est allée dans le monde des adultes ? demanda P'tite Liane.

Le silence tomba. Cette hypothèse, personne n'osait vraiment la dire. Car le monde des adultes, pour eux, n'était pas seulement un autre monde : c'était un monstre invisible, gris, froid, bruyant, sans âme. Là-bas, les enfants ne riaient pas. Là-bas, on les enfermait. On les formait. On les cassait.

— Si elle y est... alors on ira la chercher, dit Martin. Mais je veux être sûr. Il faut qu'on trouve une trace.

Ils passèrent la journée à fouiller les bordures de la forêt. Ils évitaient les chemins trop visibles, rampaient dans les fourrés, communiquaient par sifflements d'oiseaux. Ils connaissaient la forêt comme un corps familier. Chaque pierre, chaque tronc portait une mémoire, un passage, un message secret.

Ce jour-là, c'est Hugo qui trouva la première piste. Une brindille brisée. Trop fraîche pour être naturelle. Et un morceau de tissu, coincé dans l'écorce d'un arbre. Rose. Léger. Une manche de robe. Martin la reconnut aussitôt.

— C'est à Lily.

Ils suivirent la piste. Les empreintes étaient légères, mais visibles pour des yeux entraînés : petits pieds, pas hésitants. Soudain les enfants stoppèrent toutes avancées, ils étaient stupéfaits de ce qu'ils voyaient ! Deux autres empreintes. Des adultes. Plus grandes. Plus régulières.

Martin sentit sa gorge se serrer.

— Ils l'ont emmenée.

— Tu crois qu'ils lui ont fait du mal ? demanda doucement Jean.

Martin ne répondit pas. Il fixait le chemin comme on fixe un ennemi invisible.

Puis il se tourna vers les autres :

— On doit retrouver ceux qui l'ont prise. Et leur parler. S'ils ne comprennent pas... alors on les fera comprendre.

Le soleil descendait doucement entre les branches. Le vent se levait. La forêt avait entendu leur serment. Quelque chose venait de s'enclencher. Et au loin, au bord du monde connu, deux adultes buvaient tranquillement leur thé sur une terrasse, sans savoir qu'ils avaient réveillé la mémoire de la forêt.

## Les sœurs de la pharmacie

Elles vivaient rue des Lombards, dans une maison penchée comme un secret. La pharmacie était là depuis trois générations, mais elles l'avaient transformée. Il y avait toujours une odeur d'anis, de sauge, et de quelque chose d'indéfinissable. Une douce étrangeté. Elles étaient deux : Hortense et Léopoldine. Deux sœurs, deux âges proches, deux visages fins et pâles comme la cire. On disait qu'elles n'étaient jamais parties de Pierrefonds. Qu'elles parlaient aux plantes. Les enfants les appelaient "les sorcières". Pas méchamment. Plutôt avec fascination. Car ces deux femmes-là savaient regarder. Et surtout, elles savaient accueillir. Ce que personne ne savait, c'est que les sœurs étaient les gardiennes d'un autre passage. Celles qui attendaient à la lisière du monde adulte. Celles qui accueillaient, à la sortie de la forêt, les enfants devenus trop grands. Elles les aidaient à traverser. Il n'y avait jamais de formulaire. Jamais de question. Juste un bol de soupe chaude, un bain, un lit, et un carnet d'adresses discret.

Grenouille, le jour de son départ était sagement entré dans la voiture, il avait regardé les enfants une dernière fois, puis il était monté à l'arrière. Il s'était assis sur la banquette et avait refermé la porte.

C'est Léopoldine qui était installée au volant. Elle portait un châle violet et des boucles d'oreille en forme de feuilles.

— Tu es Grenouille ?

Il avait hoché la tête.

— Alors on y va, tu es attendu.

Au bout de quelques minutes, la voiture s'était arrêtée dans la cour, à l'arrière de la pharmacie. Léopoldine, lui avait indiqué la direction en lui faisant un signe de la main droite. Il avait regardé, puis il était entré. Hortense l'attendait dans l'arrière-boutique, un bol de tisane fumante à la main. Il s'assit, et pour la première fois depuis longtemps, il sentit que le sol sous ses pieds ne tremblait plus.

— Tu resteras ici, dit Hortense. Juste le temps qu'on te trouve une place. Mais ne t'inquiète pas. Nous savons comment faire.

Grenouille ne parla pas. Mais il sourit. Et dans ce sourire, il y avait la gratitude silencieuse de tous ceux qui avaient quitté les bois sans quitter leur cœur. Les sœurs, comme toujours, n'avaient rien demandé. Elles savaient. Elles avaient toujours su.

Hortense et Léopoldine marchaient à la même cadence, parlaient d'une seule voix, et semblaient n'avoir qu'une pensée partagée. On les confondait souvent dans la rue, et cela ne les gênait pas. Leur ressemblance n'était pas parfaite, mais profonde : deux visages pâles et droits, deux silhouettes longilignes aux gestes calmes, deux âmes cousues dans un seul silence. Elles avaient grandi à Pierrefonds et n'avaient jamais quitté le village. Le monde leur semblait vaste et bruyant, et elles n'en avaient pas besoin. Elles préféraient les herbiers, les vieux grimoires médicaux, les gestes appris des grand-mères. Leur pharmacie n'était pas tout à fait comme les autres. Entre les flacons de sirop et les boîtes de pansements, on trouvait des sachets de lavande, des décoctions maison, des élixirs aux noms oubliés. Il se racontait même qu'elles savaient soigner des douleurs que les médecins ne savaient pas nommer.

Hortense, l'aînée de deux ans, était la plus pragmatique. Elle notait tout dans ses carnets, jusqu'aux moindres détails d'un mal de gorge ou d'un chagrin passager. Elle portait toujours un tablier gris et parlait peu, mais chaque mot tombait juste. C'était elle qui organisait les départs, qui préparait les affaires, qui liait les carnets avec de la ficelle de chanvre.

Léopoldine, plus rêveuse, portait des châles de couleurs et des colliers d'herbes sèches. C'était elle qui accueillait les enfants. Sa voix était douce, presque musicale, et ses mains jamais froides. Elle avait l'art d'apprivoiser les silences, de deviner les peurs. Elle préparait les tisanes et chantonnait des airs que personne d'autre ne connaissait.

Elles n'avaient pas d'enfants. Elles disaient que les enfants venaient à elles. Que les enfants du bois n'étaient pas des âmes perdues, mais des graines que l'on aide à germer ailleurs.

Les villageois les appelaient les sorcières, parfois avec un sourire en coin, mais toujours avec respect. Car tout le monde savait qu'elles n'avaient jamais fait de mal, et qu'elles avaient soigné plus d'un cœur fêlé. Elles étaient les passeuses. Les veilleuses. Celles qui savaient que l'enfance n'est pas un âge, mais une lumière qu'on ne doit jamais laisser s'éteindre.

Quand le matin suivant, Grenouille se leva, ses vêtements avaient disparu. À la place, il en trouva de nouveaux étendus sur le dossier d'une chaise. Un jeans, un maillot, slip et des chaussettes. Un sac l'attendait. À l'intérieur, il découvrit une carte routière et une adresse. Car dans ce monde-là aussi, il y avait des sentiers. Il suffisait de savoir où poser le pied.

Pendant les jours qui suivirent, Grenouille, encore silencieux, encore tremblant parfois, vécut à la pharmacie comme dans une transition floue. Il aidait Léopoldine à ranger les fioles, à étiqueter les sachets de plantes, à faire les courses à pas feutrés. Il écoutait plus qu'il ne parlait. Il apprenait. À son rythme.

Un soir, alors qu'ils prenaient une soupe au cerfeuil dans la cuisine étroite, Hortense posa une feuille devant lui. Dessus, un nom.

— Paul, dit-elle doucement. Ce serait bien, je pense. Tu n'es pas obligé d'oublier Grenouille. Il sera toujours là. Mais Paul, ce sera ton prénom pour les papiers, pour la suite.

Grenouille regarda longtemps le mot. Puis il hocha la tête.

— D'accord, dit-il. Paul, alors.

Léopoldine lui sourit comme une mère sans insistance. Et ce soir-là, pour la première fois, il signa sur un papier : "Paul".

Les semaines passèrent. Les sœurs lui présentèrent un certain monsieur Barbe, artisan-menuisier à Crépy-en-Valois. Il parlait peu, mais il savait reconnaître les bons gestes, la patience, la ténacité. Paul devint apprenti. Il apprit à tailler, à scier, à poncer, à écouter le bois. Il logea d'abord au-dessus de l'atelier. Puis il trouva une petite chambre près de la place. Tous les samedis, il passait chez les sœurs, pour un thé, une part de gâteau, quelques nouvelles. Et chaque mois, dans le tiroir de la pharmacie, il déposait une lettre. Elle ne portait pas d'adresse. Elle commençait toujours par : *"Pour ceux qui restent dans les bois. Je n'ai pas oublié."* Car même devenu Paul, même entouré d'outils et de jours neufs, il restait Grenouille. Juste un peu plus loin du feu. Et les sœurs, toujours, savaient le lire entre les lignes.

Les deux sœurs avaient aussi la mission très spéciale de faire oublier leurs origines aux enfants des bois. Hortense et Léopoldine agissaient doucement pour aider les enfants des bois à « oublier » ou plutôt à transformer leur passé. Elles n'effacent rien. Elles transforment. Les

---

sœurs de la pharmacie ne forcent jamais l'oubli. Elles savent que ce qui est trop brutal se fissure tôt ou tard. Leur méthode est faite de douceur, de lenteur, de petits gestes accumulés.

Tout commence par le nom. Ce n'est pas elles qui l'imposent. Elles le proposent. Un prénom simple, solide, avec des syllabes douces, comme un pont vers la suite. *Paul, Juliette, Mattéo, Clara*. Des prénoms ordinaires. Des prénoms d'avenir.

Puis viennent les habitudes. Une heure fixe pour le repas. Un bol de tisane à la même température. Un carnet pour noter les rêves, ou ce qu'on ne comprend pas. Des objets nouveaux, familiers, choisis ensemble. Une chambre dont on ouvre les rideaux chaque matin, même si le cœur est encore en forêt. Elles ne posent pas de questions. Elles répondent si on demande. Elles cuisinent, trient des plantes, montrent comment plier une serviette ou cirer des chaussures. Elles offrent une présence, jamais une surveillance. Elles racontent parfois des histoires, mais pas celles des bois. Des histoires de gens simples, d'arbres plantés, de maisons construites, de métiers qui font du bien. Et elles montrent que vivre « ici » ne veut pas dire trahir « là-bas ». Et puis un jour, sans l'avoir vraiment décidé, l'enfant commence à utiliser son nouveau prénom. Il tend la main pour dire bonjour. Il dit « je » sans trembler. Il sourit, sans que ce soit un mensonge. Ce n'est pas un oubli. C'est une greffe. Le bois ancien est toujours là, mais il pousse désormais dans une autre terre.

Mais bien sûr cela ne suffisait pas, ces exercices permettaient aux enfants d'entrer dans le monde des adultes, mais il était nécessaire d'utiliser quelque magie complémentaire. Dans l'arrière-boutique de la pharmacie, derrière une porte toujours fermée à double tour, se trouvait un petit laboratoire. Rien de bien moderne : des fioles en verre brun, des bocaux aux étiquettes effacées, un alambic ancien posé sur une plaque de fonte. L'odeur était à la fois douce et complexe, un mélange de menthe, de bois sec, et d'une note plus obscure, presque métallique. C'est là que les sœurs préparaient leur tisane spéciale. Celle qu'elles ne vendaient jamais. Celle qu'elles ne proposaient qu'une fois. À un moment très précis. Lorsque l'enfant qui venait de quitter les bois se tenait encore entre deux mondes.

— Ce n'est pas une potion magique, disait Hortense en posant le bol entre les mains du jeune Paul. Ce n'est pas pour t'effacer. C'est pour t'aider à avancer.

Léopoldine, toujours douce, s'asseyait près de lui. Elle tenait une cuillère de bois dans ses doigts fins, et la faisait tourner lentement dans le liquide ambré.

— Ce que tu as vécu est en toi. Rien ne l’efface. Mais parfois, la mémoire trop vive empêche les racines de prendre dans la nouvelle terre. Cette infusion, c’est comme une pluie douce. Elle n’arrache rien. Elle lave un peu.

Le breuvage était fait de feuilles de ginkgo, de fleurs de valériane, de racines d’angélique, d’un soupçon d’armoise, et d’un ingrédient que seules les sœurs connaissaient. Un secret transmit par leur aïeule.

L’enfant buvait à petites gorgées. C’était chaud, doux, presque sucré. Et très vite, ses paupières devenaient lourdes. Pas de torpeur. Une sorte de flottement. Alors les sœurs parlaient. Elles racontaient un futur possible. Elles disaient : "Tu vivras ici. Tu travailleras de tes mains. Tu auras un nom simple. Tu rencontreras des gens bons. Et tu te rappelleras seulement ce qu’il faut pour continuer."

Lorsque l’enfant s’endormait, elles le couvraient d’un drap de coton léger. Et le lendemain, il se réveillait sans angoisse. Comme après un très long rêve dont on ne garde qu’un parfum. Celui des feuilles mouillées. Du feu de bois. Et d’une voix grave dans la nuit, qui disait : "Tu peux vivre maintenant. Tu peux être toi." Et ce matin-là, un prénom nouveau se posait comme une graine sur une terre fraîche. Le passé n’était pas mort. Il était devenu silence fertile.

## Le jour où tout vacille

La nuit avait été difficile. Francine s'était levée trois fois : une fois pour border Lily, qui avait déplacé son matelas au milieu de la chambre ; une autre fois pour la calmer après un cauchemar ; et la dernière pour ramasser une pile de livres qu'elle avait fait tomber en cherchant "des images de vieux arbres". Le matin, la maison avait un goût de trop-plein. Maurice n'avait presque pas dormi. Il avait rêvé d'arbres immenses, de rires d'enfants dans la brume, et d'une porte qui grinçait sans cesse. En se levant, il manqua de trébucher sur un bâton sculpté posé en travers du couloir.

— C'est mon sceptre, annonça Lily en arrivant, décoiffée, pieds nus.

— Ton sceptre ?

— Oui, pour être la cheffe des petites grenouilles.

Maurice soupira, s'écarta du chemin. Dans la cuisine, le café était trop fort et la confiture avait disparu.

— Lily, tu as encore vidé le pot de mûres ?

— C'était une potion. Pour me protéger des sorciers.

Francine passa derrière elle, lui recoiffa les cheveux d'un geste doux.

— Tu crois aux sorciers, ma chérie ?

— Bien sûr. Et aux esprits des racines aussi. Et aux cailloux qui parlent la nuit.

Elle disait ça avec sérieux, avec cette façon d'énoncer des vérités qu'aucun adulte n'ose plus croire. Et dans ses yeux, il n'y avait ni moquerie ni malice. Juste... une autre logique. Francine tentait de s'adapter. Elle aimait Lily, profondément, même si elle ne comprenait rien à son univers. Mais Maurice, lui, était au bord du point de rupture. Après le petit déjeuner, Lily disparut dans le jardin, puis revint trempée, couverte de boue, les poches remplies de glands, de mousses, d'insectes morts.

— C'est pour un autel, expliqua-t-elle. Il faut remercier la terre.

Elle construisit un petit tas au pied du rosier de Francine, y planta des plumes, un bouton de chemise, et une noisette.

— Voilà. Maintenant il ne faut plus jamais le toucher.

Maurice éclata :

— Bon, ça suffit maintenant ! Ça fait trois jours qu'on vit dans une sorte de... de conte de fées en vrac ! Tu salis la maison, tu cours partout, tu parles à des pierres ! Ce n'est pas normal !

Lily recula, les yeux grands ouverts. Francine s'interposa aussitôt.

— Maurice...

— Non, Francine ! Il faut dire les choses. Cette enfant... elle ne vient pas d'ici. Elle invente des histoires abracadabrantes. Elle a besoin d'aide, oui. Mais pas de nous. De professionnels.

Un silence lourd s'installa.

Lily, muette, observa longuement Maurice. Puis elle déclara :

— Chez nous, quand quelqu'un ne veut plus de toi, tu pars. C'est la règle.

Elle tourna les talons, remonta dans sa chambre sans un mot.

Francine était furieuse.

— Tu n'as pas honte ? Elle a six ans, Maurice. Elle dort chez nous, elle mange à notre table, et tu lui parles comme ça !

— Je suis désolé, souffla-t-il. Mais... je ne suis pas fait pour ça. Pour les enfants. Pour ces histoires. Je n'y comprends rien. J'ai peur de mal faire. De lui faire du mal.

Francine le regarda, fatiguée. Elle n'ajouta rien. Elle monta à l'étage, frappa doucement à la porte de Lily. Pas de réponse. Elle entra. La chambre était vide. La fenêtre était ouverte. Le lit défait.

Francine cria :

— Maurice !

Il accourut. Et ce qu'il vit par la fenêtre ouverte le glaça d'un coup : la forêt, dehors. Immense. Indifférente. Et la petite Lily, disparue dans son ventre.

Ils fouillèrent la maison de fond en comble, au cas où l'enfant se serait caché. Chaque pièce, chaque placard, le grenier, même sous les lits.

— Lily ! LILY !

Francine appelait, la voix tremblante. Rien. Le silence. Et dehors, la forêt immense, insondable. Maurice attrapa son manteau à la hâte, se chaussa sans réfléchir. Francine courait déjà dans le jardin, inspectant les buissons, les abords de la terrasse.

— Tu crois qu'elle est retournée dans la forêt ? demanda-t-elle.

— Où veux-tu qu'elle soit allée ? Elle ne connaît personne ici. Elle n'a que ça : les bois.

Ils s'enfoncèrent entre les arbres, appelaient, scrutaient les feuilles au sol à la recherche d'empreintes. Mais la forêt ne livrait rien. Elle se refermait sur eux, opaque, verte, mouvante. Elle savait garder ses secrets. Après une heure de recherches infructueuses, ils retrouvèrent Lily, assise au pied d'un arbre, en tailleur. Elle parlait doucement à une pierre plate posée sur ses genoux.

— Tu nous as fait une peur terrible ! s'écria Francine en courant vers elle.

Lily leva les yeux, calme.

— Je ne m'étais pas perdue.

— Pourquoi es-tu partie ? demanda Maurice, plus sec.

— Parce que tu ne voulais plus de moi.

Maurice resta figé. Il n'avait pas prévu cette réponse. Elle l'atteignit plus profondément qu'il ne voulait l'admettre.

— Tu ne comprends pas, Lily. On veut t'aider. Mais... on n'est pas faits pour ça. Ce que tu racontes... ce que tu es... on ne sait pas comment faire.

Lily posa sa pierre. Elle avait ce regard d'enfant qui sait trop de choses, un regard ancien, presque adulte.

— Ce n'est pas grave. J'ai compris.

Elle se leva. Avança vers eux. Prête à rentrer. Comme si tout était déjà terminé. Mais pour Maurice, quelque chose avait bougé en lui. Une décision s'était formée, rigide, claire. Une manière de reprendre le contrôle. Le soir même, alors que Lily dormait, Francine préparait le dîner en silence. Maurice s'était isolé dans son bureau. Il avait pris son téléphone. Composé un numéro.

— Oui, bonsoir. Je voudrais savoir s'il est possible de placer une enfant, rapidement. Non, ce n'est pas la mienne. Une enfant trouvée dans la forêt. Oui, j'ai déjà fait une déclaration à la gendarmerie. Elle est chez nous depuis trois jours. Non, elle ne pose pas de problème grave, mais... elle ne peut pas rester.

Il raccrocha. La décision était prise.

Le lendemain matin, il se leva tôt. Très tôt. Il réveilla Lily en douceur.

— Allez, habille-toi. On sort.

— Où on va ? demanda-t-elle, encore ensommeillée.

— On va te confier à un endroit où tu seras bien. Un endroit pour les enfants. Il y aura d'autres filles, des jouets, des éducateurs. Tu pourras dessiner, lire, faire tout ce que tu veux.

Lily le regarda longuement. Elle ne dit rien. Elle s'habilla en silence, enfila son petit sac à dos, celui qu'elle avait trouvé dans la remise.

Francine les regarda partir depuis la porte d'entrée, les bras croisés contre sa poitrine, la mâchoire serrée.

— Tu commets une erreur, Maurice.

— On n'a pas le choix.

Et sans un mot de plus, il partit.

La voiture roulait sur la route bordée d'arbres. Lily regardait les paysages défiler sans parler. Pas une larme. Pas un mot. Maurice, concentré sur la route, n'osait pas la regarder. Ils arrivèrent devant un bâtiment gris, aux murs défraîchis, aux volets clos. Une grille, un panneau

: *Institut Saint-Clément. Accueil temporaire de l'enfance.* Un homme les attendait devant la porte. Une femme derrière lui, les bras croisés, les sourcils sévères.

— C'est elle ? demanda la femme.

— Oui. Lily. Elle a six ans. Elle a été trouvée dans la forêt de Pierrefonds.

Lily baissa les yeux.

— Bon. On va la prendre en charge. Vous pouvez partir, monsieur.

— Vous êtes sûrs que... ?

— On est sûrs.

Maurice tourna les talons. Il ne se retourna pas. Il rejoignit sa voiture, les clés serrées entre ses doigts. Il ne vit pas Lily entrer dans le bâtiment. Il ne vit pas son dos se raidir. Il n'entendit pas la porte claquer. Mais tout cela, il l'entendrait bien assez tôt, dans les souvenirs, dans les cauchemars, dans le silence de la maison, devenu soudain plus vaste qu'une forêt vide.

---

## Madame Léonie, portrait d'une pierre froide

La haute silhouette dans les couloirs

Il n'est personne, parmi ceux qui ont fréquenté les couloirs pâles de l'Institut Saint-Clément, qui ne se souvienne de Madame Léonie. Elle n'était jamais annoncée. Elle n'avait pas besoin de l'être. Son approche, même invisible, se sentait toujours quelques secondes avant son apparition, comme un frisson remontant les murs, un dérèglement léger de la lumière, une crispation des planches du parquet sous la contrainte d'un pas régulier et sans pardon. On disait souvent, à mi-voix, qu'elle ne marchait pas, qu'elle mesurait l'espace.

Grande. D'une hauteur inconfortable, comme un tronc d'arbre dressé trop droit, trop longtemps, elle dépassait d'une tête toutes les autres femmes de l'établissement, et presque tous les hommes. Mais ce n'était pas cette stature seule qui frappait, c'était la raideur de sa verticalité, la tension contenue dans ses épaules, la manière qu'elle avait de se tenir comme si elle défiait en permanence la moindre courbe du monde. Tout en elle était sec, contenu, rigide. Ses bras ne semblaient jamais balancer librement à ses côtés. Ses mains étaient longues, presque osseuses, et ses doigts semblaient faits pour tenir des clés, des registres, ou des carnets de punition... jamais une main d'enfant, jamais un mouchoir, jamais une main tendue. Ses robes, toujours identiques, ne suivaient aucune mode. Grises, austères, sans bouton apparent. Des toiles résistantes, à peine repassées, coupées droit, comme si toute coquetterie risquait de fissurer le mur intérieur qu'elle entretenait avec une discipline de soldat. Un chignon tiré si fermement qu'il semblait avoir été tracé à la règle. Pas un cheveu ne dépassait. Et quand le vent soufflait trop fort dans la cour, elle ne baissait jamais la tête.

Il y avait, dans sa démarche, une régularité mécanique, interrompue à chaque quatrième pas par une légère dissonance — un boitement de la jambe droite, à peine perceptible, mais parfaitement régulier, comme un défaut intégré au système. Cette asymétrie, elle la portait sans honte, mais sans indulgence non plus. Elle boitait, oui. Mais d'un boitement fermé, géométrique, discipliné. Pas un geste de faiblesse, juste un rappel, une signature. On apprit, bien plus tard, que ce boitement datait de l'enfance. D'une chute à vélo sur un chemin rural, une roue coincée dans une ornière, une gamine projetée sur le côté, genou brisé, silence dans

la poussière. Elle n'en parlait jamais. Et aucun enfant de Saint-Clément n'aurait osé lui poser la question.

Lorsqu'elle entrait dans une pièce, les conversations mouraient sans qu'elle ait à lever la voix. Il suffisait qu'elle pose une main sur le chambranle de la porte, qu'elle pivote sa tête lentement dans la pièce, et tout devenait ordre. Elle n'avait pas besoin d'imposer l'autorité. Elle en était la forme incarnée. Ses yeux, d'un gris si clair qu'ils paraissaient presque délavés, ne cherchaient pas à convaincre. Ils constataient. Ils vérifiaient. Ils pesaient. Elle ne regardait pas, elle évaluait. Et sous ce regard-là, les élèves, même les plus durs baissaient instinctivement la tête, comme si l'ombre de leur désordre s'était mise à saigner au sol.

Dans les couloirs de Saint-Clément, son pas devenait loi. Un claquement, puis un silence. Trois pas droits, un boitement. Trois pas droits, un boitement. Ce rythme-là suffisait à remettre les cahiers en ordre sur les bureaux, à ravalier une blague trop forte, à faire disparaître toute trace de sourire chez les plus jeunes. Elle passait. Et les couloirs retrouvaient leur rectitude.

À l'entrée de l'hiver, lorsqu'elle portait son grand manteau noir, long jusqu'aux chevilles, boutonné jusqu'au menton, on aurait pu la confondre avec une statue mobile. Une figure taillée dans la discipline, élevée dans la dévotion à quelque chose de plus ancien encore que la loi : la rigueur. Une rigueur sans cruauté. Mais sans tendresse. Une rigueur froide.

Le silence avant l'ordre

On ne savait presque rien de la vie de Madame Léonie avant Saint-Clément. Elle n'en parlait pas. Elle n'avait laissé aucune trace. Pas de photos dans un cadre. Pas de courrier épinglé sur le liège. Pas de nom prononcé avec tendresse dans les couloirs. On disait qu'elle était née dans le nord du pays, dans une ville grise et plate où la pluie passait son temps à lustrer les trottoirs. Fille d'un cheminot et d'une employée de bureau, tous deux disparus trop tôt, et trop loin. Mais ce ne sont que des récits, glanés dans les marges, comme on tente de lire un roman à partir d'une seule phrase. Ce qui est certain, c'est qu'elle grandit sans effusion. Sans les caresses excessives ni les félicitations bruyantes. Elle apprit vite que les émotions visibles sont une forme de faiblesse, un relâchement de l'esprit. Elle apprit à se tenir droite. À parler bas. À répondre d'un mot net. À regarder dans les yeux ceux qui n'ont jamais été enfants.

Le boitement de sa jambe droite, qui aurait pu attendrir, l'avait au contraire endurcie. Elle était tombée seule. Elle s'était relevée seule. Et quand on lui avait tendu une main, elle l'avait refusée, par fierté, par peur du remerciement. Elle ne s'était jamais plainte. Elle ne s'était jamais arrêtée. À douze ans déjà, elle marchait comme une adulte qui avait renoncé à toute distraction.

On raconte qu'elle fut bonne élève. Pas brillante, mais précise, solide. Qu'elle aimait les grilles de conjugaison, les dictionnaires, les tableaux de classement. Qu'elle ramenait des bulletins sans rouge, sans note exceptionnelle, mais sans faute. Pas d'amis. Pas de disputes. Pas de confidences. Elle n'écrivait pas de journal. Elle n'avait pas de secret. Ou, si elle en avait, elle les avait enterrés si profondément que même elle avait cessé d'en percevoir le pouls. Plus tard, elle suivit une formation pour devenir institutrice. Puis passa une agrégation en lettres modernes, non pour enseigner les poèmes... mais pour les disséquer.

Elle lisait Ronsard comme on lit un code juridique. Elle aimait Flaubert, mais sans fièvre. Elle aimait la phrase juste. L'économie. L'ordre. Elle n'enseigna que deux ans. On ne sait pas ce qu'il s'est passé. Mais au bout de deux ans, elle demanda à passer à l'administration. Et l'administration l'accueillit.

Elle grimpa les échelons comme on monte une échelle sans jamais regarder vers le bas. Et un jour, on lui proposa la direction de l'Institut Saint-Clément. Elle accepta sans poser de question. Elle avait alors quarante ans. Et plus rien ne semblait pouvoir la faire changer.

Elle ne s'est jamais mariée. Certains disent qu'elle avait refusé. D'autres qu'on ne lui avait jamais demandés. La vérité, sans doute, est qu'elle n'avait pas besoin de ce genre de lien. Elle n'en rejetait pas le principe. Elle n'avait pas de discours contre l'amour ni contre le couple. Mais elle n'en voyait pas la nécessité. Elle ne supportait pas l'idée qu'un autre puisse entrer dans son rythme. Qu'un regard étranger dérègle son emploi du temps, modifie son intérieur, pose des objets inutiles sur ses étagères.

Elle aimait le vide utile, l'ordre sans compromis, la paix intérieure par la maîtrise. Elle n'avait pas d'amies. Pas par hostilité. Par inutilité. Elle saluait, répondait, écoutait. Mais ne donnait rien. Elle refusait les invitations. Prétendait une réunion, une revue à finir, un rapport à corriger.

---

Elle mangeait seule. Elle marchait seule. Elle se promenait parfois dans le jardin de l'institut, entre deux haies qu'elle faisait tailler. Mais jamais elle n'y parlait à quelqu'un. On aurait dit une gouvernante d'orphelinat figée dans une époque disparue. La solitude n'était pas un fardeau. C'était une discipline. Elle la cultivait avec méthode. Un agenda tenu au stylo bleu. Un frigo toujours garni de la même manière. Des livres classés par hauteur, puis par auteur. Une collection de carnets remplis de notes sur l'organisation, la gestion des stocks, les coûts d'entretien des dortoirs. Elle notait tout. Elle oubliait peu. Elle ne corrigeait jamais ses phrases. Ceux qui vivaient à proximité d'elle, surveillants, infirmières, agents d'entretiens disaient que même son appartement sentait la neutralité. Pas d'odeur de cuisine. Pas de fleurs. Pas de musique. Une horloge. Un silence. Et, dans un cadre discret, un seul portrait d'un ancien directeur de Saint-Clément, austère et rigide comme elle.

Le reste ? Du vide. Du contrôle. Du silence organisé. Elle ne riait pas. Jamais. Pas par froideur, mais par inaptitude. Elle pouvait parfois sourire. Mais ce sourire n'était pas une expression : c'était un signal de fin. Fin d'entretien. Fin de question. Fin d'échange. Et les enfants le savaient. Un sourire de Madame Léonie... c'était la fermeture d'une porte, pas son ouverture.

Il ne fallait pas la plaindre. Elle n'était pas triste. Elle n'était pas malheureuse. Elle s'était construite ainsi, pierre par pierre. Et ceux qui avaient essayé d'en gratter la façade, un professeur un peu trop sociable, un inspecteur trop humain, un enfant un peu trop curieux, avaient tous, un jour ou l'autre, rebroussé chemin. Car ce qu'ils avaient vu, derrière la façade... ce n'était pas une blessure. C'était un vide parfaitement entretenu. Et dans ce vide, Madame Léonie se tenait droite, intacte, infrangible.

La voix, la règle, la mécanique du pouvoir

Ce qui surprenait toujours les nouveaux venus à l'Institut Saint-Clément, ce n'était pas tant la présence de Madame Léonie, ni même sa stature. C'était sa voix. Elle ne criait jamais. Elle ne haussait pas le ton. Elle n'en avait pas besoin. Sa voix était grave, presque masculine, sans être rauque. C'était une voix de gorge fermée, posée bas dans la poitrine, débitée lentement, sans hésitation, sans aigus. Elle ne cherchait pas l'effet. Elle n'enroulait pas les mots de miel ni de velours. Elle les énonçait. Comme des décisions déjà prises. Cette voix, on l'entendait à travers les murs. Pas parce qu'elle portait, non. Parce qu'elle pesait. Chaque mot était articulé comme une lame bien affûtée. Ni trop vite. Ni trop lentement. Comme si elle avait mesuré le poids

exact de chaque syllabe avant de la délivrer. Elle s'adressait aux enfants par leur nom de famille, uniquement. Jamais un diminutif. Jamais un "mon petit", jamais un "toi".

— Bertrand.

— Callard.

— Perrault.

— Gendron.

Elle les énumérait parfois comme on récite un inventaire, d'une voix monotone et implacable. Mais jamais d'un ton humiliant. Car là résidait l'ambiguïté troublante de Madame Léonie : elle ne blessait pas. Elle organisait.

Le pouvoir, pour elle, n'était pas un outil. C'était une fonction. Elle n'en tirait aucune jouissance. Elle ne le détournait jamais pour punir un enfant qui l'avait contrariée, ou pour récompenser un geste flatteur. Elle n'était ni injuste ni mesquine. Elle était simplement parfaitement égale à elle-même. Et c'était cela, plus que tout, qui effrayait. Car on ne savait jamais sur quelle corde jouer. Il n'y avait aucune brèche, aucun levier, aucun point de contact émotionnel où insérer une ruse d'enfant. On ne la surprenait jamais. On ne la faisait pas rire. On ne la mettait pas en colère. Et c'était cette impossibilité de la faire réagir qui glaçait.

Elle punissait. Oui. Mais sans colère. Elle ne criait pas. Elle constatait.

— Vous avez brisé la règle, il est 20h07, le règlement interdit les objets personnels non autorisés. Le retard est enregistré.

Aucune note dans la voix. Aucune surprise. Aucun soupir. Juste une décision, dite, notée, appliquée. La punition n'était pas un acte de pouvoir. C'était une procédure. Et c'est cela qui était le plus terrible. On ne pouvait pas l'émouvoir. Ni l'attendrir. Ni négocier. Elle était la loi sans visage, dans un corps immobile. Elle ne donnait jamais de lignes à copier. Elle préférait les punitions concrètes. Les enfants devaient nettoyer, trier, classer, réparer. Remettre à l'endroit ce qui avait été dérangé. Une punition, selon elle, devait remettre le monde en ordre.

Le soir, elle faisait le tour des dortoirs. À l'heure fixe. Toujours la même. Les enfants la reconnaissaient à son pas. Trois pas droits. Un boitement. Trois pas droits. Un boitement. Puis le frottement de sa robe sur les draps en coton. Puis l'odeur, toujours la même : papier, savon,

pluie. Elle passait entre les rangées. Ne disait pas un mot. Vérifiait. Rectifiait une couverture. Éteignait une veilleuse. Repartait. Et les enfants se taisaient jusqu'au matin.

Un jour, un jeune surveillant avait demandé à la directrice :

— Madame Léonie, pourquoi les enfants doivent-ils faire leur lit au carré chaque matin ? Ce sont des enfants, après tout...

Elle l'avait regardé longuement, puis elle avait répondu, calmement :

— Parce qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un lit défait. C'est là que l'on commence à croire que tout peut se relâcher.

Puis elle était partie. Et le surveillant n'avait plus jamais posé de question. Sa méthode n'était pas sans faille. Mais elle était d'une cohérence absolue. On ne pouvait rien lui reprocher. Elle était toujours là. À l'heure. En forme. Préparée. Elle ne laissait jamais une note traîner. Ne remettait jamais une réunion. Ne perdait jamais un dossier. Elle incarnait la mécanique froide d'un ordre qu'elle croyait, sincèrement, nécessaire à la survie des êtres fragiles. Et c'est sans doute cela, au fond, qui la rendait si difficile à haïr : elle ne faisait jamais preuve de méchanceté. Seulement de distance. On ne pouvait pas la blâmer d'être injuste. On ne pouvait que lui reprocher de ne pas aimer. Mais elle ne se défendait même pas de ce reproche. Elle ne le considérait pas comme un défaut. Elle avait troqué la tendresse pour l'efficacité. La chaleur pour la rigueur. La complicité pour la structure. Et dans le miroir de sa chambre, chaque soir, elle se regardait sans fierté ni honte. Juste comme on vérifie une ligne droite.

Dans les yeux des enfants

Il y avait, dans l'esprit des enfants de Saint-Clément, deux types de peurs. La peur du noir, du froid, de la solitude, celle qui vous fait trembler sous les draps. Et puis, il y avait la peur de Madame Léonie. Une peur plus lente. Plus sèche. Plus profonde. Une peur qui ne vous faisait pas courir. Qui vous faisait vous tenir droit. Elle n'était pas un monstre. Elle ne frappait pas. Elle ne criait pas. Elle ne faisait jamais de gestes brusques. Mais c'était justement cela qui troublait. Elle était invariable. Inattaquable. Inflexible. Les enfants ne la craignaient pas comme on craint une punition. Ils la redoutaient comme on redoute une pierre au fond d'un puits. Une présence stable. Froide. Inamovible.

— Elle n’a pas de rêve, disait l’un à voix basse.

— Elle dort debout, répondait l’autre.

— Je crois qu’elle entend tout, même quand elle dort, soufflait Chloé.

Et un autre encore un jour, avait dit :

— Elle ne s’énerve pas parce qu’elle a éteint quelque chose en elle. Un feu.

Ils ne parlaient jamais d’elle directement. Ils parlaient à côté, à demi-mots, à demi-peur. Et quand elle apparaissait au loin, leur langage s’éteignait comme une chandelle soufflée. Dans les dortoirs, certains enfants rêvaient d’elle. Pas des cauchemars violents. Non. Des rêves où elle regardait sans bouger. Où elle entrait dans leur chambre sans ouvrir la porte. Où elle les appelait par leur nom, d’un ton net, et qu’ils ne parvenaient pas à lui répondre. Des rêves d’immobilité. De jugement muet. D’absence de fuite. Certains se réveillaient avec le cœur serré. Pas en sueur. Mais comme vidés. Et ils ne disaient rien. Parce qu’on ne met pas des mots d’enfant sur une femme faite de silence. Pour les plus petits, elle était un concept. “Léonie” n’était pas une personne, mais une règle vivante. Un mur. Une voix. Une ligne au sol. Pour les plus âgés, elle était un mécanisme. Une présence logique, mathématique, irréprochable. Ils ne la remettaient pas en cause. Ils la constataient. Et pour les adolescents... Elle devenait un vide. Une absence dans leur récit. Ils n’en parlaient plus. Pas parce qu’ils l’avaient apprivoisée. Mais parce qu’ils savaient qu’elle ne changerait jamais. Mais il y avait aussi... un effet plus profond.

Beaucoup d’enfants, des années plus tard, devenus grands, repensaient à elle avec une forme de trouble. Pas de haine. Pas même de tristesse. Une hésitation. Car sous cette carapace, ils avaient entrevu parfois, très brièvement une forme d’attention. Un regard prolongé. Un geste qui remet une mèche de cheveux derrière une oreille. Une main qui redresse un livre tombé. Une couverture tirée un peu plus haut sur un torse frêle. Des gestes muets. Discrets. Quasi invisibles. Mais qui étaient là. Et certains se demandaient, avec les années : était-elle vraiment si froide ? Ou n’avait-elle simplement pas appris le langage du chaud ? Et il y avait ceux qui l’avaient défiée. Ils étaient rares. Un ou deux par décennie. Des enfants cassés. Trop farouches pour se taire. Trop blessés pour obéir. Ils avaient tenté de la provoquer. Par des cris. Des insolences. Des silences pleins de dents. Mais Madame Léonie ne répondait jamais à la

provocation. Elle attendait. Elle observait. Elle laissait le chaos s'épuiser de lui-même. Et, plus étrange encore : elle ne les excluait jamais. Elle les gardait. Elle les maintenait dans le cercle. Pas pour les punir. Mais par principe. Elle ne rejetait aucun enfant. Même les plus sauvages. Car au fond, elle croyait à la structure plus qu'au mérite. À la présence plus qu'au pardon.

Il se dit, parfois, parmi les anciens de l'institut, qu'elle avait, au fil des ans, sauvé plus d'enfants qu'elle en avait brisé. Mais on ne le disait qu'après. Jamais pendant. Jamais sous son regard. Parce que dans l'instant, elle était trop rigide. Trop opaque. Trop dure. Trop elle-même. Et pourtant, dans la mémoire de certains, elle restait. Comme une silhouette grise dans un couloir trop blanc. Comme un rythme de pas qu'on n'oublie jamais. Comme un fil tendu entre ce qu'on a été, et ce qu'on s'est interdit de devenir.

Madame Léonie n'était pas une ogresse. Elle n'était pas une marâtre. Elle était le reflet d'un monde qui ne s'excuse pas. Et dans les yeux d'un enfant... cela suffisait à faire trembler.

Celle qui est le bâtiment

On aurait pu, en se tenant devant l'Institut Saint-Clément, se croire face à un ancien monastère reconverti. Des pierres trop droites. Des vitres trop hautes. Des portes massives, fermées comme des poitrines. Tout semblait pensé pour contenir, jamais pour accueillir. Et si les fondations dataient du siècle dernier, c'est bien elle qui tenait le bâtiment debout. Pas les murs. Pas les poutres. Pas les clous. Madame Léonie. Elle était Saint-Clément. Elle était la règle qui traverse les générations, le souffle invisible qui empêche les volets de battre, même dans le vent. La première fois qu'elle en avait franchi la grille, elle n'était pas encore directrice, simplement en visite pour une prise de poste, elle n'avait rien dit. Elle s'était arrêtée dans la cour, avait fermé les yeux, et avait murmuré :

— Ce lieu est ordonné.

Et ce mot-là, "ordonné", contenait toute sa conception du monde. Ni juste. Ni doux. Ni même utile. Mais ordonné.

Elle n'avait rien changé en arrivant. Pas de réformes. Pas de grandes directives. Elle avait simplement resserré les boulons. Elle avait fait laver les rideaux, le premier mois. Remis en ordre les archives. Numéroter les clés. Classer les dossiers par année, puis par enfant, puis par motif d'entrée. Elle avait remis l'institution dans son axe. Et à partir de là, rien n'avait plus

bougé. Les femmes de service, les enseignants, les surveillants, tous l'avaient compris très vite : le centre du bâtiment, ce n'était pas l'administration. Ce n'était pas la salle de réunion. C'était elle. Elle ne supervisait pas : elle veillait. Elle ne dirigeait pas : elle incarnait. Elle connaissait chaque carreau fêlé, chaque marche légèrement creuse, chaque placard dissimulé dans les recoins du sous-sol. Elle savait quels tuyaux vibraient à quelle heure, quels arbres perdaient leurs feuilles trop tôt, quelles ampoules clignotaient les nuits de grand vent. Et elle ne s'agaçait de rien. Elle corrigeait. Toujours, silencieusement, elle corrigeait.

Dans les réunions, elle ne s'exprimait que quand c'était strictement nécessaire. Elle n'interrompait jamais. Mais elle fixait. Et ce regard seul suffisait à recadrer un débat trop humain, trop concerné, trop tiède.

Elle tenait l'institution hors de l'émotion. Hors du doute. Et l'institution la lui rendait bien : elle ne grinçait jamais.

Quand un enfant partait, pour une adoption, un placement, une fugue, elle ne réagissait pas. Elle vérifiait les papiers. Elle notait l'heure. Elle mettait à jour le dossier. Elle rangeait. Et le bâtiment, ensuite, semblait plus net. Comme si le départ n'était pas une perte, mais un ajustement.

Elle ne se plaignait jamais du bruit. Mais le bruit n'existait pas autour d'elle. Les couloirs, dès qu'elle passait, récupéraient leur silence originel. Les enfants cessaient de courir. Les portes se refermaient plus doucement. Les horloges elles-mêmes semblaient ralentir leur tic-tac. Saint-Clément la respirait. Et la nuit, quand elle remontait seule le grand escalier vers son appartement sous les combles, elle faisait toujours une pause sur le palier du premier. Elle regardait le couloir vide, tendu comme une ligne. Puis elle éteignait une par une les lumières, manuellement, en pressant chaque interrupteur comme on éteint une pensée. S'il lui arrivait un jour de disparaître, ce que nul n'osait vraiment imaginer, le bâtiment, peut-être, s'affaisserait doucement sur lui-même, comme une bête fidèle qui sent que son gardien est parti. Car elle seule savait ce que ce lieu était censé protéger. Et comment il devait le faire. Madame Léonie n'habitait pas l'institution. Elle en était la clef de voûte. Et sans elle, la pierre n'aurait plus de raison d'être droite.

Ce qu'elle laisse, sans le vouloir

Peut-être que Madame Léonie ne laissera jamais de trace dans les livres d'histoire. Peut-être qu'aucun discours ne sera prononcé à son départ. Aucun hommage officiel. Aucune cérémonie. Peut-être que le jour où elle fermera sa porte une dernière fois, rien ne bougera. Et pourtant...

Il restera quelque chose. Pas dans les dossiers bien classés. Ni dans les ampoules remplacées à temps. Ni même dans les clés bien numérotées. Mais dans la mémoire floue de ceux qu'elle a traversés. Elle ne le sait pas ou ne veut pas le savoir, mais certains enfants, devenus adultes, penseront encore à elle. Pas avec chaleur. Mais avec une forme d'ombre droite en eux. Une rectitude discrète dans la manière de plier une serviette. Une précision dans le silence, dans l'attente, dans le geste qui remet une chose à sa place. Ils ne diront pas : *"Je l'aimais."* Ils diront peut-être : *"Je ne comprends toujours pas ce qu'elle était."* Mais ils sauront qu'elle a posé quelque chose. Un cadre. Une distance. Un repère. Même si c'était un repère par opposition.

Elle ne transmettra pas de contes. Pas de recettes de cuisine. Pas de rires partagés. Pas de berceuses. Mais peut-être qu'un jour, dans un silence, un ancien enfant de Saint-Clément resserrera un bouton de chemise sur le torse d'un enfant, sans savoir pourquoi. Et ce geste-là, venu de loin, portera son empreinte. Elle n'a jamais voulu "inspirer". Elle ne voulait pas laisser une trace. Elle voulait tenir droit. Tenir le mur. Tenir la ligne. Et pourtant, dans sa manière de marcher sans jamais se retourner, dans son regard sans pitié, mais sans malveillance, dans son refus obstiné de céder à la mollesse du monde, elle aura transmis quelque chose. Peut-être la forme nue du devoir. Peut-être la nécessité de se tenir, même quand on est seul. Et ce n'est qu'après sa disparition, longtemps après, qu'on comprendra : qu'un monde peut aussi être habité par ceux qui n'ont jamais su aimer, mais qui ont su, à leur façon, tenir debout pour que d'autres n'aient pas à tomber.

Elle ne le saura jamais. Mais dans une génération ou deux, un enfant demandera à son père :

— Tu fais toujours ton lit comme ça ? Tout carré ?

Et l'homme répondra, sans bien savoir pourquoi :

— C'est comme ça que j'ai appris.

Et quelque part, dans une aile oubliée de Saint-Clément, le plancher grincera légèrement, comme le souvenir d'un pas droit... et d'un boitement.

## La cassure

Le vent avait tourné. Ce n'était pas une expression, pas une façon de parler. Le vent avait *vraiment* tourné. Il ne soufflait plus dans le bon sens. Il avait changé d'odeur. Et ça, Martin le ressentit avant même d'ouvrir les yeux. Allongé dans son abri, il se redressa brusquement, le cœur battant. Autour de lui, tout semblait normal : les feuillages frémissaient, les oiseaux chantaient faiblement, et pourtant... il manquait quelque chose. Ou plutôt : quelqu'un.

Il resta immobile un long moment. Puis il se leva, s'avança hors de la grotte. Le ciel était couvert. Les ombres plus lourdes qu'à l'habitude. Même les corneilles se taisaient.

— Elle est trop loin, murmura-t-il.

Jean, qui l'avait rejoint sans bruit, plissa les yeux.

— Tu parles de Lily ?

Martin hocha la tête, lentement.

— Je ne la sens plus.

— Tu crois qu'elle est... ?

— Non. Elle est vivante. Mais... *coupée*.

Un silence. Pas celui, léger, des matins ordinaires. Un silence grave, comme une cloche brisée.

Ils passèrent la journée à errer dans les bois. Martin cherchait des signes. Des empreintes, un bout de tissu, un dessin sur un tronc. Mais rien. La piste s'était arrêtée net. Comme effacée. Alors il fit ce qu'il n'avait jamais osé faire jusqu'ici : il approcha les limites. Les limites. Là où les arbres s'espacent. Où les chemins deviennent routes. Où les oiseaux changent de chant. Là où commence le monde des adultes. Un frisson le traversa. Il avait vu des voitures. Des hommes en uniforme. Il savait ce qu'il risquait. Mais Lily était là-bas, quelque part. Peut-être blessée. Peut-être enfermée. Et il ne pouvait pas rester là, à attendre qu'elle revienne comme un animal perdu.

— Je vais aller voir, dit-il.

— Voir quoi ? demanda Jean.

— Là-bas. Chez eux. Les adultes.

— Tu es fou.

— Peut-être. Mais je suis son frère.

La nuit suivante, il quitta la grotte. Il avait préparé un petit sac. Quelques galettes sèches, un couteau taillé dans un éclat de métal, un sifflet en bois, et un dessin de Lily qu'elle lui avait offert : deux silhouettes se tenant la main sous une lune immense. Il marcha longtemps, en silence. La forêt se refermait derrière lui à chaque pas, comme si elle essayait de le retenir. Il sentit l'air devenir plus sec, plus froid. Il vit des lampadaires, des grilles, des murs. Des lignes droites, des angles. Le monde des grands. Inhospitalier. Inflexible. Et pourtant, là, dans cette froideur géométrique, il ressentit quelque chose : un appel ténu. Comme un fil invisible tiré entre deux cœurs. Lily. Elle était là. Tout près. Mais séparée. Cloîtrée dans un espace qui ne lui appartenait pas.

Martin se tapit dans l'ombre d'un bosquet. Une bâtisse grise, silencieuse, à peine éclairée. Une plaque en métal : *Institut Saint-Clément*. Il sentit son cœur battre contre ses côtes. Il n'avait jamais été aussi près. Ni aussi loin. Il observa les murs. Les fenêtres. Il compta les étages, écouta les bruits de pas derrière les vitres. Un cri d'enfant. Un grincement. Puis... le silence. Il resta là, toute la nuit. Comme un loup à la lisière d'un enclos. Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire. Mais il savait ceci : Lily n'était pas à sa place. Et il la ramènerait, quoi qu'il arrive.

## Sous les yeux de Léonie

Lily était à l'institut depuis trois jours. Pas encore tout à fait là. Pas encore tout à fait perdue. Elle ne parlait plus beaucoup. Elle mangeait peu. Elle dormait par morceaux. Mais Chloé avait vu. Elle avait tout vu. Elle avait vu son arrivée, comme on voit un oiseau tomber dans une cage trop étroite. Elle avait vu ses yeux s'élargir devant les murs, devant les lits en fer, devant les visages fermés. Elle avait vu le silence s'abattre sur elle, non comme un choc, mais comme une lente marée. Et ce matin-là, Chloé l'avait trouvée en pleurs, la tête enfouie sous l'oreiller, à peine audible, le dos tourné au monde. Elle avait voulu poser une main sur son épaule. Mais Lily avait reculé, comme on recule devant une brûlure. Chloé n'avait pas insisté. Elle était sortie du dortoir, droite, calme. Et elle était allée frapper à la porte du bureau de Madame Léonie.

— Entrez.

La voix, comme toujours, n'appelait ni la crainte ni le réconfort. Chloé entra. Elle ferma la porte derrière elle. Elle resta debout. Madame Léonie leva les yeux de son carnet.

— Oui ?

— Je veux vous parler de Lily.

Un silence. Madame Léonie posa son stylo, doucement.

— Lily... c'est le nom qu'elle a donné ?

— C'est le sien.

— Aucun document ne le confirme.

— Les documents ne savent pas ce qu'elle sait.

Le regard de Léonie se posa, sans expression, sur Chloé.

— Tu n'es pas venue ici pour discuter de sémantique, j'espère.

— Je suis venue vous dire que quelque chose est en train de casser.

Madame Léonie ne répondit pas tout de suite. Elle se leva, lentement. Elle fit le tour de son bureau, comme pour gagner un angle différent. Elle était très grande. Chloé était toute petite. Mais elle ne baissa pas les yeux. Léonie s'arrêta à un pas d'elle.

— Tu es là depuis longtemps, Chloé.

— Oui.

— Tu n'as jamais eu de sanction grave. Tu respectes le règlement.

— Parce que je sais le contour exact de la peur.

Une ombre, infime, traversa le regard de la directrice. Pas une émotion. Une variation.

Chloé reprit :

— Mais Lily, elle... elle ne sait pas encore plier. Et si vous continuez comme ça, elle ne pliera pas. Elle brisera.

Léonie répondit, toujours calme :

— Nous ne brisons personne. Nous organisons. Nous redressons.

— Non. Vous brisez.

Un nouveau silence. Long. Tendu.

Madame Léonie tourna légèrement la tête.

— Tu crois savoir ce qui est bon pour elle ?

— Je sais ce qui l'était dehors. Je l'ai vue. Elle était vivante.

— La vie n'est pas un feu d'artifice. C'est une suite d'ajustements. Ici, elle sera protégée.

— Mais pas aimée.

— L'amour n'a jamais été une condition de sécurité.

Chloé plissa les yeux.

— Vous savez ce qui vous fait peur, Madame Léonie ?

Cette fois, Léonie ne répondit pas.

— Ce n'est pas le désordre. Ce n'est pas la douleur. Ce n'est pas même l'insolence.

Chloé s'approcha d'un pas.

— Ce qui vous fait peur, c'est le chagrin qu'on n'ose pas consoler. Celui que vous n'avez jamais pleuré. Celui que vous entendez, chaque nuit, mais que vous refusez d'approcher.

Madame Léonie resta droite. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Mais quelque chose, dans l'air, avait changé.

Chloé conclut, plus bas :

— Ne lui prenez pas ça. Laissez-la pleurer sans surveillance. Laissez-lui une forêt dans la tête.

Elle sortit sans attendre de réponse. Elle referma la porte avec douceur. Dans le bureau, Léonie resta seule. Elle retourna s'asseoir. Elle reprit son carnet. Mais elle ne reprit pas tout de suite le stylo. Et pendant de longues minutes, le silence pesa autrement dans la pièce. Plus dense. Plus poreux. Peut-être...plus humain.

## Les murs gris

Lily ne comprit pas tout de suite.

Quand on l'avait emmenée à l'intérieur du bâtiment, elle s'était attendue à une sorte de maison géante, pleine d'enfants rieurs, de tapis moelleux et de crayons de couleur. Maurice avait dit qu'elle serait bien, qu'elle pourrait dessiner, qu'on la soignerait. Mais la porte avait claqué. Et le monde s'était rétréci. Les murs étaient hauts, pâles, froids. Les plafonds grinçaient, les couloirs sentaient le plastique et la soupe tiède. Les voix résonnaient. Les portes claquaient trop fort.

Le premier jour, une adulte, qu'on appelait *Madame Léonie*, lui donna une trousse, un pyjama trop grand, et une brosse à dents. Sans un sourire.

— Voilà. Tu dors là, dans le dortoir des petites. Tu te lèves à six heures trente, tu fais ton lit, tu ranges tes affaires. Ici, on ne joue pas dans la boue, et on ne parle pas aux murs, compris ?

Lily ne répondit rien. Elle s'assit sur le lit qu'on lui avait désigné, au fond de la rangée. Une couverture rêche, un oreiller fatigué, une armoire fermée par un cadenas. Autour d'elle, d'autres enfants la fixaient. Des regards pleins de curiosité, mais surtout de méfiance.

— Elle vient d'où la sauvage ? murmura une fille plus grande.

— Elle sent le bois... dit un garçon en se bouchant le nez.

— C'est la petite de la forêt. Paraît qu'elle dormait avec des renards.

Les rumeurs allaient vite ici. Plus vite que les prénoms. Plus vite que la vérité.

Un jour, on la força à se coiffer, à enfiler des habits qui n'étaient pas les siens, à réciter des règles absurdes.

— Ici, on dit "bonjour" quand un adulte entre. On ne grimpe pas sur les chaises. On ne fait pas de cabanes avec les couvertures. Et non, les cailloux ne dorment pas dans le tiroir.

Lily obéissait. En apparence. Mais à l'intérieur, elle se refermait, lentement. Comme une fleur oubliée dans l'ombre. Elle ne racontait plus rien. Ni les enfants de la forêt, ni Martin, ni Grenouille, ni le vieux chêne. Elle savait qu'on ne la croyait pas.

Le soir, dans le dortoir, elle fixait le plafond. Elle n'entendait plus les hiboux. Elle n'entendait plus les rires dans les arbres. Et, plus étrange encore, elle ne sentait plus Martin. C'était comme si le fil était coupé.

Le troisième jour, les autres enfants commencèrent à se moquer.

— Elle parle aux feuilles mortes.

— Elle caresse son oreiller comme si c'était un lapin.

— Elle dit que les arbres ont une mémoire. Quelle idiote !

Elle ne répondait pas. Elle encaissait. Mais chaque rire, chaque coup d'œil en coin, chaque mot dur la grignotait un peu plus. À l'heure du repas, elle ne mangea presque rien. À l'heure du bain, elle se recroquevilla dans le coin. Et la nuit, elle rêva qu'elle courait. Qu'elle appelait Martin. Mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Et puis un matin, elle ne se leva pas.

Madame Léonie entra dans le dortoir, tapant dans ses mains.

— Allez hop, tout le monde debout ! Lily ?

Rien.

— LILY ?

Elle s'approcha. Lily était allongée sur le flanc, les yeux mi-clos, les joues pâles. Son front était brûlant.

— Elle est malade, dit une des petites.

— Elle fait semblant, répondit une autre.

Mais Madame Léonie fronça les sourcils.

— Allez chercher l'infirmière.

Dans sa chambre d'isolement, Lily délirait. Elle parlait dans son sommeil. Des mots confus. Des prénoms.

— Martin... Hugo... P'tit bouton... faut pas qu'ils coupent l'arbre... faut pas qu'on parte...

La fièvre montait. Sa peau était rouge, son corps agité de soubresauts. L'infirmière disait que c'était une grippe. Un virus. Quelque chose de banal. Mais la directrice, elle, fronçait les sourcils.

— Elle a l'air d'avoir reçu un sort, cette gamine. Dit un enfant qui s'était approché.

Et Lily, dans son monde à elle, tombait. Elle tombait loin. Loin de la forêt. Loin d'elle-même.

## Ce que la forêt reprend

La maison était plus calme que jamais. Trop calme. Maurice gara la voiture comme à son habitude, du côté gauche, à quinze centimètres du bord du muret. Il coupa le moteur, mais ne descendit pas tout de suite. Il resta là, les mains sur le volant, les yeux perdus dans le pare-brise, à regarder sans voir. La portière claqua doucement derrière lui. Francine était sur le perron. Elle ne disait rien. Ses bras étaient croisés, mais ce n'était plus un simple signe de contrariété. C'était un barrage. Une digue.

— C'est fait, dit-il en montant les marches.

— Je sais, répondit-elle.

Il posa les clés sur la table de l'entrée. Enleva son manteau, lentement. Il n'avait plus de gestes nets, plus de regard décidé. Il semblait vidé. Comme si quelque chose, en lui, avait été arraché sauvagement.

Francine était dans la cuisine. Elle agitait une cuillère dans un thé qu'elle ne boirait pas.

— Tu ne veux pas savoir comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

— Non.

Silence.

— Elle ne s'est pas plainte. Elle n'a rien dit. Elle a juste... accepté.

Francine releva la tête. Son regard était sec, mais son cœur, lui, était trempé.

— Parce qu'elle a compris que l'on ne voulait pas d'elle.

Maurice serra sa mâchoire.

— Ce n'est pas vrai.

— Si.

Les jours suivants, rien ne semblait reprendre sa place. Le canapé de Lily, près de la baie vitrée, restait vide. La tasse en plastique rose dans l'égouttoir n'avait pas bougé. Même le petit autel qu'elle avait construit dans le jardin, glands, plumes, noisettes, résista aux bourrasques.

Maurice n’y toucha pas. Et chaque nuit, il faisait le même rêve : une forêt qui se refermait sur lui. Des branches comme des doigts. Des visages d’enfants qu’il ne reconnaissait pas, mais qui le jugeaient sans un mot. Il se réveillait en sueur. Descendait au salon. S’asseyait sur le canapé où Lily s’asseyait. Là, dans l’obscurité, il repensait à ce qu’elle avait dit. “Chez nous, quand quelqu’un ne veut plus de toi, tu pars. C’est la règle.” Et plus il y pensait, plus il comprenait : ce n’était pas leur règle. C’était celle des enfants de la forêt.

Francine, elle, parlait moins. Elle regardait plus souvent dehors. Elle revenait parfois des promenades avec de petits objets qu’elle glissait dans un tiroir : une plume, une pierre, une feuille pliée en deux.

— Tu vas retourner là-bas ? demanda-t-elle un matin.

— Où ça ?

— À l’orphelinat.

Il ne répondit pas.

— Tu pourrais t’assurer qu’elle va bien.

— Je ne suis pas sûr d’en avoir le droit.

— Ce n’est pas une question de droit, Maurice. C’est une question d’humanité.

Il la regarda longuement. Francine, son épouse. La douce, la sage Francine. Celle qui, depuis quarante ans, savait mieux que lui quand le monde dérapait.

— Je ne voulais pas lui faire de mal, dit-il.

— Tu lui as fait pire. Tu l’as déracinée.

Un silence.

Puis, doucement, elle ajouta :

— Tu sais ce que je crois, Maurice ? Je crois que cette enfant n’est pas seulement venue chez nous. Je crois qu’elle est venue pour nous.

Il baissa la tête. Et cette fois, il ne protesta pas.

---

Le silence s'était installé dans la maison comme une nappe de brouillard. Il ne claquait pas comme un orage. Il rampait. Il s'infiltrait sous les portes, entre les assiettes, dans les plis du canapé. Et il ne voulait plus partir. Depuis le départ de Lily, ni Maurice ni Francine n'avaient vraiment su comment se parler. Il y avait eu quelques mots. Des gestes. Des "tu veux du thé ?". Des "tu as vu mes lunettes ?". Des "il pleut encore aujourd'hui". Mais au fond, chacun tournait dans sa propre cage mentale, comme deux bêtes qui ne savaient plus comment se regarder.

Francine passait de longues heures dans le jardin. Elle ne s'enfonçait plus dans la forêt, pas encore. Elle se contentait de la regarder. De la deviner. Elle s'asseyait sur le banc en pierre, face aux arbres, les mains posées à plat sur ses genoux. Elle repensait à Lily. À sa voix, à ses silences, à ses histoires. À cette façon étrange qu'elle avait de dire des choses folles... sans jamais avoir l'air de mentir. "Les arbres se souviennent." "Les corneilles sont les messagères." "Il y a un livre qu'il ne faut pas perdre." Et le plus troublant : "Quand un adulte oublie, il devient dangereux."

Au début, Francine avait souri intérieurement. Elle croyait à une sorte de poésie enfantine, à un imaginaire débordant. Mais maintenant... elle doutait. Non pas parce que Lily lui avait prouvé quoi que ce soit. Mais parce que l'absence de Lily semblait avoir arraché une pellicule grise sur le monde. Tout paraissait plus terne. Plus vide. Comme si la forêt, elle aussi, avait perdu un peu de sa mémoire. Elle se surprit à parler toute seule, parfois : « *Tu es là, quelque part. Je le sais.* »

Maurice, lui, s'enfermait dans le bureau. Il lisait. Des rapports. Des journaux. Des textes de loi sur les enfants sans identité. Il cherchait quelque chose de rationnel. Une explication. Une échappatoire. Il voulait que tout cela ait un sens logique, administratif, mesurable. Mais rien ne tenait. Il n'y avait aucune trace de Lily. Ni dans les fichiers nationaux ni dans les archives locales. Les gendarmes, quand il les avait recontactés, avaient haussé les épaules : "Pas de disparition signalée. Peut-être une fugueuse. Ou une enfant livrée à elle-même." Livrée à elle-même ! Ce mot, "livrée", le hantait. Comme un colis qu'on aurait posé devant leur porte. Comme si on leur avait confié quelque chose, ou quelqu'un, pour voir ce qu'ils en feraient. Et ils avaient échoué.

Un soir, ils se retrouvèrent tous les deux à table. Le dîner était froid. Le silence, plus épais que jamais.

— Tu crois qu'on a commis une erreur ? demanda soudain Francine.

Maurice releva les yeux. C'était la première question vraie depuis des jours.

— Oui, dit-il après un long moment.

— Pourquoi on ne l'a pas gardée ?

— Parce qu'on a eu peur.

— Peur de quoi ?

— D'elle. De ce qu'elle réveillait.

Francine acquiesça, presque soulagée qu'il le dise enfin à voix haute.

— Moi aussi. Elle m'effrayait. Et pourtant... elle me rendait vivante.

— Elle me faisait sentir vieux, admit Maurice. Inapte. Rigide.

— Elle nous faisait sentir trop adulte, corrigea Francine doucement.

Ils restèrent un moment ainsi. Puis Francine reprit, plus bas :

— Je crois qu'elle savait qu'on allait l'abandonner.

— Elle n'a même pas pleuré.

— Non. Parce que pour elle, ce n'était pas la première fois.

Les jours passaient. Le jardin était de plus en plus envahi par le vent. Les feuilles s'entassaient sur la terrasse. Le petit autel de Lily, pourtant fragile, résistait toujours. Maurice le regardait chaque matin, sans oser le toucher.

Un soir, il trouva Francine debout devant la fenêtre, les bras croisés.

— Je veux y retourner, dit-elle.

— Où ça ?

— Là-bas. À l'orphelinat.

— Francine...

— Je veux voir si elle va bien. Je veux m'en assurer. Même si c'est trop tard.

Il ne répondit pas. Mais il la suivit.

Le lendemain, ils prirent la voiture ensemble. Comme deux coupables qui retournent sur les lieux de leur crime. Ils n'avaient pas de rendez-vous. Pas de justificatif. Juste cette envie étrange de réparer. Même un peu. Même mal.

À travers le pare-brise, la forêt défilait lentement. Silencieuse. Maurice fixait les troncs, les branches, les nœuds d'écorce.

— Tu sais ce que je me demande ? dit-il soudain.

— Quoi ?

— Si moi aussi... j'ai été un enfant des bois.

Francine tourna la tête vers lui, surprise.

— Pardon ?

Il souriait, presque triste.

— Quand j'étais petit... j'ai vécu ici, à Pierrefonds. Je m'en souvenais à peine. Mais depuis qu'on a emménagé... des choses me reviennent. Des images. Des odeurs. Des... souvenirs flous. Et parfois, j'ai l'impression que je reconnais certains chemins avant même de les avoir pris.

Francine le regarda longuement. Puis elle dit :

— Alors peut-être que c'est pour ça qu'on l'a trouvée. Peut-être que c'était toi qu'elle venait chercher.

Ils roulèrent en silence le reste du trajet.

L'institut Saint-Clément apparut dans un virage, morne et immobile. Mais au fond du jardin, derrière une fenêtre entrouverte, personne ne bougeait. Malheureusement, ils firent le trajet pour rien. Devant les portes closes de l'institut, on leur fit savoir qu'ils n'avaient pas d'attache avec les orphelins, qu'ils ne faisaient partie d'aucune famille et que de ce fait, ne pouvait

obtenir aucune information. Par politesse, une voix féminine provenant de l'interphone indiqua que Lily se portait bien, qu'elle s'amusait beaucoup, et qu'ils avaient été clairvoyants en amenant la pauvre enfant dans cet institut reconnu pour ses biens faits.

## Là où s'éteignent les voix

L'Institut Saint-Clément se tenait à l'écart de la ville, comme un vieux chien oublié au bord de la route. Ses murs étaient d'un gris sale, ses fenêtres rarement ouvertes, et les volets claquaient même quand il n'y avait pas de vent. Il avait été construit dans les années 50, pour "accueillir dignement les enfants sans foyer". Depuis, il avait connu des rénovations, quelques pots de peinture, des réformes de papier. Mais l'odeur d'humidité, elle, n'avait jamais quitté les lieux.

Dès l'entrée, on vous faisait comprendre les règles. Pas de cris. Pas de course. Pas de désordre. Pas de demande inutile. Pas de discussion.

Chaque enfant avait un lit, une armoire, une brosse à dents et un numéro cousu sur ses vêtements. Les éducateurs parlaient fort. Les enfants parlaient peu. Et ceux qui posaient trop de questions recevaient des punitions. Pas des coups non, ce n'était plus l'époque. Mais des silences. Des isolements. Des regards froids comme la faïence des lavabos. Madame Léonie dirigeait l'endroit d'une poigne sèche, sans un cheveu de travers.

— Ici, on n'est pas là pour jouer à la famille. On est là pour maintenir l'ordre, disait-elle.

Et elle y parvenait. Par la peur.

Le matin, une cloche stridente tirait les enfants du sommeil à six heures trente précises. Le réveil n'avait rien de doux. Les néons clignotaient. L'air sentait le plastique et la sueur séchée. On avait cinq minutes pour se lever, trois pour plier sa couverture, deux pour se ranger. Ceux qui traînaient étaient privés de petit déjeuner. Ceux qui parlaient trop fort étaient punis de "temps calme". Ceux qui pleuraient... on les ignorait. Lily apprit vite les gestes. Mais pas l'obéissance. Elle faisait les choses sans les comprendre. Sans s'y inscrire. Comme un automate fatigué. Elle obéissait pour survivre, mais pas pour s'intégrer.

Les repas étaient les pires moments. On les mangeait en silence, dans un réfectoire trop vaste, trop froid, trop vide de rires. Les tables en plastique collant accueillait des assiettes identiques, garnies de purées grises, de saucisses flasques, de légumes morts. Personne ne parlait. Parfois, un rot étouffé ou une cuillère qui tombait rompait le silence et déclenchait un sermon. Les enfants ne regardaient pas leurs assiettes ni leurs voisins. Ils mangeaient sans

faim, sans joie, sans curiosité. Les plats n'avaient pas de nom. Juste une texture. Une couleur. Une lassitude.

La nuit, c'était pire encore. Les dortoirs étaient vastes, mais pas assez pour contenir les peurs. On entendait tout. Les pleurs étouffés. Les cauchemars. Les respirations irrégulières. Et parfois, les pas d'un adulte qui traversait le couloir sans prévenir. Les lits grinçaient. Les matelas étaient trop fins. Les couvertures piquaient. Et l'obscurité, loin d'apaiser, amplifiait les voix intérieures.

Lily ne dormait presque pas. Elle restait allongée, les yeux ouverts, fixant les fissures du plafond. Elle comptait les respirations des autres enfants. Elle nommait les craquements dans les murs. Et parfois, elle murmurait à voix basse :

— Martin... Martin, je suis là.

Mais il ne répondait plus.

Dans l'institut, personne ne souriait. Pas les enfants. Même pas les adultes. Même pas les murs. Les jeux étaient rares. Toujours organisés. Contrôlés. Le moindre débordement valait un renvoi dans sa chambre. Un jour, un garçon avait dessiné un soleil sur le mur, avec un bout de craie volé. Il avait été puni pendant trois jours. Interdit de récréation. Privé de dessert.

— L'art, c'est dans les cours, pas sur les murs, avait dit Madame Léonie en effaçant le soleil du revers de la main.

Depuis, plus un enfant n'avait osé dessiner.

Les plus petits vivaient dans la peur constante. Peur d'être oubliés. Peur de parler trop fort. Peur de disparaître dans un couloir, sans que personne ne les remarque. Certains développaient des tocs. D'autres se parlaient à eux-mêmes. Quelques-uns inventaient des amis invisibles, pour survivre à l'ennui. Mais tous, sans exception, comprenaient une chose très tôt : « *Ici, on ne vous aime pas. On vous garde. On vous surveille. On vous gère. Mais on ne vous aime pas* ». Et Lily, plus que tout autre, sentait cette absence comme une brûlure lente. Elle qui avait connu le partage des couvertures, les histoires autour du feu, les chants de P'tit Bouton, les blagues de Grenouille... elle n'avait pas été préparée à ça. Ici, on ne lui donnait rien. On ne la regardait pas vraiment. On l'éteignait. Elle perdit l'appétit. Puis le

sommeil. Puis la voix. Un jour, elle arrêta complètement de parler. Pas par caprice. Par usure. Et ce fut ce silence-là, ce vrai silence, qui inquiéta les autres enfants. Parce qu'il était trop profond. Trop réel. Un soir, alors que la pluie fouettait les vitres, une petite fille du dortoir, Chloé, s'approcha doucement du lit de Lily. Elle lui glissa un mot dans la main, griffonné sur un mouchoir : *"Tu viens d'un endroit plus beau. Garde-le dans ta tête. Sinon ils vont te le voler."* Lily ne répondit pas. Mais elle garda le mouchoir sous son oreiller. Et dans la nuit, entre deux délires de fièvre, elle murmura :

— Martin... vite.

---

## Une lumière à la fenêtre

Cela faisait trois jours que Martin campait dans les bois, à la lisière du monde des grands. Il avait trouvé un coin d'ombre à quelques mètres du grillage de l'Institut Saint-Clément, dissimulé sous une haie d'aubépines. Il s'était construit une tanière de fortune avec une bâche et des feuilles, et il ne bougeait presque jamais. Il observait.

Le bâtiment avait une routine précise, mécanique : le réveil à six heures trente, les files d'enfants deux par deux dans la cour, les repas à heures fixes, les jeux organisés, la promenade du chien de garde. Les adultes entraient par la grande porte. Les enfants, eux, n'en sortaient jamais.

Le quatrième soir, il vit une silhouette familière derrière une des fenêtres du dernier étage. Petite. Fine. Immobile. Il reconnut, immédiatement, la posture. Ce n'était pas un corps d'enfant, c'était une absence debout. Il attendit que la lumière baisse. Que les bruits s'éteignent. Puis il se glissa hors de sa cachette, pieds nus, agile comme un chaton. Il contourna le grillage, repéra la partie la plus ancienne du bâtiment : un mur légèrement affaissé, une gouttière rouillée, des pierres disjointes. Il grimpa. Pas jusqu'à la fenêtre, pas encore. Mais juste assez pour la voir mieux.

C'était bien elle. Lily.

Elle était là, debout contre la vitre. Silencieuse. Les mains posées à plat sur la vitre comme deux ailes repliées. Elle ne regardait rien. Elle attendait. Et alors, Martin fit ce qu'il ne faisait jamais : il prit un caillou et le lança doucement contre la fenêtre. Un *tic* léger pas un choc, un murmure. Lily ne bougea pas. Il recommença. *Tic*. Alors, elle tourna la tête et leurs yeux se croisèrent. Un long moment. Pas un cri. Pas un geste brusque. Juste un frémissement dans la bouche de Lily. Un tremblement dans les bras de Martin. Elle posa une main contre la vitre. Il présenta la sienne, à distance. Le silence qui suivit contenait tout ce qu'ils n'avaient pas pu dire. *Je savais que tu viendrais. Je suis désolée. Ne bouge pas. Je vais te sortir de là.* Puis, sans un mot, Martin recula. Il retourna à sa cachette, le cœur en feu, les yeux brûlants. Il savait maintenant qu'elle était encore là, vivante, debout. Mais il avait aussi vu autre chose : ses

cernes, ses épaules maigres, la pâleur de sa peau. Elle n'avait plus beaucoup de temps. Il ne pouvait pas attendre. Il devait agir cette nuit.

Il sortit un vieux plan griffonné sur une écorce. Il y avait déjà pensé. Il avait observé chaque recoin. Il connaissait le rythme de la ronde, l'heure à laquelle le veilleur s'endormait, l'intervalle entre les changements de service. Il retourna près du mur. Repéra une grille d'aération rouillée, au niveau du sous-sol. Il glissa sa lame sous le bord, força doucement. Elle céda dans un *clac* presque inaudible. Il s'engouffra dans l'obscurité. Le couloir sentait la poussière, le savon industriel, la peur. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit. Son souffle était contenu. Il était la forêt elle-même. Dans le bâtiment, les enfants dormaient. Les lumières étaient tamisées. Les adultes, fatigués. Le monde, fragile. Et Martin avançait, lentement, à travers les couloirs comme un souvenir qui revient.

## Ce que murmure la nuit

La nuit était tombée d'un bloc à Pierrefonds, lourde, sans lune, comme un couvercle posé sur le monde. Dans la maison des Duvallon, les lumières étaient éteintes. Francine dormait, ou du moins essayait. Maurice, lui, était debout dans le salon. Il n'arrivait plus à trouver le sommeil depuis plusieurs jours. Trop de silences. Trop d'images qui revenaient dans la nuit, comme des lucioles impossibles à éteindre. Il s'était installé dans le fauteuil près de la fenêtre, une couverture sur les jambes, une tasse vide à la main. Dehors, la forêt semblait plus proche que d'habitude. Les arbres bougeaient sans bruit. Le vent caressait les feuillages comme un souffle ancien. Il n'y avait aucun bruit mécanique, aucun klaxon, aucun aboiement. Juste cette chose imperceptible : une tension dans l'air. Comme si le monde retenait son souffle. Maurice sentit un frisson le traverser. Il ne savait pas pourquoi. Il n'y avait rien d'anormal. Rien de visible. Et pourtant, quelque chose se passait.

À l'étage, Francine se retourna dans son lit. Elle avait fait un rêve étrange, sans forme claire. Seulement une impression persistante : des enfants qui couraient. Un souffle court. Une forêt noire. Et une voix, celle de Lily murmurant son prénom comme si elle la réveillait de très loin. Elle ouvrit les yeux, haletante. Se leva. Descendit les escaliers à pas lents, une main sur la rampe. Elle trouva Maurice dans le noir, les yeux perdus sur la ligne des arbres.

— Tu ne dors pas ? demanda-t-elle.

— Non.

Elle s'assit sur l'accoudoir du fauteuil, en silence.

— Je ressens quelque chose, dit-il après un long moment.

Francine ne fut pas surprise. Elle aussi.

— Comme un fil qu'on tire, murmura-t-elle.

Il hocha la tête.

— Tu crois que c'est Lily ?

— Je ne sais pas. Mais je crois qu'elle n'est plus aussi loin qu'on le pense.

— Et si on l’avait entendue, sans l’entendre ?

Ils restèrent là, tous les deux, côte à côte dans la pénombre, à écouter la nuit. Pas un mot de plus. Seulement cette impression. Comme si, quelque part, un enfant courait vers eux. Et dans le silence, dans la forêt, un vent se leva soudain. Un vent venu de nulle part. Ni froid, ni chaud. Juste... chargé d’un message. Francine tourna la tête.

— Tu l’as senti ?

— Oui.

Ils ne le savaient pas encore. Mais à quelques kilomètres de là, dans un couloir d’ombre, Martin était en train de forcer une serrure. Et derrière cette serrure, la petite Lily, épuisée, transpirante, s’était redressée brusquement dans son lit, les yeux grands ouverts. Elle aussi avait senti le vent.

## Le fil que l'on laisse

Lily s'était redressée dans son lit sans comprendre pourquoi. La sueur collait à ses tempes. Son cœur battait vite, mais sans peur. Plutôt comme un tambour de forêt. Un écho qu'elle connaissait bien. Un rythme oublié. Martin. Il était là. Tout près. Elle le savait. Elle le *sentait*. Mais elle ne bougea pas. Pas encore. Elle attendait. Dans le dortoir, les autres enfants dormaient, blottis dans leurs lits de fortune, bercés par le tic-tac lointain d'une horloge cassée. L'air était lourd, les volets à demi fermés, et l'ombre rampait doucement sur les draps. Un grincement léger se fit entendre. Lily tourna la tête. Une silhouette s'approchait de son lit à pas feutrés, c'était Chloé, la petite fille qui lui avait glissé un mouchoir griffonné, quelques jours plus tôt. Celle qui ne parlait presque jamais, mais qui avait ce regard que Lily comprenait. Un regard d'enfant trop lucide, trop jeune pour sa propre histoire.

— Tu pars, chuchota Chloé.

Pas une question. Une certitude. Lily hocha doucement la tête. Chloé se frotta les yeux.

— Tu vas revenir dans la forêt ?

— Je crois.

— Tu vas redevenir une vraie enfant ?

Lily esquissa un sourire. Pas un vrai. Un de ceux qu'on fait quand on veut rassurer. Elle tendit la main et attrapa un petit caillou dans sa poche. Un galet poli qu'elle gardait toujours avec elle. Il avait appartenu à Grenouille. C'était son "garde-rêves", disait-il. Elle le tendit à Chloé.

— Tiens. Pour toi.

Chloé l'attrapa entre ses doigts frêles. Elle ne dit rien. Mais ses yeux brillèrent.

— Il protège les souvenirs. Il faut le garder au chaud, dans ta poche. Et lui parler quand tu as peur.

— Tu crois qu'il m'écouterà ?

— Il t'écoute déjà.

Elles restèrent là, une seconde encore. Deux enfants éveillées dans un monde endormi. Puis Lily se pencha, serra Chloé dans ses bras. Longtemps. Pas comme on dit au revoir. Mais comme on dit : *je sais ce que tu portes, et je le porte avec toi.*

— Tu es forte, dit Lily. Tu l’as toujours été.

— Et toi, murmura Chloé, tu es la preuve qu’on peut partir.

Quand Lily s’éloigna enfin, elle ne se retourna pas. Mais dans le poing de Chloé, le petit galet brillait faiblement sous la lumière lunaire filtrée par les volets. Un bout de forêt. Un éclat d’espoir. Et dans ce dortoir gris, pour la première fois depuis longtemps, quelque chose vibra. Un murmure. Le tout premier murmure d’un monde qui revient.

---

## Celui qui ouvre les portes

Martin avançait dans les couloirs de l'Institut Saint-Clément comme un animal blessé qui connaît malgré tout son chemin. Chaque pas était calculé. Chaque souffle, retenu. Il avait mémorisé le plan du bâtiment, tracé dans sa tête à force d'observations depuis les buissons. Il connaissait l'heure à laquelle l'infirmière faisait sa pause, le couloir qui grinçait, la marche qui craquait, le sas qui ne fermait plus très bien. Il savait aussi que les enfants dormaient au dernier étage. Et que les clés étaient dans la poche d'un homme qui ronflait à vingt mètres de là. Il connaissait ce genre de sommeil, celui des adultes qui ne croient plus à rien. Qui ne craignent plus l'imprévu, ni la magie. Il passa à côté du bureau du veilleur de nuit sans un bruit, les pieds nus sur le sol froid. Par chance, celui-ci avait laissé les clés sur le bureau. Martin saisit le trousseau sans un bruit. Dans sa main, le plan. Dans son dos, la forêt. Dans sa poitrine, la rage.

Quand il atteignit le couloir des dortoirs, Martin s'arrêta. Un long corridor s'étalait devant lui, aussi silencieux qu'un cimetière. Les portes étaient toutes semblables. Grises. Numérotées. Fermées. Mais il sentait la présence derrière les murs. Les enfants. Leurs rêves abîmés. Leurs soupirs. Leurs mémoires retenues. Il en connaissait certains. Il avait entendu leurs noms, parfois, dans les paroles brisées de Lily : "Il y a une fille qui ne parle plus. Un garçon qui dort avec un mouchoir dans la bouche pour ne pas hurler. Une autre qui dessine des portes sur les murs, parce qu'il n'y en a pas d'assez grandes pour sortir."

Martin s'arrêta devant la porte de Lily. Son cœur battait fort. Il posa la main sur la poignée. Et il hésita. Quelque chose, en lui, venait de naître. Pas une pensée. Pas une envie. Une intuition soudaine, féroce : Et s'il n'ouvrait pas seulement *cette* porte ? Et s'il les ouvrait toutes ? Il ferma les yeux et commença par la première.

Il vit Lily. Et derrière elle... des dizaines d'enfants. Fatigués. Abîmés. Des enfants qui avaient oublié comment marcher pieds nus. Des enfants qui pensaient que les arbres n'existaient que dans les livres. Des enfants qui n'étaient plus des enfants. Ils ne connaissaient pas les règles de la forêt. Mais ils pouvaient les apprendre. Si quelqu'un leur montrait. Si quelqu'un leur donnait la clef. Il sentit un tremblement dans sa paume.

Ses doigts étaient sur la poignée. Il souffla. Puis poussa doucement. La porte s'ouvrit dans un grincement timide. La pièce était sombre. Le néon clignotait. Sur le lit, Lily était assise, déjà éveillée, comme si elle l'attendait depuis toujours. Elle ne dit rien. Elle se leva. Avança. Posément. Ils s'enlacèrent. Juste un instant. Rien de spectaculaire. Pas de sanglots, pas de discours. Le monde s'était remis à tourner. C'était tout.

— Je savais que tu viendrais, dit-elle enfin.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

— On part maintenant ?

Martin hésita. Il regarda la porte. Le couloir. Les autres chambres.

— Pas encore.

Il sortit, Lily à ses côtés. Elle n'avait plus peur. Elle était dans l'instant, entièrement. Ils avancèrent en silence jusqu'au bout du couloir. Martin ouvrit une autre porte. Une autre pièce. Deux lits. Trois enfants. Des petits. Très petits. Endormis. Lily s'agenouilla doucement près de l'un d'eux.

— Chloé, c'est Lily.

Martin la regarda. Chloé ouvrit un œil. Puis un autre. Elle ne cria pas. Elle comprit tout de suite.

— On s'en va ? demanda-t-elle.

— Tu veux ?

Chloé hocha la tête. Elle n'avait même pas besoin d'habiller ses doudous. Elle les portait déjà sur elle. Les trois enfants sortirent de la chambre. Puis Martin ouvrit une autre porte. Une autre encore. Certains enfants dormaient trop profondément. D'autres ouvraient les yeux et disaient "non". Pas par peur de partir. Par peur de croire qu'on pouvait s'en aller.

— Tu es sûr qu'on peut ? demanda un garçon à voix basse.

— Je suis là, répondit Martin.

Et ce fut suffisant. En moins d'une heure, une dizaine d'enfants suivaient Martin dans les couloirs comme une file de canetons muets. Ils n'avaient pas mis de chaussures. Ils portaient

des couvertures sur les épaules. Leurs yeux brillaient dans la pénombre. Pas un mot. Pas un cri. Juste l'écho de pas minuscules sur un carrelage usé. Quand ils atteignirent le sous-sol, Martin leur fit signe de ralentir. Il ouvrit la grille qu'il avait forcée à l'aller.

— C'est par là.

Les enfants hésitèrent. Le tunnel était étroit. Il sentait la terre, la rouille, la fuite. Mais c'était une sortie. La première qu'on leur proposait. Lily entra la première. Et les autres suivirent. Dehors, la nuit était encore lourde, mais l'air avait changé. Le vent soufflait dans une autre direction. Et les arbres semblaient s'incliner, doucement, comme pour saluer leur retour. Martin ferma la grille derrière eux. Puis, il prit une grande inspiration, et dit :

— On court jusqu'à la forêt. Pas de bruit. Pas de question. Juste... courez.

Ils coururent. Comme des ombres. Comme des souvenirs qu'on croyait perdus. Comme des enfants qui se réveillent. Et derrière eux, Saint-Clément dormait encore. Mais pour la première fois depuis longtemps, un étage presque entier était vide.

## La marche des revenants

Ils couraient. Pas comme on court pour gagner. Mais comme on court pour survivre. Ou pour *renaître*. Le bitume sous leurs pieds nus était rugueux. Froid. Silencieux. La ville s'effaçait derrière eux, avalée par la nuit. Et devant, la forêt se dressait comme une promesse. Mais elle n'était pas la même. Elle semblait... plus haute. Plus sombre. Plus attentive. Comme si elle n'ouvrait pas encore ses bras. Comme si elle demandait : "Qui êtes-vous ?"

Martin s'arrêta à la lisière des bois. Il posa ses mains sur ses genoux, haletant. Les enfants s'étaient regroupés autour de lui. Tous trempés de sueur. Tremblants, mais debout. Lily s'adossa à un arbre et ferma les yeux. On aurait dit qu'elle *écoutait*.

— Elle nous regarde, murmura-t-elle.

— Qui ça ? demanda Chloé, à bout de souffle.

— La forêt. Elle sait qu'on est là.

Martin fit un pas en avant. Ses pieds retrouvèrent la terre meuble. L'odeur des racines. Son corps entier se détendit, malgré lui.

— On y est presque, dit-il. Mais il faut marcher doucement maintenant. Respectueusement.

Et tous, sans poser de question, se mirent en marche avec respect. Ils avancèrent lentement sous les arbres. Leurs pieds ne faisaient plus de bruit. Leurs ombres s'étiraient sur les troncs. La lune, haute, filtrait à peine à travers les branches. On aurait cru un cortège de spectres. Chacun portait encore les traces de l'institut : un pyjama froissé, une veste trop grande, une couverture glissée sur les épaules. Mais peu à peu, la nuit les effaçait. Elle rongea le gris. Elle redessina les contours. Elle les rendait à eux-mêmes. À un moment, le groupe s'arrêta. Pas parce que Martin l'avait dit. Parce que quelque chose avait changé. Ils étaient entrés dans une clairière. Pas une clairière habituelle, l'une de celles que l'on trouve que par accident, quand on n'a plus peur. Elle était entourée de troncs tordus, moussus, anciens. Et en son centre, un arbre plus large, plus noir, plus silencieux que tous les autres. Le Vieux chêne. Lily s'approcha. Ses jambes tremblaient. Elle tituba. Martin la rattrapa.

— Il nous regarde, souffla-t-elle.

— Il te reconnaît, répondit Martin.

Les autres enfants ne bougeaient plus. Même ceux qui n'étaient jamais venus ici. Ils savaient. Sans comprendre. Ils savaient. Chloé s'agenouilla. Un autre garçon s'approcha de l'arbre, le toucha du bout des doigts.

— Il est vivant.

— Bien sûr qu'il est vivant, répondit Lily, dans un souffle. Puis elle s'effondra.

De nouveau Martin la rattrapa à temps. Il sentit son poids léger, mais brûlant. Elle transpirait, tremblait. Son souffle était court.

— Elle est trop faible, dit-il.

Chloé s'agenouilla à côté.

— Il faut faire quelque chose.

— Il faut l'emmener à la grotte. Maintenant. Avant l'aube.

Martin se releva, Lily dans ses bras. Les autres le suivirent, silencieux. La forêt, maintenant, les avait reconnus. Elle s'ouvrait devant eux, comme un vieux livre qu'on croyait perdu. Et les enfants s'y enfonçaient, portés par l'obscurité, vers quelque chose de plus grand que la fuite. Vers le retour.

## Le conte du veilleur d'écorce

Il arrive qu'à Pierrefonds, lors des veillées d'hiver, quand les vents râpent les volets et que la soupe fume dans les assiettes, un vieil homme se mette à parler. Il ne prévient pas. Il ne demande pas l'attention. Il commence. Comme s'il continuait quelque chose qu'il n'avait jamais cessé de raconter. Ce soir-là, c'était le vieux Marceau.

Marceau n'était pas un enfant des bois. Il ne jouait pas beaucoup. Il ne courait pas. Il écoutait. Il regardait. Et quand venait le soir, c'était lui, dans le village, qu'on cherchait pour les histoires. On disait qu'il connaissait tous les contes de la forêt, même ceux que personne n'avait jamais écrits. Il avait une voix grave, une voix qui ne forçait jamais, mais qui captait l'attention comme le crépitement du feu. Il parlait lentement, laissant les silences s'installer entre les mots comme on pose des pierres sur un chemin de mousse. Personne ne savait exactement quand il était arrivé à Pierrefonds. Il connaissait des choses anciennes, des symboles qu'on n'enseignait plus, des noms d'arbres oubliés.

Marceau ne parlait pas souvent de lui, mais quand il racontait, c'était comme s'il avait tout vécu. « *Le conte du veilleur d'écorce* » était le préféré des plus jeunes. Il le réservait aux nuits calmes, aux veillées longues, quand les feuillages tremblaient à peine et que le ciel était chargé d'étoiles. Il s'asseyait alors sur une chaise, entouré d'enfants qui se tassaient autour de lui sans bruit. Il gardait d'abord le silence longtemps, le temps que tout le monde entre dans le cercle du récit. Et puis, les premiers mots tombaient.

— Il y a très longtemps, avant même que les grands n'oublient ce qu'ils savaient, un enfant est né au cœur de la forêt...

Et les enfants l'écoutaient comme on boit une tisane chaude après une pluie glacée. Ce n'était pas un conte pour s'endormir. C'était une boussole. Une mémoire. Marceau ne racontait pas pour divertir. Il racontait pour ancrer. Pour tisser un lien invisible entre les enfants et leur propre histoire. Quand il se taisait enfin, le silence durait encore longtemps. Personne ne voulait rompre l'écho. Et dans ces silences-là, dans ces veillées-là, les enfants savaient qu'ils appartenaient à quelque chose de plus vaste qu'eux. Quelque chose que Marceau, à sa

---

manière discrète et profonde, gardait vivant. Il était un gardien de mémoire. Et dans chaque mot qu'il donnait, il y avait une graine d'écorce, prête à grandir.

Assis sur une chaise en bois tordu, les yeux creusés de rides et les mains tachées par les saisons, il fixa la cheminée, et d'une voix rauque, il dit :

— Vous croyez qu'ils sont partis, vous, les enfants des bois. Que c'étaient juste des histoires pour effrayer les p'tits. Mais moi... j'les ai vus. Et j'vais vous dire comment tout ça a commencé. Il y a longtemps. Bien avant que le château soit reconstruit. Avant les guerres. Avant les cartes. À cette époque, la forêt était bien plus grande. Elle mangeait les villages. Elle avalait les routes. Elle poussait chaque nuit d'un mètre de plus. Et dans cette forêt vivait un peuple qu'on appelait les Bruns à botte. Des êtres pas tout à fait humains. Ni mauvais, ni bons. Ils vivaient proche des racines, dormaient sous les mousses, parlaient avec les cerfs et dansaient avec le vent. Ils avaient un roi. Et ce roi, un jour, tomba amoureux d'une femme humaine. Elle était douce, belle, mais très seule. Elle accepta son amour, à condition d'un pacte : que leurs enfants ne soient ni tout à fait de l'un, ni tout à fait de l'autre. Alors naquirent les premiers enfants des bois. Mais l'amour ne dure pas toujours. Et le monde des hommes est jaloux. Quand les villageois découvrirent ces enfants étranges, plus silencieux, plus vifs, plus purs, ils prirent peur. Ils dirent qu'ils étaient maudits. Qu'ils attiraient la foudre. Qu'ils faisaient mourir les bêtes. Alors ils les chassèrent. Un par un. Par la peur. Par le feu. Et les enfants, traqués, se réfugièrent au plus profond de la forêt. Ils trouvèrent une grotte. Un arbre. Un endroit. Et là, ils décidèrent une règle : *« Plus jamais nous ne demanderons rien aux hommes. Nous vivrons entre nous. Et si un jour, l'un de nous doit partir, qu'il laisse sa place à un autre, pour que jamais notre peuple ne meure. »* Depuis ce jour, dit Marceau, la forêt veille. Elle choisit ses enfants. Elle laisse parfois un bébé au pied du vieux chêne. On ne sait jamais d'où ils viennent. On les trouve, on les aime, et ils deviennent des enfants des bois. Et puis un jour, ils disparaissent. Pas morts. Transformés. Certains deviennent vent. D'autres racines. Et d'autres... réapparaissent un jour en tant qu'adultes, dans les villes, sans savoir vraiment qui ils sont. Vous croyez que c'est des contes. Moi j'dis que c'est la mémoire qu'on n'ose plus écouter, conclut Marceau.

Il se leva. La cheminée craquait doucement. Personne n'osa rire. Car dans un coin de la salle, un garçon de huit ans pleurait doucement. Il ne savait pas pourquoi. Mais quelque chose, dans cette histoire, lui appartenait.

La chanson

Les enfants des bois

*(Chanson traditionnelle)*

(Refrain)

Nous sommes nés dans les bois

On est heureux comme ça, et pis voilà.

Nous on n'a pas d'papa

Nous on n'a pas d'maman

On vit très bien comme ça

C'est nous les enfants des bois.

(Couplets)

Je me lève quand j'ai faim,

Je grignote un bout d'pain,

Je bois l'eau des ruisseaux

Et je dors sous les roseaux.

C'est moi, Vincent des bois,

Je dessine tout en bas,

Des histoires sur les troncs,

Et les arbres me répondent.

Moi j'suis Hugo le malin,  
Je fabrique de mes mains,  
Des arcs et des tambours  
Et des pièges pour l'amour.

Moi c'est Gros Bouton rieur,  
J'ai des miettes dans le cœur,  
Des trésors dans mes poches  
Et des rêves dans les roches.

Je suis Liane, je grimpe haut,  
Je dors entre deux rameaux,  
Le vent me chante des mots  
Que j'oublie jamais trop tôt.

Et moi j'suis P'tit Bouton,  
Je râle quand j'ai pas raison,  
Mais j'suis fidèle comme une pierre  
Qu'on garde cachée sous la terre.

(Pont chanté en canon)

On n'fait pas de bruit

Mais la forêt sait

Quand un enfant fuit

Elle le reconnaît

Elle ouvre ses bras

Et ne juge pas

(Refrain final)

Nous sommes nés dans les bois

On est heureux comme ça, et pis voilà.

Un jour on s'en ira

Mais on oubliera pas

Qu'on a grandi tout droit

Dans l'ombre des grands bois.

Autre version

Les petits du chêne

*(Chant des enfants perdus... ou retrouvés)*

Couplet 1

On n'a pas d'maison,

Pas d'clé dans l'poignet,

Juste des chansons

Et nos pieds mouillés.

On dort sous les branches,

On rit dans le vent,

On vit dans le silence

Des arbres vivants.

Refrain

Nous sommes les petits du chêne,

On vit cachés, on vit tout droit.

Sans parents, sans loi, sans pourquoi,

Mais heureux comme ça,

Oui, heureux comme ça.

Couplet 2

On mange des mûres,

On boit l'eau du ciel,  
Le temps n'est pas dur  
Quand la lune est belle.  
On grimpe, on s'élançe,  
On joue à l'écho,  
On parle aux racines  
Et aux escargots.

#### Refrain

Nous sommes les petits du chêne,  
On vit cachés, on vit tout droit.  
Sans parents, sans loi, sans pourquoi,  
Mais heureux comme ça,  
Oui, heureux comme ça.

#### Pont (plus doux, murmuré)

Si tu nous vois un soir brumeux,  
Ne crie pas trop, sois curieux.  
Regarde bien dans le feuillage :  
Un œil d'enfant, une ombre sage.  
On ne mord pas, on s'enfuit,  
Mais parfois... on reste la nuit.

Refrain final (plus lent, en chœur)

Nous sommes les petits du chêne,

Pas perdus, non, juste là-bas.

Un jour on partira, tout bas...

Mais on reviendra,

Oui, on reviendra.

## La nuit éclatée

Madame Léonie se réveilla en sursaut, le cœur tambourinant comme s'il s'était mis à courir seul. Il n'était pas encore cinq heures. Le couloir résonnait de pas précipités, de chuchotements angoissés, de bruits de portes qui claquaient. Elle tendit l'oreille, s'arracha à la tiédeur de ses draps amidonnés, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers la porte.

Avant même qu'elle ne l'ouvre, quelqu'un frappa.

— Madame Léonie ? C'est Émilie... Il faut... il faut que vous veniez. Il y a un problème.

La directrice ouvrit lentement. Le visage de la surveillante de nuit était blême, les yeux ronds comme deux pierres claires.

— Parlez.

— Des lits... vides. Plusieurs. Les enfants... on ne les trouve pas.

Madame Léonie, sans répondre, attrapa sa canne, fixa la surveillante d'un regard qui n'admettait aucune réplique, puis descendit les escaliers à une vitesse surprenante pour son handicap. Le réfectoire était allumé. Une dizaine d'enfants y étaient regroupés, certains encore en pyjama, d'autres blottis les uns contre les autres.

— Que tout le personnel se présente immédiatement, dit-elle d'une voix dure, presque tranchante. Et qu'on fasse un décompte. Chambre par chambre. Nom par nom.

Les employés s'activèrent. Une, deux, trois surveillantes se mirent à parcourir les couloirs, armées de carnets et de lampes torches. Les portes claquaient. On interrogeait. On vérifiait deux fois. Trois fois.

À sept heures, dans la lumière pâle du petit jour, le verdict tomba :

— Huit enfants. Huit lits vides. Et pas une seule trace.

Madame Léonie ne répondit pas immédiatement. Elle regarda le sol comme s'il allait lui répondre. Puis, lentement, elle redressa la tête.

— Rassemblez les dossiers. Tout ce que nous avons sur eux. Ce soir, je veux un rapport complet, net et précis. Et d’ici là, fouillez. Fouillez chaque placard, chaque soupirail. Vérifiez les caves, les toits, le moindre recoin.

Elle claqua des doigts. Deux surveillantes prirent des notes. Un agent d’entretien partit vérifier les grilles. La journée passa dans un brouillard nerveux. On fouilla, on interrogea les enfants restants. On tenta de comprendre. Un ou deux parlèrent, mais leurs mots n’avaient ni cohérence ni direction. Il y avait eu du mouvement, oui. Des ombres dans les couloirs. Une porte entrouverte. Un souffle dans la nuit.

Madame Léonie ne mangea pas. Ne s’assit pas. Ne parla que pour ordonner.

À dix-sept heures, les services sociaux furent prévenus. À dix-neuf heures, un gendarme passa, l’air accablé, repartit avec quelques notes. Mais aucune piste, aucune alerte, aucune trace. Rien.

À vingt heures, la lumière du jour s’effaçait. L’institut semblait plus grand que d’habitude. Plus vide. Plus froid.

Dans son bureau, Madame Léonie, droite comme un pieu, lut les rapports.

— Ils ne reviendront pas, dit-elle enfin, à voix basse.

La phrase n’était pas une plainte. Ni un regret. C’était un constat. Dur. Minéral. Elle referma le dossier. Elle posa les mains à plat sur le bureau. Et elle resta là longtemps, comme figée. Comme si dans cette nuit-là, quelque chose en elle aussi avait disparu.

## Le retour à la grotte

Le chemin du retour se fit en silence. Pas parce qu'on leur avait dit de se taire. Mais parce que tous comprenaient, dans leur chair, qu'ils étaient en train de vivre quelque chose d'interdit, d'immense, de fragile. Martin ouvrait la marche. Il tenait Lily dans ses bras, légère comme une feuille mouillée. Elle respirait mal, mais elle était là. Une main agrippée à son col. Un œil mi-clos sur la lune. Autour d'eux, les enfants avançaient à pas feutrés. Certains n'avaient jamais vu autant d'arbres. D'autres n'avaient jamais vu d'étoiles. La forêt, elle, restait silencieuse. Comme si elle les testait.

Quand ils atteignirent la grotte, l'aube commençait à gratter l'horizon. La lumière était douce, bleutée, presque irréaliste. P'tite Liane les aperçut en premier. Elle surgit des fougères, bouche bée, yeux écarquillés.

— Martin ?!

Il hocha la tête. Puis, un à un, les anciens enfants des bois sortirent de leurs cachettes, encore engourdis, encore incrédules. Jean. Hugo. Bout d'bois. Vincent. P'tit Bouton. Gros Bouton. Ils ne posèrent pas de questions. Ils regardèrent. Ils comprirent. Et ils se mirent à ouvrir les bras. À faire de la place. À réchauffer des mains. À tendre des couvertures. À redevenir ce qu'ils avaient toujours été : des accueillants. Mais très vite, les regards se tournèrent vers Lily.

Elle avait été déposée sur un tapis de mousse au fond de la grotte. Elle était brûlante. Elle délirait à voix basse. Jean s'agenouilla près d'elle, toucha son front.

— Elle a trop attendu. Trop encaissé.

— Elle va mourir ? demanda Chloé.

Silence. Jean fouilla dans une besace, en sortit des feuilles séchées, une racine noire, un petit bocal d'eau de pluie.

— Pas si on agit maintenant.

Le reste du jour fut suspendu. Personne ne joua. Personne ne mangea vraiment. Tous restèrent autour de la grotte, comme un cercle de silence et de souffle.

Martin ne quittait pas sa sœur du regard. Il tenait sa main. Il récitait des souvenirs à voix basse, des anecdotes, des grimaces, des recettes de soupe. Comme pour l'attacher au monde par des fils invisibles. Les autres enfants, les nouveaux, observaient. Ils ne disaient pas encore qu'ils comprenaient. Mais leurs corps avaient commencé à changer. Leurs visages s'étaient détendus. Leurs regards, rallumés. La forêt, doucement, les prenait.

Ce fut au crépuscule que Lily ouvrit les yeux. Elle cligna plusieurs fois. Puis murmura :

— On est rentrés ?

Martin sourit, les larmes aux yeux.

— Oui. Tu es chez toi.

Elle voulut parler, mais sa voix s'éteignit dans un soupir.

— Tu n'as pas à dire quoi que ce soit, reprit Martin. On sait. On est là. Tu n'es plus seule.

Et cette nuit-là, dans la grotte, ils allumèrent un feu. Pas pour se réchauffer. Mais pour fêter le retour d'une sœur. Et, autour du feu, les enfants, anciens et nouveaux, se mirent à fredonner une chanson. Une vieille comptine reprise par Vincent, réinventée par P'tite Liane, murmurée par Chloé. Une chanson simple. Une chanson vraie.

Nous sommes les enfants des bois...

On est heureux comme ça...

Et pis voilà.

## Préparer les nouveaux

Le lendemain de leur fuite, au petit matin, la forêt était baignée d'une lumière dorée. Le feu s'était éteint dans la grotte, mais la chaleur restait. Les enfants dormaient encore, roulés dans des capes, contre des sacs de feuilles, des coussins de fortune. Martin, lui, ne dormait pas. Il était assis à l'entrée de la grotte, les jambes croisées, le regard perdu dans les branches hautes. Il avait veillé toute la nuit. Non par devoir, mais par instinct. Quand le soleil toucha enfin le bord de la clairière, il se leva doucement. Il se tourna vers les enfants endormis, et il appela : « *Levez-vous. C'est aujourd'hui qu'on commence* ». Ils sortirent un à un, encore lourds de sommeil.

Les anciens savaient déjà. Les nouveaux comprenaient que quelque chose allait se passer. Ils formèrent un cercle dans la clairière. Les branches au-dessus d'eux filtraient la lumière. L'air sentait la mousse et la cendre fraîche. Martin attendit que tous soient là. Puis il parla. D'une voix calme. Simple. Claire.

— Ce que vous avez fait e, quittant votre prison, c'est grand. Mais ce n'est que le début.

Les enfants ne disaient rien. Ils écoutaient.

— Ici, vous n'êtes pas dans une école. Il n'y a pas de professeur. Pas de punition. Pas de murs. Mais il y a des règles. Pas écrites. Pas imposées. Transmises.

Il fit une pause. Regarda chacun dans les yeux.

— Ces règles, elles existent depuis longtemps. On ne sait pas depuis quand. Mais elles nous ont permis de rester libres. Et surtout, de rester vivants. Nous ne savons pas depuis quand la communauté des enfants des bois existe. Il n'y a aucune trace, aucun texte, aucun témoignage qui en marque l'origine. Pas même une légende. Rien d'autre qu'une impression ancienne, suspendue dans la mémoire de ceux qui grandissent ici. Nous ne savons pas d'où nous venons. Aucun de nous n'a de souvenir clair de ses parents. Aucun visage, aucun prénom, aucun départ. C'est comme si nous étions nés directement à la lisière des branches. Et pourtant, nous savons que ce n'est pas le cas. Nous savons, car certains arrivent encore. Des enfants très jeunes, parfois à peine capables de marcher. Un an, peut-être, jamais moins, mais rarement plus. Ils arrivent seuls. Et pourtant, nous les attendons. Nous les sentons. Par instinct. Comme

---

si une fibre secrète vibrait dans nos cœurs au moment précis où un nouvel être s'approche. Et nous savons alors que le cercle doit s'ouvrir, que la grotte doit s'agrandir, que les bras doivent s'élargir. Mais ce que nous ignorons aussi, c'est comment les tout premiers enfants ont survécu. Avant nous. Ceux du tout début. Ceux qui ont découvert la forêt, les règles, les sources, les pièges. Comment ont-ils su ? Comment ont-ils compris qu'il fallait se couvrir de mousse ? Boire l'eau de pluie ? S'enrouler à plusieurs pour dormir ? Peut-être ont-ils été aidés. Par des adultes ? Des animaux ? Des esprits ? Nous ne savons pas. Mais cela semble logique. Quelqu'un a dû les guider, au moins un temps. Car il est presque impossible, même pour un enfant courageux, de survivre seul dans la forêt sans apprendre. Et c'est cela que nous savons avec certitude : tout ici a été appris. Longuement. Doucement. Et chaque génération a transmis ses gestes, ses savoirs, ses silences. Nous avons hérité de cette science fragile, tissée d'erreurs et de miracles. Nous ne savons pas tout. Mais nous savons l'essentiel : accueillir, protéger, transmettre. Et c'est peut-être cela, la vraie origine. Et si je peux ajouter une chose. Dit Martin, alors que le feu avait été rallumé et crépitait encore faiblement devant la grotte : C'est ceci : je crois, mais ce n'est qu'une supposition, que nous avons un sens supplémentaire. Quelque chose de discret, d'ancien, de presque invisible, mais réel. Un sens que les adultes n'ont plus. Nous l'appelons parfois l'intuition, ou l'instinct. Mais c'est plus profond que cela. C'est cette chose en nous qui nous pousse à tourner la tête au bon moment, à prendre le bon chemin, à tendre la main avant même de comprendre pourquoi. C'est cela qui nous lie les uns aux autres, qui nous permet de sentir un danger sans le nommer, ou de reconnaître un frère sans l'avoir jamais vu. Ce n'est pas de la magie. C'est une capacité oubliée. Une mémoire animale, végétale, humaine — toutes à la fois. Elle n'est pas spectaculaire. Elle ne sauve pas toujours. Mais elle guide. Et ceux qui l'écoutent savent. Je crois que c'est cela, au fond, qui fait de nous les enfants des bois. Pas seulement le lieu, pas seulement l'abandon, mais cette présence intérieure. Ce murmure qui ne s'éteint jamais.

Il leva une main.

— La première loi, c'est : *"On reste ensemble, tant qu'on en a besoin."*

Il regarda Chloé.

— Ici, personne n'est seul. Tu arrives seul, peut-être. Mais tu ne le restes pas.

Il se tourna vers un garçon au regard méfiant.

— On ne pose pas mille questions sur ton passé. Tu es là. C'est assez. Ton nom, c'est celui que tu choisis. Et si tu veux le changer demain, tu peux. La deuxième loi, c'est : *"Quand tu es prêt, tu dois partir."*

Un murmure courut dans le cercle.

— Oui, partir. Car ici, on ne garde pas les enfants toute une vie. La forêt n'est pas une prison. C'est un refuge, un passage. On reste tant qu'on en a besoin. Puis on part, pour laisser la place à d'autres.

Il regarda Gros Bouton, qui avait les yeux brillants.

— Ça fait peur, je sais. Mais partir, ce n'est pas disparaître. C'est semer ailleurs ce qu'on a appris ici. La troisième loi, c'est : *"On protège la forêt, et elle nous protège."*

Il se leva. Marcha lentement autour du cercle.

— La forêt n'est pas un décor. C'est une personne. Une grand-mère. Une maison. Un cœur. On ne casse pas ses branches pour rien. On ne hurle pas n'importe où. On ne marche pas dessus sans dire merci.

Il montra l'arbre géant au fond de la clairière.

— Cet arbre-là, c'est lui qui nous connaît tous. Il garde nos secrets. Il nous appelle parfois, quand un nouveau doit venir. On l'écoute.

— La quatrième loi, c'est : *"Chacun a sa place, et personne ne commande."*

Il se tourna vers les anciens.

— Jean soigne. Hugo construit. Liane grimpe. Gros Bouton nourrit. Vincent dessine. Lily raconte.

Il sourit.

— Et moi, je transmets. C'est tout. Je ne suis pas chef. Je suis juste celui qui en a vu un peu plus.

Il se tourna vers les nouveaux.

— À vous de trouver votre place. Peut-être que tu es bon pour écouter. Peut-être que tu sais allumer un feu. Peut-être que tu fais rire. Cherche. Tu verras. La dernière loi, c'est la plus simple : *"On aime."*

Il s'agenouilla.

— Ça ne veut pas dire qu'on est parfaits. Qu'on se fait toujours des câlins. Mais ici, on n'abandonne personne. Même si tu cries. Même si tu pleures. Même si tu restes trois jours sans parler. Tu es aimé.

Le silence qui suivit fut total. Pas pesant. Profond. Comme un puits. Les enfants ne bougeaient pas. Certains pleuraient sans bruit. D'autres souriaient sans s'en rendre compte. Un garçon, à peine réveillé, glissa sa main dans celle de sa voisine. Et alors Martin fit le geste final. Il sortit un petit objet de sa poche. Un livre de toile, relié de ficelles, couvert de boue et de feuilles séchées.

— *C'est le livre des bois.* Il n'y a pas de texte dedans. Juste des dessins, des marques, des empreintes. Chaque enfant qui passe ici y laisse quelque chose.

Il le tendit à Chloé.

— Tu es la première à l'ouvrir aujourd'hui. Pas pour écrire. Pas encore. Juste pour le sentir.

Elle prit le livre dans ses mains. Et tout doucement, elle sourit. Ce jour-là, les enfants restèrent longtemps dans la clairière. Ils parlèrent peu. Mais tous savaient, au fond d'eux, que quelque chose d'irréversible avait eu lieu. Ils étaient devenus enfants des bois.

## Le livre que l'on n'oublie jamais

C'était un petit livre, à peine plus grand qu'une main ouverte. Il n'avait pas de titre sur la couverture, pas de nom, pas de décor. Juste une toile rêche, marron grisée, usée par le temps, tissée à partir d'écorce de bouleau séchée et de brins d'ortie écrasés.

À sa reliure, trois fines ficelles de chanvre, tressées à la main, dont l'une comportait encore une perle de bois gravée d'un symbole oublié : un œil, ou peut-être une graine.

Le livre sentait la sève, la cendre froide, et quelque chose d'inexplicable... un parfum de secret. Il avait été fabriqué avant l'époque de Grenouille, peut-être même bien avant. Personne ne savait vraiment. Certains disaient que c'était Jean qui avait commencé à le lier, au tout début, avec des feuilles cousues à la main et un morceau de cuir trouvé près d'un ancien relais de chasse.

D'autres disaient que le livre existait depuis toujours, et qu'il se reconstruisait tout seul à chaque génération, comme les nids des oiseaux. Une chose était certaine : il n'y en avait qu'un. Les pages étaient toutes différentes. Certaines faites de papier recyclé, trouvé dans un sac abandonné. D'autres taillées dans des feuilles de chêne épaisses, renforcées par une mixture de résine et de charbon de bois. Quelques-unes, les plus anciennes, étaient même en tissu usé, presque effiloché, comme des lambeaux de chemise d'enfant. Et à l'intérieur... pas de texte long. Seulement des traces. Des empreintes de doigts. Des dessins au charbon de bois. Des petits mots tremblants. Des pétales collés. Des plumes ficelées. Des morceaux de ficelles, des croquis de cachettes, des plans secrets, des visages tracés à la hâte. Chaque enfant qui passait par la grotte laissait une trace. Pas une obligation. Une offrande.

— “Pas pour raconter ta vie,” avait dit Martin un jour, “mais pour dire que tu as existé ici. Que la forêt t'a connu. Qu'on ne t'oubliera pas.”

Le livre ne sortait jamais de la grotte. Il était gardé dans une petite cavité taillée dans la roche, recouverte d'une pierre plate. On le consultait à voix basse. On ne le lisait pas vraiment : on l'écoutait. Il crépitait sous les doigts. Il frémissait parfois, quand une page contenait un souvenir trop fort. Un jour, Lily avait dit en le tenant :

— “On dirait qu’il respire.”

Et personne ne l’avait contredite. Ce livre était aussi le seul lien entre les générations. Les anciens y voyaient les marques de ceux qui étaient partis. Certains y retrouvaient les noms qu’ils avaient oubliés. Une signature en forme d’étoile. Une feuille qu’on avait collée en silence. Un visage d’enfant, aux yeux trop grands. C’était un tombeau et un berceau. Un journal et une prière. Et pour Martin, c’était plus que ça encore. C’était la preuve que leur monde avait existé. Que ce qu’ils avaient vécu ensemble n’avait pas été un rêve. Que les enfants des bois, même s’ils partaient un jour, laissaient une racine derrière eux.

Quand Chloé ouvrit le livre pour la première fois, elle n’osa pas tourner les pages. Elle posa simplement ses doigts sur la première. Ferma les yeux. Et murmura :

— “Il est chaud.”

Martin hocha la tête.

— C’est qu’il te reconnaît.

Et ce soir-là, autour du feu, le livre circula. De main en main. De silence en silence. Et dans l’air de la grotte, une chose se mit à flotter, imperceptible : Le souvenir d’un monde qu’on n’enseigne nulle part, mais qu’on retrouve toujours, quand on sait écouter les feuilles.

## Là où rien ne se perd

La nuit était tombée, paisible, ronde. La forêt avait retrouvé son souffle lent. La grotte somnolait doucement, emplie de soupirs d'enfants endormis, de rêves murmurés dans les couvertures. Le feu crépitait encore faiblement, veillant à sa manière. Martin, lui, était resté éveillé. Lily, couchée sur une couche de mousse et de tissus, ouvrait les yeux par intermittence. Elle allait mieux. Elle avait recommencé à manger un peu. À boire. À sourire. Mais son corps était encore lourd, et ses pensées flottaient. Martin s'était assis à côté d'elle, le dos appuyé contre la paroi d'une roche. Il ne disait rien. Il était là. C'était suffisant. Lily tourna la tête vers lui.

— Tu ne dors pas ?

— Je t'écoute respirer.

Elle sourit, faible.

— Tu faisais déjà ça quand j'étais bébé, tu te souviens ?

— Je me souviens de tout.

Un silence tendre s'installa.

— Je croyais que t'allais pas venir, dit-elle après un moment.

— Moi aussi, j'ai cru te perdre. Et puis la forêt m'a dit que t'étais pas loin.

— La forêt parle ?

— Elle ne crie jamais. Mais elle parle.

Lily ferma les yeux.

— J'ai eu peur... là-bas, à l'institut. Pas de ce qu'ils faisaient. Mais de t'oublier. De plus me souvenir de ta voix. De tes bras. De la mousse sous mes pieds. J'ai cru que j'allais devenir comme eux.

— Tu n'aurais pas pu. Même si tu voulais.

— Pourquoi ?

Martin se pencha, posa son front contre le sien.

— Parce que t'es une enfant des bois, Lily. C'est pas une étiquette. C'est dans ta façon de regarder les cailloux. De parler aux escargots. De dessiner des portes sur les troncs. T'aurais pu rester enfermée cent ans, ça serait resté là. Dans toi. Elle roula un peu pour se rapprocher de lui.

— Et toi, t'as changé !

— J'ai dû faire le chef. J'aime pas ça.

— T'as été bien.

— J'ai eu peur aussi.

— De quoi ?

Il mit longtemps à répondre.

— De t'avoir perdue. Et que si je te retrouvais pas, ce serait moi qui me perdrais.

Ils restèrent là, l'un contre l'autre, sans bouger.

Puis Lily reprit :

— Tu crois qu'on pourra rester ici, tous ensemble ? Même les nouveaux ?

— Un temps. Pas toujours. Tu le sais.

— Oui. Mais j'aimerais qu'on reste un peu... longtemps. Juste pour apprendre leurs rires, leurs façons de dormir. Pour qu'ils deviennent comme nous.

— Ils sont déjà comme nous. Il leur faut juste le silence pour l'entendre.

Lily se mit à chantonner doucement la chanson « Les petits du chêne ». Martin la suivit, en chuchotant. Ils ne chantaient pas pour se distraire. Ils chantaient pour se souvenir. Pour que le monde n'oublie pas ce qu'ils avaient vécu. Ce qu'ils étaient. Quand la chanson se termina, Lily demanda :

— Tu te souviens de Grenouille ?

— Tous les jours.

— Tu crois qu’il pense à nous ?

— Pas avec la tête. Mais avec le ventre. Il se lève parfois, sans raison, le cœur battant. Il ne sait pas pourquoi. Mais c’est pour nous.

Elle ferma les yeux.

— J’aimerais qu’il revienne.

— Peut-être qu’un jour... c’est nous qui irons le retrouver.

Un long silence. Puis, dans l’obscurité, la voix de Martin, très basse :

— Tu sais, j’ai rêvé un jour que j’étais devenu grand.

— C’était bien ?

— C’était triste. J’étais propre, poli, je parlais dans des salles carrées. Mais je ne me souvenais plus de ton nom.

Lily ne répondit pas. Elle prit simplement sa main, la serra très fort. Et dans ce geste, il y avait tout ce qu’ils n’avaient pas besoin de dire. La nuit continua doucement. Le feu s’éteignit. Les rêves dans la grotte s’enlacèrent. Et la forêt, là dehors, souriait. Car elle savait que tant que ces deux-là étaient ensemble, le monde ne pouvait pas totalement basculer.

## Là où les souvenirs remontent

Depuis plusieurs nuits, Maurice Duvallon faisait le même rêve. Il marchait pieds nus dans une forêt sans fin, vêtu d'une chemise trop courte, les cheveux collés à son front par la sueur. Il avait dix ans. Peut-être moins. Il marchait sans but, mais il n'avait pas peur. Il suivait une voix. Une voix d'enfant. Et à chaque fois, juste avant de la rattraper, il se réveillait.

Francine aussi avait changé. Elle passait de longues heures au jardin, à trier les feuilles tombées comme on trie des souvenirs. Elle se parlait tout bas, parfois, comme si elle répétait des noms oubliés. Un matin, elle ouvrit une vieille malle dans le grenier. Elle y trouva des objets de son enfance. Des cartes. Une boîte de fèves. Un mouchoir brodé. Et un petit caillou peint, en forme de cœur. Rouge, mais usé. Dans un coin, très discrètement, on pouvait lire, au crayon effacé : "À Francine, pour qu't'oublies jamais". Elle ne se souvenait pas de l'avoir reçu. Mais ses doigts, eux, s'en souvenaient.

Depuis le retour de l'institut, les Duvallon ne s'étaient pas adressés de reproche. Ils s'étaient tus. Mais leur silence n'était plus sec, ni dur. Il était habité.

— Tu crois qu'elle est encore là-bas ? demanda Francine un soir.

— Non.

— Tu crois qu'elle est...

— Je crois qu'elle est retournée là où elle devait être.

Francine le regarda. Ce n'était pas un reproche. Pas une accusation. C'était une ouverture.

— J'ai rêvé d'elle, dit-elle doucement. Elle était dans une clairière, avec d'autres enfants. Et il y avait... un livre. Un petit livre qu'elle ouvrait et qui brillait. Et toi... tu pleurais.

Maurice baissa les yeux.

— J'ai rêvé de ça aussi.

Un long silence.

Puis il ajouta :

— Il y avait un arbre. Immense. Je crois que j’y suis déjà allé. Quand j’étais petit.

Francine haussa légèrement les sourcils.

— Tu penses à ce que je pense ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus ce qui est un souvenir ou un rêve.

Elle s’approcha. Lui prit la main.

— Peut-être que les deux sont vrais. Peut-être qu’on a oublié quelque chose d’essentiel. Quelque chose d’avant les papiers, les horaires, la vie bien rangée.

— Quelque chose d’enfoui.

— Quelque chose qu’elle est venue réveiller.

Ils descendirent au jardin. Le soleil tombait doucement derrière la colline. La lumière baignait les arbres. La forêt semblait respirer plus près qu’avant. Francine se pencha vers le petit autel de Lily, toujours là. Intact. La noisette. Le bouton de chemise. La plume. La pierre. Elle ajouta le caillou peint, celui du grenier. Et doucement, elle murmura :

— On n’a pas oublié.

Maurice s’approcha à son tour. Il regarda l’orée de la forêt. Il ne bougea pas. Mais dans son cœur, un mouvement ancien se réveilla. Il se revit. Tout petit. Un garçon avec une cabane entre les racines. Une fille qui riait sans dents. Une chanson étrange dans la gorge. Un feu de bois qui n’avait pas de fumée. Et alors il dit, tout bas :

— Francine... et si...

— Oui ?

Il hésita.

— Et si on était comme eux ?

Francine ne répondit pas tout de suite. Puis, avec un sourire très lent, très doux :

— Peut-être qu’on l’a été.

Et peut-être... qu’on peut encore s’en souvenir.

Cette nuit-là, aucun d'eux ne dormit vraiment. Ils ne parlèrent pas. Mais ils sortirent une vieille lampe. Ils mirent de bonnes chaussures. Et à l'aube... Ils prirent le chemin de la forêt. Quand Lily était arrivée chez eux, Maurice avait cessé de parler de son side-car. Pas parce qu'il en avait honte. Mais parce qu'il sentait que ce monde-là, l'enfant des bois et l'homme au side-car, ne s'étaient pas encore reconnus. Mais maintenant, alors qu'il marchait avec Francine dans la forêt, quelque chose montait en lui : une image, fugace, de son side-car, bleu et poussiéreux, laissé derrière, attendant un départ qui n'aurait pas lieu. Il s'arrêta net. Francine le regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ferma les yeux.

— J'ai oublié quelque chose d'important.

— Ton side-car ?

— Non... dit-il lentement. Ce qu'elle voulait me dire.

Francine lui sourit.

— Alors écoute-la. Elle ronronne encore en toi.

Et dans un souffle, Maurice comprit. Le BMW R-71, avec ses gants de cuir, ses sacoches pleines de vent, son vrombissement ancien, avait toujours été un souvenir de liberté qu'il n'arrivait pas à nommer. Et maintenant qu'il marchait vers les enfants des bois... Il savait. Il l'avait toujours su.

Ils partirent à l'aube, sans bruit, sans bagage. Maurice avait mis ses vieilles chaussures de randonnée, celles qu'il n'avait jamais vraiment usées. Francine portait un sac léger, dans lequel elle avait glissé un pull chaud, une lampe, et le petit caillou peint qu'elle avait retrouvé au grenier. Ils n'échangèrent presque aucun mot. Le portail grinça doucement derrière eux, puis la maison disparut, avalée par les fougères et les chênes. Maurice pense à Francine, bien qu'elle soit proche de lui. Lorsqu'elle lui a parlé de Lily, et du malaise qu'elle ressentait, il a d'abord résisté. Puis il a cédé. Pas par faiblesse. Parce qu'au fond de lui, il savait qu'elle avait raison. Maurice Duvallon ne croit pas aux contes. Mais depuis quelque temps, il doute de plus en plus de ce qu'il croyait certain. Et dans la forêt, alors qu'il avance aux côtés de Francine, il

ne cherche pas à retrouver Lily, ni même un sens. Il cherche ce qu'il a perdu sans savoir qu'il le possédait. Et peut-être, juste peut-être... qui il a été, avant qu'on lui donne un numéro.

La forêt, au début, semblait la même. Celle de leurs promenades tranquilles, de leurs conversations sur la mousse, de leurs thermos de thé. Mais très vite, quelque chose changea. Le sol devenait plus meuble. L'air, plus humide. Les bruits de la ville, même les plus lointains s'étaient dissous.

Maurice s'arrêta au bout de quelques mètres. Il tourna la tête vers Francine.

— Tu entends ?

— Rien.

— Justement.

Un silence vrai, profond, ancien. Pas celui de la nuit. Celui de l'en-dedans. Celui que Maurice avait toujours fui.

Ils continuèrent à marcher. Lentement. À mesure qu'ils avançaient, les arbres semblaient changer de forme. Pas radicalement. Mais subtilement. Leurs troncs étaient plus larges. Leurs feuilles, plus épaisses. Certains avaient des marques. Des entailles. Des nœuds en spirale. Francine s'arrêta devant un frêne au tronc fendu. Elle posa sa paume sur l'écorce, comme on effleure un front chaud.

— J'ai l'impression... d'avoir déjà été ici.

— Moi aussi.

Ils échangèrent un regard, et continuèrent. Un peu plus loin, ils tombèrent sur un sentier à peine tracé, un chemin que personne n'aurait pu voir... sauf eux. Ils l'empruntèrent. Sans réfléchir.

Leurs pieds savaient mieux que leur tête. Au bout de quelques minutes, Maurice ralentit.

— Francine...

— Oui ?

Il montrait quelque chose, là-bas, entre deux arbres. Un amas de pierres couvertes de mousse. Disposées en cercle. Et au centre... un objet presque invisible : un petit morceau de tissu noué autour d'un bâton. Ils s'approchèrent. Francine se pencha. Le tissu était décoloré, presque réduit à des fils. Mais sur l'un d'eux, on distinguait encore une couture maladroite. Un "F". Un point cousu à la main. D'enfant.

Francine porta une main à sa bouche.

— C'est moi.

Ils ne comprenaient pas tout. Mais ils savaient. Quelque part, au fond d'eux, ils savaient qu'ils étaient déjà venus ici. Pas dans cette forêt au sens géographique. Dans cette présence. Cette autre forêt. Celle qu'on ne traverse qu'une fois... ou qu'on oublie dès qu'on en sort.

Maurice s'agenouilla. Il prit dans ses mains un caillou, simple, mais tiède. Il le retourna. Et là, gravé maladroitement, à l'aide d'un clou peut-être ou d'un morceau de silex : un "M". Ils restèrent là, longtemps. Ni heureux. Ni tristes. Juste... remplis.

Puis, la forêt changea de nouveau. Les arbres s'écartèrent un peu. Le sol devint plus doux. L'air se parfuma de feuilles fraîches, de résine, de cendre ancienne. Et dans un léger courant d'air, ils entendirent un son.

Un chant. Lointain. Murmuré. Chanté par des voix d'enfants : « *Nous sommes les enfants des bois... On est heureux comme ça... Et pis voilà...* » Maurice ferma les yeux.

— C'est impossible.

Francine serra sa main.

— C'est notre souvenir. Il ne nous attendait plus.

Ils ne coururent pas. Ils n'appelèrent personne. Ils avancèrent. Et, pour la première fois depuis longtemps, la forêt les laissa passer.

---

## Des pas dans les feuilles

La lumière était tombée. Pas complètement. Mais assez pour que les ombres changent de forme. Dans la clairière, les enfants des bois s'étaient rassemblés autour du feu du soir. Jean préparait une décoction amère pour Hugo, qui s'était tordu la cheville en escaladant une souche trop haute. Vincent gribouillait des silhouettes au charbon sur une pierre plate. P'tite Liane accrochait des feuilles à une ficelle, sans raison, simplement parce que c'était beau. Martin, lui, était immobile. Il ne regardait pas le feu. Il regardait la lisière. Quelque chose avait changé dans l'air. Un souffle venu d'ailleurs, un bruit presque humain, presque oublié. Ce n'était pas la menace. Pas tout à fait. Mais ce n'était pas non plus l'habitude. Il s'était levé, lentement, sans alerter personne. Il avait marché jusqu'au bord de la clairière, en silence. Et là, entre les troncs, il avait vu deux formes humaines. Loin. Avançant avec précaution. S'arrêtant souvent. Se tenant par la main. Pas des chasseurs. Pas des touristes. Pas des parents venus réclamer un enfant qu'ils n'avaient jamais vu. C'étaient eux. Martin n'avait jamais vu Maurice, ni Francine. Mais il les avait devinés. Lily avait parlé d'eux. Elle avait raconté le panier du side-car, le jardin, la soupe, le regard tendre puis effrayé. Elle avait parlé de l'homme qui regrette sans savoir comment dire pardon, et de la femme qui entendait la forêt sans le dire. Et maintenant, ils étaient là. Fatigués. Essoufflés. Un peu perdus, mais profondément droits. Il ne fit aucun geste. Mais les autres enfants l'avaient senti. Un frémissement. Une tension douce, comme un courant dans la mousse. Liane vint le rejoindre. Elle plissa les yeux.

— Des grands.

— Oui.

— Ils cherchent quelqu'un ?

— Ils se cherchent eux-mêmes.

Elle fronça les sourcils, puis regarda les autres.

— On les laisse approcher ?

Martin ne répondit pas tout de suite. Il écouta la forêt. Le bruit des pas. Le froissement des fougères. Le souffle contenu de ceux qui n'osent pas déranger. Puis il dit :

— Pas encore. Juste observer. Comprendre qui ils sont.

Les enfants se dispersèrent dans les feuillages. Silencieux comme des pierres vivantes. Les nouveaux n'avaient pas encore tout compris, mais ils suivaient le mouvement. Chloé s'approcha de Martin.

— Est-ce qu'ils savent qu'on est là ?

— Non. Pas avec la tête. Mais le cœur... peut-être.

Elle hocha la tête.

— Et Lily ?

Martin baissa les yeux vers la grotte.

— Elle dort. Mais je crois qu'elle le sait déjà.

Pendant ce temps, Maurice et Francine continuaient à marcher. Ils s'étaient arrêtés plusieurs fois. Francine avait cru voir une silhouette. Maurice avait entendu une chanson brisée. Mais il n'y avait rien. Rien que le vent. Rien que les feuilles. Rien que les enfants qui savaient se cacher comme personne. Et au-dessus de tout ça, le grand arbre noir, gardien de leurs mémoires, veillait en silence. Et soudain, à la croisée de deux chemins... Un petit objet déposé là volontairement : un bouton. Bleu, légèrement ébréché, posé sur une pierre plate. Francine s'arrêta. Le regarda. Puis tourna la tête vers Maurice.

— C'est un signe.

Il n'eut pas besoin de demander de quoi. Il acquiesça. Et ils comprirent tous les deux que quelqu'un les avait vus. Et que ce bouton, posé là, disait : *"Continuez. Mais doucement. On vous regarde."*

Dans les feuillages, Martin esquissa un sourire. Ils étaient presque prêts. Mais avant d'entrer dans la clairière, il fallait une dernière chose. Que Lily ouvre les yeux.

## Là où le silence respire

Le jour venait de tomber. Pas brusquement, mais comme une nappe qu'on déploie très lentement sur une table pleine de souvenirs. La forêt avait ralenti. Les oiseaux s'étaient tus. Le vent avait fléchi. Et dans la lumière mauve qui glissait entre les troncs, deux silhouettes étaient apparues. Elles marchaient côte à côte, sans se parler, comme deux êtres qui n'avaient plus besoin de mots. Ils s'étaient arrêtés à une cinquantaine de pas de l'entrée de la grotte, au bord d'un monde qu'ils n'étaient pas sûrs d'avoir le droit de retrouver. C'étaient Maurice et Francine.

Ils ne voyaient rien de précis. La mousse avait repris ses droits. Les fougères masquaient l'entrée comme une paupière naturelle. On aurait dit une cavité de roche vivante, un ventre de forêt. Ils savaient que c'était là. Mais ils n'avançaient pas.

Francine avait posé une main sur l'épaule de Maurice. Il était raide. Pas de peur. De tension. Comme si toute sa mémoire s'était condensée dans ses pieds, et qu'il ne pouvait plus les soulever.

— C'est là, dit-il.

— Oui, murmura Francine.

Elle regardait la clairière comme on regarde une maison où l'on a vécu enfant.

— Tu crois qu'ils sont là ?

— Je ne crois pas. Je le sens.

Ils restèrent ainsi, immobiles, comme des statues anciennes plantées au seuil d'un royaume interdit.

Dans la grotte, Lily dormait. Pas un sommeil profond. Plutôt une veille. Un entre-deux. Le corps fatigué, mais l'esprit suspendu quelque part entre deux souffles. Elle frissonna légèrement. Puis, d'un seul coup, ouvrit les yeux. Elle ne se leva pas. Elle ne parla pas. Elle ne bougea pas. Mais elle savait. Quelque chose avait changé. Quelque chose d'extérieur. Et pourtant d'intime. Comme une note de musique qu'on aurait déjà entendue dans un rêve ancien.

Elle tourna la tête vers l'ouverture de la grotte, encore sombre. Elle plissa les yeux. Et elle murmura, presque sans voix :

— C'est eux...

Martin, qui veillait non loin, l'entendit. Il s'approcha lentement. Il s'agenouilla près d'elle.

— Tu parles de qui ?

— Maurice. Francine. Ils sont là.

— Tu en es sûre ?

— Je le sens dans la terre.

Elle posa sa main à plat contre le sol.

— Le sol... il bat plus vite. Comme quand quelqu'un qu'on aime approche.

Martin la regarda longuement. Il savait qu'elle disait vrai. Lily avait ce sens-là, ce sens des fils invisibles. Elle percevait les choses que les autres ne voyaient qu'après-coup.

— Tu veux aller les voir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je veux qu'ils viennent... s'ils osent.

À l'extérieur, le vent se leva légèrement. Il tourna. Il effleura la joue de Francine comme une caresse. Elle cligna des yeux. Puis elle s'avança d'un pas. Maurice tendit un bras, l'arrêta.

— Attends.

Elle se tourna vers lui. Il avait les yeux humides.

— Et si elle ne voulait pas de nous ?

— Alors on ne forcera rien.

— Mais si elle nous attendait... et qu'on ne venait pas ?

Francine prit sa main.

— C'est pour ça qu'on est là. Pour qu'elle voie. Qu'on est venus. Qu'on n'a pas oublié.

Maurice hocha la tête. Une larme roula sur sa joue. Pas une larme d'enfant. Une larme d'adulte qui se souvient. Dans la grotte, Lily ferma les yeux à nouveau. Elle ne voulait pas pleurer. Elle voulait juste sentir leur présence assez longtemps pour que le passé se réchauffe. Et quand elle rouvrit les paupières, le feu au centre de la grotte s'était rallumé tout seul.

Martin regarda sa sœur. Puis il regarda l'entrée. Enfin, il murmura, pour lui-même :

— C'est peut-être le moment, c'est peut-être un autre commencement.

Et dehors, dans le silence du soir, les deux adultes attendaient encore. Pas pour entrer. Pour être invités.

## Conseil sous les racines

Ils s'étaient réunis en cercle, comme toujours quand quelque chose d'important devait être dit. Pas dans la grotte. Pas sous le feu. Mais dans la clairière aux racines, ce lieu un peu à l'écart, où les arbres forment une sorte de voûte naturelle. Le sol y est creux, doux, ancien. Les feuilles mortes y gardent le secret des décisions passées.

Martin s'était tenu au centre du cercle. Autour de lui : Jean, Chloé, P'tite Liane, Bout d'bois, Vincent, Hugo, les nouveaux et les anciens.

Tous savaient déjà pourquoi ils étaient là.

— Ils sont là, dit Martin. À quelques pas d'ici.

Un murmure parcourut le groupe. Pas de peur. Pas de panique. Mais une tension.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Gros Bouton.

— Rien. Ils n'ont rien dit. Ils n'ont pas essayé d'entrer.

Ils se tiennent juste là. Comme s'ils attendaient qu'on les regarde.

— Ils savent qu'on est là ?

— Ils le sentent. Mais ils ne voient rien.

Un silence. Puis Chloé s'avança à son tour.

— Moi je pense... qu'ils ne sont pas venus pour reprendre Lily. Ils sont venus pour se demander s'ils ont encore un droit ici.

— Un droit ? demanda P'tit Bouton. Un droit à quoi ?

— À exister dans la mémoire. À ne pas être oubliés. Peut-être qu'eux aussi ont été comme vous. Peut-être qu'ils veulent savoir si c'est vrai.

— Et si c'est pas vrai ? demanda Hugo. S'ils veulent juste... vérifier ?

Martin répondit calmement :

— Alors on les laissera voir. Mais pas plus.

Chloé tourna la tête vers les autres, Martin dit :

— On doit décider ensemble. Pas pour leur faire plaisir. Mais pour choisir. Comme toujours.

Un long silence s’installa. Puis un à un, les enfants hochèrent la tête.

— Oui, pas pour les accueillir. Pas pour les juger. Mais pour leur permettre, juste un instant, d’être là.

Martin conclut :

— Lily doit sortir la première.

Et dans le silence retrouvé, le feu au centre de la grotte s’inclina doucement, comme un signe d’approbation.

## L'entre-deux

Lily se tenait seule à l'entrée de la grotte. La mousse humide, les ombres hautes, la terre tiède sous ses pieds. Elle n'avait pas peur. Mais son cœur battait fort. Pas d'angoisse. De reconnaissance. Elle les voyait. Francine, droite, les bras croisés sur le ventre. Maurice, un peu penché, comme s'il portait encore trop de silence. Ils ne l'avaient pas vue. Elle fit un pas. Puis un autre. Sans bruit.

Ce fut Francine qui la sentit la première. Elle leva doucement les yeux. Et elle vit la petite forme, fine, encore un peu floue dans la lumière du soir. Elle posa sa main sur le bras de Maurice. Il tourna la tête. Et là, au bord du monde, ils se regardèrent.

Lily s'arrêta à quelques pas d'eux. Ni tout à fait loin. Ni tout à fait près. Elle ne souriait pas. Mais ses yeux n'étaient plus tristes. Maurice avança d'un pas. Il s'arrêta. Puis, d'une voix basse, presque rauque :

— Lily...

Elle ne répondit pas.

Francine s'agenouilla doucement. Elle ouvrit ses bras. Mais ne força pas. Et Lily, très lentement, très simplement, s'approcha. Elle ne sauta pas dans les bras. Elle posa sa tête contre l'épaule de Francine. Et ce geste-là valait toutes les paroles oubliées. Maurice, à côté, laissa tomber sa main sur l'épaule de Francine. Et pour la première fois depuis bien longtemps, il ferma les yeux sans craindre ce qu'il allait ressentir. Ils restèrent ainsi, longtemps. Ni tout à fait dans la forêt. Ni tout à fait hors du monde. En équilibre. Et dans la grotte, au fond, les enfants les regardaient, sans bruit. Ce soir-là, les étoiles arrivèrent un peu plus tôt. Comme pour dire : *Il y a des retrouvailles qui n'ont pas besoin de mots. Juste du courage d'avoir attendu.*

---

## Celui qui veille

Martin ne s'était pas approché. Il ne le ferait pas. Pas encore. Il les voyait, là-bas, dans le halo rose du dernier jour, trois silhouettes à peine dessinées : Lily, blottie contre Francine. Maurice, figé, les mains vides, mais pleines. Et tout autour d'eux, la forêt... immobile, comme si elle retenait son souffle.

Il ne bougeait pas. Il était assis sur un tronc moussu, à la limite du cercle de la clairière. Un endroit d'ombre et d'observation. Son lieu à lui. Il savait que ce moment devait arriver. Qu'un jour ou l'autre, quelqu'un reviendrait. Quelqu'un de ce monde d'en face. Mais il ne pensait pas que cela ferait si peu de bruit. Pas de cris. Pas de reproches. Pas de discours. Juste une main posée sur une épaule. Et pourtant, tout en lui vibrait. Un soulèvement lent. Une peur douce. Un déséquilibre.

Il se rappelait Lily, enfant de vent et de lumière, arrivée dans la grotte comme on tombe d'un rêve. Elle parlait trop vite. Elle croyait encore aux mots qu'elle disait. Elle avait amené avec elle des gestes différents, des questions, des rires trop francs. Et maintenant, elle s'était tue. Mais ce silence n'était pas une perte. C'était une attente qui avait été comblée. Martin le comprenait. Mais il ne le ressentait pas comme elle. Parce que lui ne savait pas s'il ne pourrait jamais poser sa tête sur une épaule. Il pensa à Maurice. À cet homme gris, cet homme droit, qui s'était un jour approché de leur monde sans le comprendre, puis avait reculé, effrayé par ce qu'il avait touché. Et maintenant... il revenait. Il revenait avec un regard plus lourd, mais moins fermé.

Et Francine... Ah, Francine.

Martin ne la connaissait pas. Mais il sentait que cette femme-là avait quelque chose de juste en elle. Quelque chose de stable. De clair. Peut-être même... de proche. Et alors, une pensée étrange le traversa. « *Et si moi aussi, un jour, je devais partir ? Et si, au bout de la forêt, quelqu'un m'attendait ?* » Il rejeta aussitôt cette idée. Mais elle laissa une trace, comme une goutte d'eau tombée sur une braise. Il ne pouvait pas quitter la grotte. Pas encore. Pas tant que tous les autres n'étaient pas à l'abri. Pas tant que ceux qui n'avaient pas encore grandi avaient besoin de lui pour croire qu'ils pouvaient rester. Martin était le pont. Il le savait. Et les

ponts... ne portent pas, ils traversent. Mais ce soir-là, assis dans l'ombre, il sentit pour la première fois le vertige du bord. Ce moment minuscule où l'on ne sait plus si on appartient aux arbres ou aux routes. Aux voix d'enfants ou aux voix d'hommes. Il ne pleura pas. Mais il resta longtemps là, sans bouger. Comme un veilleur de cendre. Comme un frère resté derrière. Et dans ses yeux, une lueur flottait. Pas de jalousie. Pas de regret. Mais de l'amour. Et une inquiétude qu'il n'aurait jamais le droit de formuler. Car parfois, quand on aime fort, on se contente de regarder l'autre rentrer. Et de rester dehors. Pour veiller jusqu'au matin.

## Le nom sous la mousse

Il faisait nuit, mais une nuit douce, une nuit sans menace, une nuit pleine de bruissements apaisés. Francine était restée auprès de Lily, dans la clairière, autour du feu que les enfants avaient discrètement ravivé. Les rires étaient revenus, légers, timides, comme des oiseaux qu'on apprivoise à la main. Mais Maurice, lui, s'était écarté. Pas pour fuir. Pas par solitude. Parce que quelque chose l'appelait. Un souvenir sans nom, un frisson ancien, un besoin de retrouver ce qu'il ne savait pas encore avoir perdu.

Il avait vu, un peu plus loin, dans l'ombre, une silhouette assise seule, le dos contre un tronc, les genoux relevés, les bras croisés. Martin. Il n'avait pas osé l'aborder tout de suite. Il avait observé. Puis, comme poussé par une évidence intérieure, il s'était avancé.

— Est-ce que je peux m'asseoir ?

Martin leva la tête. Il ne fut pas surpris. Il ne sourit pas. Mais il hocha la tête, simplement.

— Si vous ne faites pas de bruit.

Maurice s'assit doucement, à un mètre de lui, de biais. Le silence se réinstalla. Mais ce n'était pas un silence vide. C'était un silence de forêt. Un silence de reconnaissance. Ils restèrent ainsi quelques minutes, sans rien dire. À écouter les racines respirer.

Puis Maurice souffla :

— Je crois que j'ai déjà été ici.

Martin tourna lentement la tête.

— Beaucoup le pensent.

— Non... je veux dire... je crois que j'ai été un enfant des bois.

Le vent fit frémir une branche au-dessus d'eux. Mais aucun d'eux ne leva les yeux. Martin ne répondit pas.

Maurice poursuivit, d'une voix basse :

— Je n'ai pas de souvenirs très nets. Rien de précis. Mais depuis que je suis revenu ici, depuis que j'ai vu Lily... Quelque chose... se rouvre.

Il posa une main sur la terre.

— J'ai senti ça dans mes paumes, tu comprends ? Comme si la mousse me reconnaissait.

Martin écoutait. Il ne hochait pas la tête. Il ne parlait pas. Mais il savait.

Maurice continua :

— Je me souviens... pas d'un visage. Mais d'un cercle. De rires. D'un feu. Et d'un objet dans ma poche... Un caillou gravé.

Il ferma les yeux.

— Je le serrais fort dans ma main quand j'avais peur. Et on m'avait dit : "Ce caillou, il a ton nom. Même si tu l'oublies, lui ne t'oubliera jamais."

Sa voix trembla un peu.

— Je l'ai perdu. Mais je crois que le nom... est revenu. Pas tout, pas encore. Mais un son. Un goût. Une image.

Martin tourna alors légèrement la tête vers lui.

— Tu veux essayer de le dire ?

Maurice hésita. Il ferma les yeux. Il inspira. Puis il dit, très bas :

— Écorce. Je crois que c'était moi. Je crois qu'on m'appelait Écorce.

Un frisson passa dans l'air. Pas de froid. Un frisson de vérité.

Martin murmura :

— Il y a eu un Écorce, oui. Il aimait grimper aux arbres et ne jamais répondre à l'appel. Il riait fort. Et il dessinait dans la boue avec un bâton tordu.

Maurice se figea. Ses lèvres s'ouvrirent. Ses yeux s'embuèrent.

— C'était moi. Je crois... je crois que c'était moi.

Ils restèrent ainsi, dans une fraternité sans âge. Deux silhouettes, l'une jeune, l'autre vieille, reliées par une mémoire oubliée de tous sauf de la terre. Maurice se mit à pleurer doucement. Pas de honte. Des pleurs lents, profonds, de ceux qu'on pleure quand la mémoire revient comme une lumière. Et Martin, après un long silence, dit simplement :

— Bienvenue chez toi, Écorce.

Le silence, après qu'il eut prononcé son nom, fut plein comme un fruit mûr. Il n'y avait rien à ajouter. Et pourtant, les souvenirs commencèrent à pleuvoir en lui. D'abord par gouttelettes, puis par nappes. Maurice ne luttait pas. Il laissait venir. Il accueillait.

— Il y avait... une corde. Tendue entre deux arbres. On faisait des ponts, on passait dessous, on rampait dans la boue.

Martin répondit, bas :

— C'était "la rivière invisible". Tu refusais toujours de la traverser à sec. Tu disais qu'un enfant des bois devait se salir un peu pour se souvenir qu'il vit dehors.

Maurice ferma les yeux. Un sourire presque enfantin apparut sur son visage.

— Je me souviens maintenant... d'une fille aux cheveux très courts. Elle me lançait des glands quand je ne l'écoutais pas.

— C'était Chardon. Elle est partie l'année d'après. Elle t'avait laissé une boucle de ficelle dans une boîte. Tu l'as cachée dans un tronc fendu.

— Oui... murmura Maurice. Et ce tronc... je crois qu'il est encore là.

Un long silence s'étira.

— Je me souviens de la grotte. Mais pas comme elle est aujourd'hui. Il y avait plus de branches, des plumes accrochées à l'entrée... Et un passage secret derrière les rochers.

Martin sourit doucement.

— Le passage existe toujours. C'est Hugo qui l'a redécouvert il y a deux hivers.

Maurice pencha la tête vers ses genoux.

— J'avais oublié tout ça.

— Tu ne l’avais pas oublié. Tu l’avais rangé. Et le monde, dehors, ne t’a jamais demandé de rouvrir ce tiroir.

— J’ai passé ma vie à suivre les lignes droites, à remplir des dossiers, à ne rien déranger.

Il leva les yeux vers Martin.

— Et pourtant, je portais en moi ce feu. Cette clairière. Ce nom.

— C’est toujours ainsi, dit Martin. Certains oublient vite. D’autres... gardent l’écho.

Maurice resta un moment sans rien dire. Puis :

— Je me souviens aussi... du départ.

Cette fois, sa voix changea.

— C’était un matin. On m’avait dit que j’étais “assez grand”. Que je devais aller “voir ce qu’il y avait de l’autre côté”. J’avais peur. Mais j’ai dit oui. Parce que je croyais que c’était un jeu.

Martin baissa les yeux.

— Ce n’est jamais un jeu.

— On m’a fait traverser seul. Je me souviens d’un sac. D’un mot. D’un baiser sur le front.

Il posa une main sur son visage.

— Mais je ne me souviens pas... de celui ou celle qui me l’a donné.

Martin le regarda avec douceur.

— C’est normal. On ne sait jamais qui nous dit adieu. Parce que ceux qui restent ne veulent pas qu’on les retienne.

— Je me souviens... d’un banc, dans une gare. Et d’une femme qui m’a pris par la main. Elle m’a dit : “Tu t’appelleras Maurice maintenant.”

Un silence lourd tomba. Pas pesant. Mais plein de gravité.

Martin s’approcha légèrement. Il parla très bas.

— Tu sais pourquoi on vous renvoie, n’est-ce pas ?

Maurice hochait la tête.

— Parce que si on restait, on ne grandirait jamais.

— Et si vous ne grandissez pas, nous, on disparaît.

Maurice le regarda longuement.

— Et pourtant... je suis revenu. Je suis devenu grand. Mais je suis revenu.

Martin sourit, triste et doux à la fois.

— Alors peut-être que tu n'as jamais cessé d'être des nôtres.

Maurice laissa ses pensées dériver dans le silence qui suivit la dernière parole de Martin. La lumière des flammes dessinait sur son visage des ombres profondes, comme les rides d'une carte ancienne. Après un moment, il leva les yeux vers le jeune garçon.

— Dis-moi, Martin... Comment sais-tu tout cela ? Comment sais-tu que je suis un enfant des bois ? Comment connais-tu mon ancien nom ? Mon histoire ?

Sa voix était basse, presque implorante, sans colère ni défi, seulement une soif paisible de comprendre. Martin resta silencieux quelques secondes, comme pour choisir ses mots avec soin. Il baissa légèrement la tête, faisant jouer entre ses doigts un petit éclat de mousse sèche ramassé près du feu.

— Je ne peux pas tout dire, répondit-il enfin. Pas parce que je ne veux pas. Mais parce que certains secrets doivent rester ici, enfouis avec les pierres, les racines, et les étoiles.

Il releva le regard, calme, limpide.

— Ce que je peux t'assurer, Maurice... c'est que tout ce qui s'est passé ici depuis des années, depuis des vies peut-être, ne disparaîtra jamais. Les histoires, les noms, les gestes, tout est gardé. Protégé. Inscrit dans la forêt, dans les arbres, dans nos cœurs.

Il marqua une pause.

— Nous n'oublions pas. Jamais.

Et dans ce serment chuchoté au bord de la nuit, Maurice sentit une chaleur profonde, une certitude douce. Il n'était pas perdu. Il n'avait jamais vraiment été seul.

Une chouette passa au-dessus d'eux, en silence. Le feu au loin clignotait doucement.

Maurice murmura :

— Je suis désolé. Pour Lily. Je l'ai crue perdue, alors qu'elle était chez elle.

Martin posa une main sur son épaule. Pour la première fois.

— Tu l'as retrouvée. C'est tout ce qui compte.

Ils restèrent ainsi encore un long moment. Deux corps côte à côte. Deux âges, deux temporalités, réunies dans la même nuit. Puis Maurice dit :

— Je veux rester ici. Juste un peu. Encore un peu.

Martin hocha la tête.

— Tu peux. Mais pas pour toujours. Toi, tu es passé de l'autre côté. Tu as des mots que les enfants n'ont pas encore. Et maintenant... tu peux les porter pour eux.

Maurice sourit.

— Alors je parlerai. Je raconterai. Je leur dirai qu'il existe une clairière. Un feu. Et un nom qu'on garde en soi comme une racine sous l'écorce.

Martin répondit :

— C'est tout ce qu'on demande. Que ceux qui sont partis se souviennent assez fort pour qu'on n'oublie pas.

Et alors, comme un dernier souffle de la nuit, Maurice se leva. Il regarda Martin dans les yeux.

— Merci.

Et Martin, presque en un murmure :

— Bonne route, Écorce.

Maurice marcha doucement vers la lumière. Il ne craignait plus la frontière. Car il savait que désormais, il appartenait aux deux mondes. Et dans sa main, invisible, il tenait le caillou perdu, gravé du nom qu'il avait toujours porté, sans le savoir.

## Autour du feu

La nuit était tombée pour de bon. Pas noire. Pas menaçante. Profonde, mais paisible. Une nuit d'été dans la forêt, tissée de murmures et de lumière mouvante. Dans la clairière, le feu était au centre, comme un cœur battant. Les enfants des bois étaient installés en cercle. Certains sur des pierres, d'autres à même la mousse. Quelques-uns s'étaient blottis dans des couvertures trop courtes, mais tous avaient les yeux tournés vers les flammes. À leurs côtés, ce soir-là, deux adultes étaient assis. Francine, calme, douce, presque fondue dans le décor, et Maurice, debout maintenant, un peu raide, les mains croisées dans le dos. Il avait demandé la parole. Pas fort, mais assez pour que tous l'entendent. Et les enfants avaient hoché la tête. Alors il avait commencé.

— Je m'appelle Maurice. Mais il y a longtemps, dans un autre temps... J'étais Écorce.

Un frisson léger avait traversé les plus âgés.

— Je ne m'en souvenais pas. Pas vraiment. J'ai vécu dehors. Dans le monde des grands. Je suis devenu sérieux. J'ai appris les horaires, les règles, les papiers. J'ai oublié les chants. J'ai oublié les cercles. J'ai même oublié la mousse sous les pieds.

Il marqua une pause. Il regarda le feu.

— Et puis... un jour, vous m'avez ramené.

Il se rassit. Pas sur un trône, pas au centre, à côté d'Hugo, comme un frère. Et alors, les enfants se rapprochèrent, un peu. Le cercle se referma sur lui. On avait préparé un repas. Pas somptueux. Mais riche d'intention. Des racines bouillies. Du pain récupéré au village. Des baies, sucrées. Et du lait tiède, dans une cruche en terre. Chloé avait mis une feuille pliée devant chaque place, avec le prénom de chacun, même celui de Maurice. Et dessus, elle avait écrit : *Écorce, reconnu*. Maurice avait souri.

Puis il s'était incliné devant elle.

— Merci, avait-il dit. Tu écris mieux que moi.

Pendant le repas, les enfants parlaient à mi-voix. Ils posaient des questions.

— Et dans le monde des grands, est-ce qu'il y a des forêts ?

— Est-ce qu'on peut manger quand on veut ?

— Est-ce que les adultes dorment dans des grottes ?

— Est-ce qu'ils chantent encore ?

Maurice répondait doucement. Il ne voulait rien briser.

— Il y a des forêts, oui, mais souvent on les traverse trop vite. On mange quand on peut, pas toujours quand on veut. On dort dans des boîtes carrées, avec des rideaux. Et on chante... quand on n'a pas trop peur d'être entendus.

Puis un silence s'installa. Pas pesant. Un silence d'écoute. Et alors, Maurice reprit :

— Moi aussi, j'ai eu peur de revenir. Je craignais de ne pas être reconnu. D'avoir trop changé. De ne plus sentir la mousse comme avant.

Il tendit ses mains.

— Mais vous m'avez reconnu. Pas par le visage, par le battement que j'avais gardé en moi.

Il désigna son cœur.

— Et vous m'avez rappelé que ce battement-là, on ne le perd jamais.

Les enfants ne parlaient plus. Ils regardaient. Ils buvaient ses mots comme de l'eau claire.

P'tite Liane s'approcha.

— Tu te souviens de ta place, quand t'étais ici ?

Maurice réfléchit.

— Je dormais près de l'entrée. Parce que je faisais des cauchemars. Et les autres disaient : "Comme ça, s'il faut fuir, Écorce, nous réveillera en premier."

Quelques rires doux s'élevèrent.

— Et tu t'étais caché trois jours entiers dans un arbre, dit Martin. Parce que tu ne voulais pas partir.

— Je m’en souviens maintenant, murmura Maurice. Et les enfants m’avaient laissé de la nourriture au pied du tronc, sans rien dire.

Lily vint alors se glisser contre lui. Elle ne disait rien. Elle le regardait, comme on regarde une fontaine qu’on vient de redécouvrir.

— Tu crois que moi aussi, je reviendrai ? demanda-t-elle.

— Non, dit Maurice. Toi, tu ne seras jamais partie. Je veux dire qu’il restera toujours quelque chose de toi, ici, comme de tous les enfants des bois.

Et dans ce cercle, dans cette nuit, il n’y avait plus d’âge. Plus d’autorité. Plus de séparation. Il n’y avait que la chaleur, le pain, les flammes. Et des histoires transmises comme des torches.

Maurice raconta alors l’histoire du figuier dans la cour de l’immeuble. Du vélo qu’il n’avait jamais appris à monter. De la brocante où il avait rencontré une robe jaune moutarde. Et de la main qui lui avait fait comprendre qu’on peut aimer sans savoir comment. Il raconta Francine. Il raconta le side-car. Et le jour où il avait cru entendre, dans un virage, le chant ancien des enfants.

Et à la fin, il dit :

— Je ne sais pas si je suis revenu, ou si je suis resté ici, tout ce temps.

Personne ne répondit. Il n’y avait rien à dire. Tout était là. Et les enfants, un à un, vinrent poser leur main sur son épaule, ou simplement le regarder longuement. Comme pour reconnaître le frère revenu, et s’assurer qu’il ne repartirait plus jamais sans laisser de trace. Ce soir-là, dans la clairière, le feu ne s’éteignit pas. Et au fond de la forêt, le vieux tronc de l’Arbre, celui des commencements, frissonna d’aise, comme s’il se souvenait lui aussi du nom d’un enfant qui avait enfin retrouvé le sien. Cette nuit-là, le feu resta allumé jusqu’au matin. Personne ne parla du lendemain. Personne ne demanda ce qu’il fallait faire. Ils étaient là. Et c’était assez. Dans la clairière, l’enfance et l’âge adulte ne faisaient plus qu’un souffle. Les questions s’étaient endormies avec les enfants, les regrets s’étaient fondus dans la chaleur. Et au centre du cercle, une place avait été retrouvée. Pas prise. Pas donnée. Retrouvée. Francine regardait les visages endormis. Maurice, adossé à un tronc, semblait si calme, si exactement à sa place. Elle, en revanche, se savait autre. Elle n’était pas née ici. Elle n’avait pas grandi dans les bois, elle ne

connaissait pas les anciens chemins ni les lois silencieuses du cercle. Mais elle n'en éprouvait ni jalousie ni chagrin. C'était un fait. Elle était de ce monde-là sans en être issue. Elle y avait été accueillie, aimée, respectée. Et cela lui suffisait. Elle comprenait maintenant que son rôle n'était pas de se souvenir, mais d'accompagner. Pas de transmettre, mais de veiller. Et veiller, c'était aussi aimer sans appartenir. Elle était celle qui marche à côté. Celle qui tient la lampe, mais ne suit pas la piste. Et cela lui allait très bien. Martin observait la lune, qui lui paraissait, ce soir-là, un peu moins lointaine. Et dans ce creux invisible, quelque chose avait été réparé. Car parfois, le vrai voyage n'est pas d'aller plus loin, mais de revenir assez près pour entendre le battement d'où l'on vient. Et alors, on peut repartir en paix.

## Le frisson dans les feuilles

Cela commença sans bruit. Pas un mot. Pas un cri. Pas même un chant d'oiseau inhabituel. Juste... un frisson. Dans les feuilles, dans les troncs, dans les racines. Une vibration presque imperceptible, comme une main posée trop légèrement sur l'écorce d'un tambour. Quelque chose avait changé. Martin le sentit le premier. Il s'était levé plus tôt que d'habitude, avant les autres. Le feu n'avait pas encore expiré ses dernières braises, et la lumière du matin filtrait à peine sous les branches hautes. Il marcha seul jusqu'à la clairière. Il s'arrêta. Et il sentit. La sève battait différemment. L'air était moins dense. La forêt avait relâché quelque chose. Il comprit. Sans explication. Sans voix. C'était le moment.

Chloé vint le rejoindre un peu plus tard.

— Tu es déjà là ?

— Je n'ai pas dormi.

— Tu sens... quelque chose, toi aussi ?

Martin tourna lentement la tête vers elle.

— Oui. Elle veut qu'on parte.

Les autres enfants se réveillèrent peu à peu. Hugo se frottait toujours les yeux. Vincent sortit de la grotte en tirant une couverture comme un manteau. P'tite Liane faisait déjà chauffer de l'eau sur une pierre plate. Et tous, sans se parler, perçurent la même chose : une fin qui n'était pas triste. Une fin qui ouvrait. Ce n'était pas un départ imposé. C'était une naissance. Une étape. Un fil à reprendre. Un sentier à suivre. Plus tard dans la matinée, Maurice vint les rejoindre, suivi de Francine. Il ne dit rien en premier. Mais Martin s'approcha.

— Tu sais, toi aussi ?

Maurice hocha la tête.

— Oui. Je le sens dans mes genoux. Et dans le silence des oiseaux.

Ils s'assirent tous ensemble. Un cercle un peu plus large que d'habitude. Et Martin parla. Pas longtemps. Pas fort.

— Le temps est venu.

Il marqua une pause.

— Pas de fuir. Pas de quitter. Mais de continuer.

Il regarda chaque enfant, un à un.

— Ce qu'on est ne meurt pas ici. Mais il ne grandit plus si on reste.

Un murmure passa.

— Ce soir, on décidera comment et quand. Mais aujourd'hui, on commence à préparer.

Chacun se remit en mouvement. Pas dans la précipitation. Pas dans l'euphorie. Dans la paix. On plia les vêtements. On regroupa les carnets. On compta les réserves de nourriture. Certains allèrent dire adieu à des troncs familiers. D'autres restèrent longtemps assis, les mains dans la terre, pour ancrer ce moment. Et dans le fond de la clairière, sous un grand hêtre, Lily gravait un nom avec un caillou. Pas le sien : Écorce. Juste pour qu'on se souvienne. Que même ceux qui partent peuvent revenir, transmettre, et partir encore. Depuis toujours, les enfants des bois vivaient dans les replis discrets de la forêt. À l'abri du tumulte, ils avaient appris à lire les saisons, à sentir la pluie avant qu'elle ne tombe, à deviner le passage d'un chevreuil par la courbure d'une herbe. Ils avaient bâti leur refuge dans l'ombre mouvante des troncs centenaires, sous les voûtes patientes de branches que les siècles avaient polies. Mais depuis quelques années, quelque chose avait changé. La forêt, leur maison, leur berceau silencieux, rétrécissait. Elle n'était plus cette mer verte sans rivage. Chaque hiver, chaque printemps, un peu plus loin, les arbres tombaient sous les dents mécaniques. Les chemins se traçaient, d'abord fins, discrets, puis larges, puis goudronnés. Les limites autrefois mouvantes, indéchiffrables, devenaient fixes, nettes, arrogantes. Le grondement des machines s'approchait. Les parfums s'altéraient. Les pluies devenaient plus rares, plus dures.

À la lisière, là où les ronces perdaient leur densité, les panneaux de bois avaient été plantés : *Terrains privés, Chasse gardée, Propriété en vente*. Chaque mot était une barrière. Chaque mot était une blessure. La forêt se contractait. Et les enfants des bois, qui n'avaient jamais eu de cartes, qui n'avaient jamais compté les hectares, ressentaient cette pression muette. Ils comprenaient sans mots que leur monde se repliait comme un cœur effrayé. Les sentiers

---

anciens devenaient des impasses. Les clairières familières, des chantiers. Ils savaient que ce n'était pas encore la fin. Mais ils savaient que c'était un commencement d'adieu. L'expansion du monde des adultes, ce fleuve puissant et aveugle, s'étendait désormais jusqu'à la lisière de leur silence. Et il n'était plus possible de rester cachés, de s'effacer sous les fougères, de se tapir dans les creux de pierre. Le temps était venu de partir. De trouver un autre refuge, un autre sanctuaire où les racines puissent de nouveau s'enlacer dans l'ombre, où les rires étouffés puissent encore courir entre les troncs. Là-bas, plus loin, dans une forêt encore vierge, encore protectrice. Ce départ n'était pas une fuite. C'était une fidélité. Un acte d'amour ancien envers la forêt elle-même, celle qui les avait nourris, cachés, sauvés. Ils ne prendraient pas le risque de la voir profanée par leur présence devenue trop visible. Ils emporteraient leur mémoire, leur livre, leur loi silencieuse. Et un jour, peut-être, quand le monde des adultes aurait fini d'étendre ses routes et ses villes, quand la nature aurait repris son langage de patience, ils reviendraient. En attendant, ils partiraient. Le vent, ce matin-là, avait une odeur de terre retournée et de brume. Et dans chaque bruissement de feuille, dans chaque craquement discret, on entendait l'appel du chemin. Les enfants des bois l'avaient compris : il était temps de partir.

Ce fut Hugo qui lança le premier mouvement. Il sortit de la grotte avec un vieux sac de toile sur le dos, rafistolé avec des ficelles. Il l'ouvrit sur la mousse, à l'ombre d'un vieux chêne, et commença à trier ses affaires comme on trie des souvenirs. Il y avait des morceaux de corde, un silex, une cuillère de métal tordue, un petit galet plat avec un trou au centre. Il en laissa certains dans une boîte d'écorce. Puis il murmura : « *Ce que je prends doit pouvoir me rappeler ce que j'ai été... Mais pas m'en empêcher.* »

Très vite, d'autres enfants l'imitèrent. Pas en foule. Mais comme une respiration collective. Chacun dans son coin. Chacun dans son rythme. Certains avaient des sacs. D'autres prirent une couverture nouée par les coins. Un ou deux partirent chercher de larges feuilles de châtaignier pour y rouler leurs trésors. Chloé rangea un vieux crayon, sans mine, et un morceau de miroir. Elle ajouta une plume bleue trouvée un an plus tôt, accrochée à une branche. Puis elle alla vers Maurice.

— Tu peux me donner quelque chose de dehors ? Un objet... avec une histoire.

Maurice, sans rien dire, ôta de sa poche une petite montre à gousset. Elle ne fonctionnait plus. Mais le couvercle était gravé d'un nom « Clémence. »

— C'était à ma mère adoptive. Je ne l'ai pas connue longtemps. Mais elle disait toujours : "Quand tu seras perdu, écoute le tic-tac qu'il y a dans ton ventre."

Chloé serra la montre dans sa main. Elle ne dit rien. Elle l'ajouta à son sac. P'tit Bouton, lui, demanda à Vincent de lui donner un caillou. Mais pas n'importe lequel.

— Un de ceux que tu caches sous l'arbre, avec les visages.

— Tu les as vus ?

— Bien sûr que je les ai vus.

Vincent sourit. Il choisit une pierre ronde, avec un œil gravé. Il la lui donna sans un mot. Lily resta longtemps immobile. Elle regardait les autres faire. Puis elle prit un morceau de tissu brun, et commença à écrire des noms dessus. Pas pour se souvenir. Mais pour que la mémoire voyage avec elle. Elle cousu chaque nom avec un fil de couleur différente. Et à la fin, elle ajouta : *"Et moi, je suis celle qui se souvient."* Elle roula le tissu dans une écorce souple. Et le glissa dans son sac.

Francine, silencieuse, observa tout cela comme une vieille magicienne qui reconnaît les gestes d'un rituel ancien. Elle avait préparé, pour chacun, un petit sachet d'herbes séchées, à brûler quand le froid se ferait trop grand. Elle les tendit un à un. Elle ne dit rien, sinon :

— Ça ne vous tiendra pas chaud. Mais ça vous rappellera la chaleur.

Et puis... Martin se leva. Il s'approcha du feu. Il ouvrit un sac de cuir. Et en sortit le livre des bois. Celui que chacun a écrit, recopié, augmenté. Un livre fait de feuilles cousues, de cuir tanné à la main, d'encre mélangée à la sève. Il le posa sur une pierre plate. Il le caressa. Puis il dit :

— Celui qui partira le dernier le prendra. Et il ajoutera une page.

Le silence fut total. Puis Hugo, doucement :

— Et si on se perd ?

Martin sourit.

— On ne se perd pas quand on laisse une trace.

Ce jour-là, chacun remplit son sac. Mais personne ne s'alourdit. Au contraire : on s'élevait. Et dans les gestes, dans les regards, dans le choix de chaque objet, il y avait un chant muet qui disait : *“J'ai été enfant des bois. Et je le resterai, où que j'aille.”*

## Tu n'oublieras pas la douceur

La nuit était tombée depuis longtemps. Les enfants dormaient presque tous. Martin, au loin, veillait près du feu. Maurice écrivait quelque chose dans un carnet à la lueur d'une lampe-tempête. Et Lily était là, seule, proche de la grotte. Elle portait son petit sac de tissu, le tissu aux noms cousus. Elle avait mis des sandales trouvées dans la maison, trop grandes, mais elle disait qu'elles étaient parfaites pour partir. Francine, elle, était restée dans la cuisine de fortune, un petit espace aménagé entre des racines et des pierres sèches. Elle faisait chauffer de l'eau pour un dernier thé. Un thé à la camomille, parce que Lily aimait son odeur de fleurs tombées. Quand elle vit l'enfant approcher, elle sourit doucement.

— Je me disais que tu passerais.

Lily ne répondit pas tout de suite. Elle s'assit. Elle replia les jambes contre elle. Et elle dit, très doucement :

— Je pars demain.

Francine hocha la tête.

— Je sais.

— J'avais envie de te dire merci. Mais je sais pas si ça suffit.

Francine leva les yeux vers elle.

— Alors ne le dis pas. Reste un peu. Bois avec moi.

Elle servit une tasse, puis une autre. Elle en tendit une à Lily, qui la prit à deux mains. Elles restèrent un moment sans parler. Puis Lily dit :

— J'ai jamais eu de maman.

Francine ne réagit pas. Pas tout de suite.

— Et je crois que c'est pas grave, parce que j'ai eu des arbres, et des enfants qui veillaient, même sans le dire.

Elle leva les yeux.

— Mais toi... t'es différente. T'es pas comme les autres grands.

Francine sourit.

— Je suis comme je peux. Je ne suis pas une enfant des bois et je n'ai jamais été une maman non plus.

— Si.

Francine releva la tête, surprise.

— Là, maintenant. Tu l'es. Un tout petit peu. Mais assez pour que je m'en souvienne.

Francine sentit un nœud se former dans sa gorge. Pas douloureux. Mais large. Comme si quelque chose en elle s'ouvrait d'un coup, après tant d'années fermées. Elle prit la main de Lily.

— Tu m'as appris beaucoup, tu sais. Des choses simples. Respirer. Toucher la mousse. Écouter le silence sans le casser.

Lily serra les doigts.

— Et toi tu m'as lavée. Et t'as pas eu peur de mes saletés.

Francine rit doucement, la gorge pleine.

— Tu étais très sale.

— Je le serai encore, très vite.

— Je sais. Mais maintenant je suis sûre d'une chose.

— Quoi ?

— Tu n'oublieras pas la douceur de l'amande.

Lily posa sa tête contre son bras. Un instant. Rien de long. Juste un contact fragile, offert comme on offre une pierre précieuse.

— Je reviendrai peut-être.

— Ou pas, dit Francine.

— Tu seras là ?

— Pas toujours. Mais je t’attendrai, un peu, dans ma mémoire.

Le thé était tiède. Le silence autour d’elles avait un goût d’aube. Francine embrassa Lily sur le sommet du crâne. Elle y déposa un baiser muet, un baiser pour toutes les fois où l’enfant n’en avait pas reçu.

— Pars, ma douce. Mais garde une place en toi pour t’arrêter de courir.

— Et toi, garde une place en toi pour recommencer à marcher.

Elles se regardèrent. Et dans ce regard, il y avait tout ce qu’une mère et une fille n’ont parfois pas le temps de se dire. Puis Lily se leva. Elle ajusta la lanière de son sac. Elle souffla sur sa tasse vide, comme pour la bénir. Et elle sortit dans la nuit, sans bruit, mais avec tout ce qu’il faut pour partir. Francine, restée seule, ferma les yeux. Et elle dit tout bas :

— Va, enfant. Va où tu dois. Et sache que je te reconnaîtrai toujours, même changée, même lointaine, même oubliée.

## Le dernier cercle

La lune était haute, nette, entière. Le feu avait été ravivé, nourri avec des branches sèches choisies exprès dans la journée. Autour, les enfants s'étaient assis en cercle. Pas plus proches que d'habitude. Mais pas plus loin non plus. Chacun avait son sac. Chacun avait choisi ce qu'il laisserait, et ce qu'il emporterait. Martin prit la parole en premier. Il ne se leva pas. Il ne chercha pas à imposer. Il dit simplement :

— Ce cercle n'est pas un adieu. C'est une trace de nous.

Il marqua un silence.

— On est ensemble, ici. Mais demain, on sera dispersés. Et le monde ne comprendra pas toujours ce que nous sommes.

Il regarda autour de lui.

— Alors ce soir, on grave en nous le feu, le nom et la direction.

Chacun à son tour, les enfants s'approchèrent du feu. Ils n'étaient pas forcés de parler. Certains déposèrent un objet. Un caillou, un bout de ficelle, un mot plié, une branche, un coquillage. D'autres murmurèrent une phrase. Parfois même dans une langue inventée. Et certains se contentèrent de poser la main à plat sur la terre, yeux fermés. Comme pour dire : *"Je suis là. J'ai été là. Et je me souviendrai."* Vincent déposa une plume rouge, qu'il portait sur lui depuis deux ans. P'tite Liane laissa un anneau d'écorce tressée. Hugo, une graine enveloppée dans un mouchoir. Lily s'approcha en silence. Elle sortit un tout petit sachet de tissu. À l'intérieur : une perle de bois, une miette de charbon, et une larme sèche. Elle ne dit rien. Elle la posa au bord du cercle. Et elle repartit s'asseoir.

Maurice, lui aussi, se leva. Il s'approcha du feu. Il sortit de sa poche le caillou gravé. Le même qu'il avait retrouvé dans sa mémoire, celui qu'il pensait perdu, mais qui avait toujours été là. Il le posa doucement contre la pierre du foyer.

— Pour que d'autres sachent que je suis revenu.

Puis il regarda autour de lui. Et il dit :

— Je suis Écorce. Et je vous vois. Tous.

Francine ne parla pas. Mais elle déposa, à son tour, un morceau de tissu parfumé à l'amande, comme une façon de dire : *“Moi aussi, j’ai veillé.”* Quand tous furent passés, Martin prit le livre des bois. Il le posa dans un creux de pierre, près du feu.

— Il restera là jusqu’au lever du jour. Chacun peut y ajouter un mot, une trace, une empreinte. Et à l’aube... celui qui partira le dernier le prendra. Le cercle se referma.

Le feu crépitait doucement. Le vent dansait autour de lui, mais sans jamais le troubler. Et pendant longtemps, personne ne parla. Chacun écoutait le silence entier de la forêt, et le battement, discret, de tout ce qu’ils emportaient en eux. Quand la lune pencha vers l’ouest, Martin dit, très bas :

— C’est fini.

Mais tous comprirent qu’il voulait dire : *Nous allons partir !*

---

## Les adieux

L'aube. Le jour se leva comme un souffle, sans même faire fuir la brume. La forêt entière semblait contenir son mouvement, comme si elle savait. Les enfants étaient déjà prêts. Il n'y avait rien à plier. Tout avait été fait la veille, à voix basse. Martin ferma la marche. Chacun s'était vu confier une direction, un fragment de carte, une phrase-clé. Ils ne parlaient pas tous ensemble. Ils se dispersaient, comme des graines. Lily partit avec Chloé, Hugo et P'tit Bouton. Ils prenaient le sentier du nord, celui qui longe les rivières. Elle s'arrêta une dernière fois, regarda la clairière, puis le feu éteint. Et elle murmura : « *Merci.* » Le livre des bois fut confié à Hugo. Il l'avait mérité. Il le sera contre lui comme on serre un frère endormi. Francine ne pleura pas. Elle leva la main. Lily lui rendit le geste, sans bruit, sans mot. Et Maurice, debout, les bras croisés, sentit une larme couler non de tristesse, mais de soulagement. Il savait, maintenant. Il savait où ils allaient. Et il savait ce que cela ferait en lui, après, quand les derniers pas s'effacèrent entre les arbres, il y eut un silence vaste. Et dans ce silence, la forêt reprit son souffle. Le jour même, ils quittèrent la clairière. Francine passa une main sur l'écorce du grand chêne. Elle ne dit rien. Mais elle le remercia. Maurice ramassa un bâton tombé, et le rangea dans son sac. Plus tard, il le poserait sur le rebord de la fenêtre.

De retour dans leur maison, tout semblait à peine différent. Les meubles n'avaient pas bougé. Les cadres étaient les mêmes. Mais quelque chose, dans l'air, avait changé de texture. Francine remit ses mains dans la farine, mais elle laissa les miettes sur la table plus longtemps. Maurice reprit son side-car, mais il ne suivit plus les routes droites. Il s'arrêtait. Parlait aux arbres. Aux pierres. Aux enfants invisibles. Parfois, le soir, ils mettaient deux tasses sur la table, et une troisième, vide, au cas où. Et parfois, dans leurs rêves, ils entendaient des pas sur les feuilles. Et des rires derrière les buissons. Ils n'avaient plus peur. Ils savaient que c'étaient les enfants des bois, qui passaient, juste pour leur dire : *“On est encore là. Et vous aussi, dans nos poches, et dans nos cœurs.”*

Le printemps s'était effacé sans bruit, comme une vapeur douce que l'on n'aurait pas vue s'évaporer. L'été s'était installé, large et calme, avec ses heures immobiles, ses après-midis d'ombre tiède et ses soirs où les volets bleus captaient les derniers éclats du jour. Les Duvallon, depuis le départ des enfants, avaient repris une vie régulière, paisible, presque simple. Et

---

pourtant, rien n'était vraiment revenu à l'identique. Quelque chose, une infime vibration, s'était déposée dans la maison, dans le bois des meubles, dans la lumière des pièces. Maurice passait plus de temps à l'atelier. Il réparait des objets inutiles, rabotait des planches pour le plaisir du geste, dessinait parfois des plans sans nécessité. Francine cuisinait lentement, avec application, comme si chaque repas devait contenir la mémoire d'un feu partagé. Leurs promenades étaient devenues silencieuses, mais pas vides. Ils parlaient peu, parfois pas du tout, mais chaque pas semblait être une manière de continuer à marcher avec les absents. Ce matin-là, ils étaient dans le jardin. Il avait été décidé, à l'amiable, après quelques discussions sans enjeu, que les volets seraient bleus. D'un bleu clair et profond, presque minéral. Celui du R-71 de Maurice, celui de certains souvenirs d'enfance, celui que le ciel prend quand il promet de ne pas pleuvoir. Le pot de peinture reposait encore près de la porte. Il était presque vide. Francine, les mains sur les hanches, observait le mur nord.

— Là, dit-elle sans parler, le bois serait mieux stocké là. À l'abri du vent. À l'ombre jusqu'à l'automne.

Maurice hochait la tête. Il visualisait déjà l'armature, les poutres, les mesures. Un apprentis discret, en châtaignier, adossé à la maison comme une idée bienveillante. C'est à cet instant que le portail grinça. Une brise, inattendue, passa sur la pelouse. Deux silhouettes apparurent, sobres, précises, vêtues de lin et de silence : *Les sœurs. Hortense et Léopoldine*. Elles marchaient côte à côte, comme toujours. Leurs pas n'étaient pas rapides, mais décidés. Elles ne portaient pas de sac. Juste un petit carnet chacune, glissé sous le bras. Elles n'avaient pas annoncé leur venue. Mais elles ne venaient jamais sans raison.

Francine les reconnut la première. Elle essuya ses mains sur son tablier sans y penser. Maurice, plus lent à comprendre, se redressa, étonné. Il n'avait jamais échangé plus que quelques politesses avec elles. Une boîte d'aspirine, un baume contre les piqûres, un mot bref au comptoir.

Elles s'arrêtèrent devant le portail ouvert, puis entrèrent sans frapper. Pas par impolitesse. Par évidence. Ce fut une visite sans urgence, sans mots pressés. Elles s'assirent dans le jardin, sur les chaises de fer légèrement rouillées. Francine apporta du thé sans qu'on le lui demande. Maurice ouvrit le parasol. Le vent se tut.

---

Elles parlèrent. Lentement. Avec cette manière d'articuler le silence propre à celles qui portent les secrets sans les alourdir. Elles racontèrent. Leur rôle. Leur fonction discrète. Leur veille patiente. Depuis longtemps, bien avant que Maurice n'ait des souvenirs, elles s'occupaient des enfants des bois. Pas directement. Pas dans la forêt. Mais aux marges. À la lisière. Elles accueillèrent ceux qui devaient partir. Ceux qui devenaient trop grands. Elles les aidaient à franchir. À passer de l'autre côté sans perdre l'essentiel. Grenouille était allée chez elles, disaient-elles. Paul, désormais. Il travaillait dans un atelier. Il écrivait parfois. Il allait bien. Elles savaient tout. Sans arrogance. Juste parce qu'il fallait que quelqu'un sache. Elles parlaient peu d'elles. Mais elles dirent ceci : elles partaient. Pierrefonds n'était plus le centre. Les enfants avaient migré. La communauté s'était déplacé, naturellement, vers la forêt d'Ermenonville. Moins vaste, mais moins surveillée. Moins connue. Elles allaient s'installer près de là. Recommencer leur rôle ailleurs. Toujours à la frontière. Puis elles se tournèrent vers Maurice. Elles le regardèrent sans le fixer, comme on regarde une chose qu'on reconnaît enfin. Elles confirmèrent. Sans cérémonie. Sans dramatisation. Oui, il était des leurs. Il l'avait été. Il l'était encore. Il le serait toujours. Pas besoin de preuves. Pas de récit précis. Juste cette sensation ancienne dans la peau, dans la voix, dans la manière de se tenir dans le monde. Francine posa une main sur celle de Maurice. Pas surprise. Seulement pleine. Les sœurs ne restèrent pas longtemps. Une heure, peut-être deux. Elles se levèrent ensemble. Remirent leur carnet sous le bras. Et partirent comme elles étaient venues.

Il fallut du temps pour que Maurice parle. Ce fut le soir, sur le banc, après le repas. Il dit simplement :

— Je crois que je comprends mieux maintenant pourquoi je n'ai jamais su où j'étais né.

Francine ne répondit pas. Elle posa sa tête contre son épaule. Dans la nuit qui tombait, les volets bleus semblaient respirer. Et dans cette respiration douce, la mémoire retrouvait sa place. Discrète. Vivante. Inaltérable. Les jours suivants passèrent comme des bulles légères. Francine s'occupa des framboisiers qui menaçaient d'envahir les bordures. Maurice termina les plans de l'appentis et traça au sol, avec de la farine, les repères qu'il faudrait creuser. Chaque soir, ils évoquaient les sœurs avec tendresse. Et quelque chose, dans leur regard, semblait devenu plus ancien encore, plus patient, plus vaste. Ils ne parlèrent pas à leurs voisins de la visite. Ils ne racontèrent rien aux commerçants. Cela n'appartenait à personne d'autre

qu'à eux. Et à ceux qui, là-bas, très loin, dans une forêt nouvelle, vivaient dans les plis du monde, comme des souvenirs qui auraient appris à marcher. Certains soirs, Francine allumait une bougie au bord de la fenêtre. Elle ne disait pas pourquoi. Maurice ne posait pas la question. Et les nuits étaient plus paisibles.

L'automne arriva plus tôt qu'attendu. La pluie tomba sur les volets bleus avec un bruit doux. Le bois de l'appentis était prêt. Il ne manquait que les tuiles. Maurice passa une matinée entière à polir une vieille planche, sans but. Il s'arrêta à midi, entra dans la maison, trouva Francine en train de relire un ancien livre de cuisine, annoté dans la marge.

— Tu te rappelles, dit-il, cette nuit-là... le cercle, le feu, les visages ?

Elle ne releva pas les yeux. Elle dit :

— Je n'ai rien oublié.

Alors il comprit que tout était là. Qu'il n'avait rien à expliquer. Qu'il n'y aurait jamais besoin de plus.

Ce fut un dimanche matin que tout se posa. Ils prirent le chemin de la forêt, sans but, comme toujours. Mais Maurice, en arrivant à la première bifurcation, tourna à gauche, vers un sentier qu'ils ne prenaient jamais. Francine ne dit rien. Elle le suivit. Et là, dans une clairière presque ovale, baignée de silence et d'or, ils s'arrêtèrent. Rien ne bougeait. Mais tout semblait vivant. Maurice s'agenouilla. Il toucha la mousse. Il posa ses doigts sur un vieux tronc. Il dit doucement, sans voix :

— Je me souviens.

Francine resta debout, les mains croisées sur son cœur. Puis ils restèrent là. Longtemps. Comme deux gardiens silencieux d'un secret revenu. Et quelque part, à Ermenonville, dans la lumière naissante d'un matin d'automne, un enfant leva la tête, sans savoir pourquoi, et murmura un prénom ancien : « Ecorce. » Le vent porta le murmure jusqu'à Pierrefonds. Et la mémoire continua de respirer.

FIN

## La liste des personnages

### Les Duvallon

- Maurice Duvallon : retraité méthodique, ancien fonctionnaire, pragmatique, d'abord réticent à l'arrivée de Lily.
- Francine Duvallon : son épouse, plus sensible, maternelle, à l'écoute de l'invisible, elle développe un lien affectif profond avec Lily.

### Les enfants des bois

- Lily : mystérieuse fillette retrouvée dans la forêt, vive, sauvage, poétique, lien fort avec la nature. Petite sœur de Martin.
- Martin : frère de Lily, leader silencieux et protecteur des enfants des bois, fin stratège, courageux et déterminé.
- Grenouille : enfant sensible, attachant, récemment "parti" vers le monde des adultes ; très aimé de tous.
- Jean : garçon calme, sage, connaît les plantes et les secrets de la forêt, sorte de druide enfant.
- P'tite Liane : acrobate vive et malicieuse, dort souvent dans les arbres, esprit libre.
- Gros Bouton : doux, un peu rond, généreux, collectionneur de petits objets trouvés.
- P'tit Bouton : nerveux, attaché à son coussin, hyperactif, impulsif, mais fidèle.
- Hugo : inventif, constructeur, artisan des bois, crée des arcs, objets, sifflets.
- Vincent : artiste silencieux, dessinateur de souvenirs et d'émotions sur les écorces.
- Bout d'bois : le plus jeune, recueilli un matin d'hiver, peu bavard, mais lumineux.

### Les enfants de l'institut Saint-Clément

- Chloé : petite fille discrète, douce, lucide, qui devine le monde invisible ; amie de Lily.

- Autres enfants : anonymes ou à peine esquissés, symboles d'un système qui oublie les êtres.

#### Les figures du village et du passé

- Le vieux Marceau : ancien du village, conteur de légendes, témoin du mystère des bois.
- Odile la boulangère, Raymond du tabac, les sœurs pharmaciennes, les joueurs du café : villageois typiques de Pierrefonds, porteurs d'une mémoire locale, souvent complices ou silencieux.
- Madame Léonie : directrice stricte de l'institut Saint-Clément, figure de l'autorité froide, rigide.

#### Les figures historiques et légendaires

- Porthos : personnage légendaire lié à Pierrefonds, mousquetaire fidèle, associé à la mort héroïque dans *Le Vicomte de Bragelonne*.
- Alexandre Dumas : figure tutélaire littéraire, source d'inspiration ; son ombre plane sur le roman.
- Les rois et empereurs : François Ier, Henri IV, Louis XIII, Napoléon III — évoqués comme anciens visiteurs de la forêt, porteurs du faste des grandes chasses.

## Table des matières

|   |     |
|---|-----|
| Prologue :.....                                   | 1   |
| Quelque temps plus tard .....                     | 3   |
| Une retraite bien méritée .....                   | 5   |
| Pierrefonds, au bord des siècles .....            | 14  |
| Les gendarmes.....                                | 17  |
| L'odeur des bois.....                             | 19  |
| La forêt aux mille voix .....                     | 25  |
| Le réveil après une première nuit .....           | 28  |
| Celle qui vient de loin .....                     | 30  |
| La loi des bois .....                             | 40  |
| Les sœurs de la pharmacie .....                   | 45  |
| Le jour où tout vacille .....                     | 50  |
| Madame Léonie, portrait d'une pierre froide ..... | 55  |
| La cassure .....                                  | 66  |
| Sous les yeux de Léonie .....                     | 68  |
| Les murs gris.....                                | 71  |
| Ce que la forêt reprend .....                     | 74  |
| Là où s'éteignent les voix .....                  | 80  |
| Une lumière à la fenêtre.....                     | 83  |
| Ce que murmure la nuit .....                      | 85  |
| Le fil que l'on laisse .....                      | 87  |
| Celui qui ouvre les portes .....                  | 89  |
| La marche des revenants.....                      | 92  |
| Le conte du veilleur d'écorce .....               | 94  |
| La chanson .....                                  | 97  |
| La nuit éclatée.....                              | 103 |
| Le retour à la grotte .....                       | 105 |
| Préparer les nouveaux .....                       | 107 |
| Le livre que l'on n'oublie jamais .....           | 111 |
| Là où rien ne se perd.....                        | 113 |
| Là où les souvenirs remontent .....               | 116 |
| Des pas dans les feuilles .....                   | 121 |
| Là où le silence respire .....                    | 123 |

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| Conseil sous les racines .....      | 126 |
| L'entre-deux.....                   | 128 |
| Celui qui veille.....               | 129 |
| Le nom sous la mousse .....         | 131 |
| Autour du feu .....                 | 137 |
| Le frisson dans les feuilles .....  | 141 |
| Tu n'oublieras pas la douceur ..... | 146 |
| Le dernier cercle .....             | 149 |
| Les adieux.....                     | 151 |
| La liste des personnages .....      | 155 |